THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

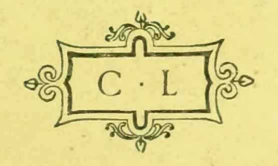
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LES ROIS

L'AGE DIFFICILE — LE PARDON

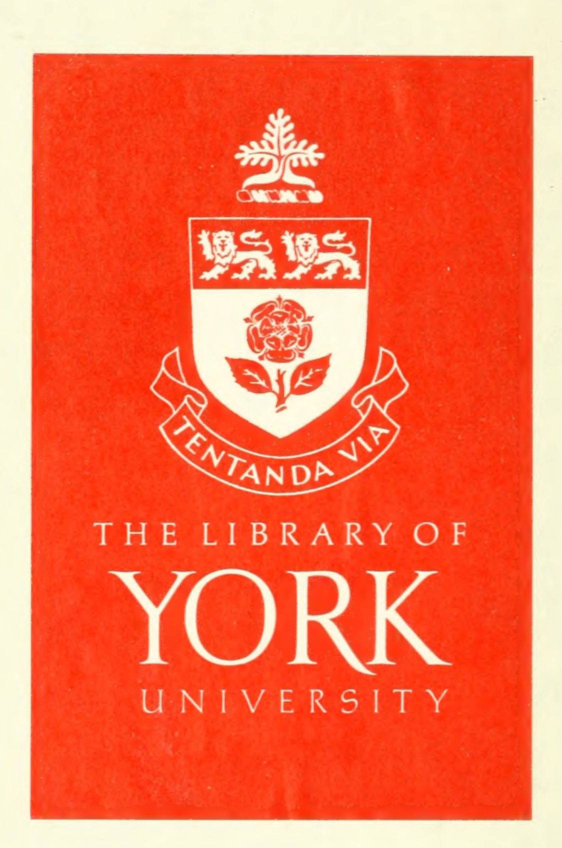
LA BONNE HÉLÈNE

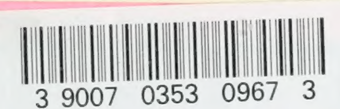


PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3





THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

II

1094-06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-07.

THÉATRE

DE

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

LES ROIS

L'AGE DIFFICILE — LE PARDON

LA BONNE HÉLÈNE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LES ROIS

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, le 9 novembre 1893,

au Théatre de la Renaissance.

PERSONNAGES

LE PRINCE HERMANN.	MM.	Guitry.
CHRISTIAN XVI, roi d'Alfanie. . .		De Max.
LE PRINCE OTTO.		Deval.
LE PRINCE RENAUD.		Deneubourg.
GOTLIEB.		Léo Noel.
LE BARON GRÜNIG.		Décori.
MAUBERT		Angelo.
ALVAREZ.		Paul Reney.
COMTE DE MOELLNITZ.		Montigny.
HELLBORN		Laroche.
OFFICIER D'ORDONNANCE. . .		Guiraud.
LE PETIT CHRISTIAN.		Le petit Fernand.
LA PRINCESSE WILHELMINE .	Mmes	Sarah Bernhardt.
FRIDA DE THALBERG.		Vaidey.
KATE		Luce Colas.
AWDOTIA.		Mellot.
LA GOUVERNANTE		Merle.

Demoiselles d'honneur de la Princesse,
Ambassadeurs, Dignitaires de la cour, Huissiers du
Palais, Invités du Baron, etc.

LES ROIS

ACTE PREMIER

A Malbourg, capitale du royaume d'Alfanie.

La salle du Conseil. A droite et à gauche, petite porte au premier plan ; à gauche second plan, une grande porte ; à droite, une grande fenêtre ; au fond, une grande porte. Le trône est à gauche sur une estrade ; à droite, premier plan, une table et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBERT, ALVAREZ. Ils entrent par le fond.

MAUBERT.

Venez, c'est ici que nous serons le plus tranquilles.

ALVAREZ.

Dans la salle du Conseil ?

MAUBERT.

Parfaitement.

ALVAREZ.

Vous êtes ici chez vous ?

MAUBERT.

On me laisse aller à peu près comme je veux parce que je ne tire pas à conséquence.

ALVAREZ.

Qui est-ce qui aurait dit, hein! il y a vingt ans, quand nous étions ensemble sur les bancs de Condorcet, que nous nous retrouverions ici, à la cour d'Alfanie, vous, lecteur du roi Christian XVI, et moi ministre plénipotentiaire de la République des Cordillières? C'est drôle, cette rencontre: c'est comme dans une comédie.

MAUBERT.

Tout bêtement.

ALVAREZ.

Est-ce que le roi va bientôt venir?

MAUBERT.

On est en train de le harnacher. C'est un peu long. Le Roi est très vieux, très cassé, très impotent. Mais pour rien au monde il n'aurait voulu procéder à la remise de ses pouvoirs aux mains de son fils aîné dans un autre appareil que celui des grands jours. Sa Majesté est très formaliste, très attachée à l'étiquette.

ALVAREZ.

Un roi vieux jeu?

MAUBERT.

Très vieux jeu.

ALVAREZ.

J'en sais quelque chose. Voilà trois mois que je suis à Marbourg, et il n'a pas encore pu prendre sur lui de reconnaître officiellement mon gouvernement. Notez que l'Alfanie est la seule monarchie européenne qui n'ait pas immédiatement consenti à cette reconnaissance.

MAUBERT.

Le roi a ses idées. Puis, votre vieil empereur était son ami. Il était très bon, votre vieil empereur, et pas

gênant. Pourquoi ne l'avoir pas gardé? Il n'avait plus que quelques années à vivre : ne pouviez-vous le laisser mourir en paix? C'est conscience de changer si brusquement les habitudes d'un vieillard.

ALVAREZ.

Oui, c'est vrai, il n'était pas méchant, et même nous l'aimions bien. Mais que voulez-vous? il n'était jamais là ; toujours en voyage, à faire des lectures dans toutes les académies. On eût dit qu'il s'appliquait à nous démontrer que nous pouvions nous passer de lui. Et puis cela nous ennuyait, d'être le seul État américain qui eût conservé la monarchie, chose de la vieille Europe. On a son amour-propre, n'est-ce pas? Au reste, si jamais révolution a été pacifique et même cordiale, c'est bien la nôtre. Nous avons tenu à laisser à l'empereur sa liste civile. Nous l'avons embarqué avec beaucoup de politesse, sur un navire très confortable. Nous avions tous les larmes aux yeux en nous séparant.

MAUBERT.

Bref, vous avez imaginé une nouvelle espèce de révolution : celle où les peuples seront polis et les monarques résignés. Une révolution ne sera plus qu'une lutte de courtoisie entre les vainqueurs et le vaincu. Les coups de chapeau y remplaceront les coups de fusil. Malheureusement je crains qu'ici ce ne soit un peu plus dur.

ALVAREZ.

Est-ce qu'on s'attend à quelque chose?

MAUBERT.

Le cas de l'Alfanie est très particulier. Grâce à la situation géographique du royaume, l'institution de la monarchie absolue s'y est conservée intacte. Mais, d'autre part, l'industrie s'y est développée, depuis

vingt ans, avec une rapidité extraordinaire, en sorte que la question sociale s'est posée avant la question politique. Il s'ensuit que la révolution inévitable pourrait bien être, dans ce pays, plus soudaine et plus radicale que partout ailleurs. Nous avons eu dernièrement des grèves terribles.

ALVAREZ.

Mais le prince Hermann est très populaire?

MAUBERT.

Oui, et le parti avancé compte sur lui. Mais le prince ne pourra toujours pas aller aussi loin qu'eux : même, il sera obligé de se retourner contre eux, à un moment donné. Et alors, qu'arrivera-t-il? Le prince Hermann est bon, intelligent, libéral, mais très troublé, très indécis. Tôt ou tard, il se trouvera pris entre ses aspirations humanitaires et son devoir de roi.

ALVAREZ.

Et sa femme, la princesse Wilhelmine?

MAUBERT.

Celle-là est très vieux régime, très pénétrée de son droit, très archiduchesse. D'ailleurs, le caractère le plus noble, n'ayant gardé que le plus pur et le meilleur d'un très vieux sang. Vous savez ce qu'on appelle la race? Je vous assure que ce n'est pas un vain mot. Il saute aux yeux que la princesse Wilhelmine porte dans son corps élégant l'âme de plusieurs races royales... Charmante, oui, et pas bien heureuse, je crois, car elle n'est guère comprise de son mari et ne le comprend guère; et pourtant elle l'aime, et surtout elle l'a aimé. Mais un monde d'idées les sépare. Cependant, comme elle est très énergique, elle eût sans doute pu exercer quelque influence sur le prince, s'il n'y avait entre eux...

ALVAREZ.

Une autre femme?

MAUBERT.

Peut-être.

ALVAREZ.

Qui est?

MAUBERT.

Vous ne la connaissez pas. D'ailleurs, je ne fais là qu'une supposition.

ALVAREZ.

Et le prince Otto?

MAUBERT.

Une brute, celui-là; perdu de vices, la moitié du temps à Paris, un prince de boulevards et de restaurants de nuit; envieux de son frère aîné, lequel n'a pour héritier qu'un enfant chétif et malsain et qui ne vivra pas. Le prince Otto attend les événements en faisant la fête. Au besoin, il les aiderait.

ALVAREZ.

Et son cousin le prince Renaud?

MAUBERT.

Le neveu du roi? Très original, un philosophe, un misanthrope, un rêveur, qu'on ne voit jamais, qui vit avec ses livres et que je crois parfaitement dégoûté du métier de prince.

ALVAREZ.

Si bien que le jour où la révolution éclatera chez vous...

MAUBERT.

Elle y aura la partie belle, j'en ai peur... Voyez-vous, nous vivons dans un temps où il y a, chez la plupart des membres des familles souveraines, une lassitude,

un désenchantement, une diminution du plaisir de régner. Consultez l'almanach des souverains en cette année 1900. Il y a une impératrice dont la principale ambition est d'être une parfaite gymnaste. Il y a une reine qui, pouvant exercer son métier de reine, préfère celui d'homme de lettres et sollicite les prix des académies. Il y a un roi morose que ses sujets ne voient jamais, qui ne songe qu'à faire des économies pour organiser des voyages scientifiques, et qui n'aspire qu'au renom de bon géographe... Un prince qui fut un grand artiste décadent s'est noyé une nuit dans un lac des Niebelungen, parmi ses cygnes. Un autre prince s'est suicidé avec sa maîtresse, un autre a épousé une danseuse. Ce sont, depuis quelque temps, les maisons royales qui fournissent à proportion le plus de faits divers... Les rois s'en vont, je vous dis, les rois s'en vont...

Deux huissiers ouvrent la grande porte de droite.

ALVAREZ.

Voilà Sa Majesté.

Maubert et Alvarez se mêlent au cortège.

SCÈNE II

LE ROI, HERMANN, OTTO, RENAUD, WILHELMINE, FRIDA, LE COMTE DE MOELLNITZ, MAUBERT, ALVAREZ, DAMES DU PALAIS, OFFICIERS, CHAMBELLANS, DEMOISELLES D'HONNEUR.

Pendant le dialogue qui suit, Christian XVI s'assied sur le trône et le cortège se range des deux côtés.

FRIDA, passant derrière Renaud.

Le prince Renaud n'a pas l'air de s'amuser beaucoup.

RENAUD, se retournant.

Et vous, mademoiselle Frida?

FRIDA.

Oh! moi, j'ai l'habitude... Vous arrivez de France, monseigneur?

RENAUD.

J'étais à Paris le mois dernier, mademoiselle.

FRIDA.

Qu'y avez-vous vu de nouveau?

RENAUD.

Pas grand'chose. Paris a maintenant son métropolitain. Ça lui donne l'air moins petite ville, mais ça gâte bien ses paysages, qui étaient si jolis[1]. Et on ne s'en écrase pas moins au carrefour Montmartre.

FRIDA.

Et qu'est-ce qu'on fait, à Paris?

RENAUD.

La vogue y est au socialisme et aux sciences occultes comme elle était, il y a cent vingt ans, à la révolution et au baquet de Mesmer. On tolstoïse et on s'attendrit sur le quatrième état. Il y a eu, coup sur coup, trois ou quatre grèves on ne peut plus gaies, et qui ont été à la mode même dans les salons. Cela a amené un peu partout d'énormes désastres financiers. On ne s'en amuse, je crois, que plus furieusement. Chacun semble dire : Après nous la fin du monde.

FRIDA.

Oui... la fin du vieux monde.

RENAUD.

Vous avez habité la France, mademoiselle?

1. A cette époque (1892), on pensait que le métropolitain serait aérien.

FRIDA.

Pendant trois ans.

RENAUD.

Et vous l'aimez?

FRIDA.

De tout mon cœur.

RENAUD.

Pourquoi?

FRIDA.

Parce que c'est le pays où j'ai trouvé en somme le moins d'hypocrisie et le plus de bonté... Et puis tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs...

WILHELMINE, à Frida.

Voulez-vous prendre votre place, mademoiselle de Thalberg?

Frida a un petit frémissement : elle rencontre les yeux du prince Hermann, s'incline et regagne sa place parmi les demoiselles d'honneur.

OTTO, à Frida.

En pénitence, mademoiselle!

LE ROI, à Moellnitz.

Monsieur le grand chancelier, quand il vous plaira.

MOELLNITZ, lisant.

Nous, Christian XVI, par la grâce de Dieu, roi d'Alfanie, à tous présents et à venir salut.

Considérant que l'âge et la maladie, sans diminuer notre zèle pour le bien de notre peuple, ne nous permettent plus d'y travailler selon notre désir, et nous rendent désormais difficile le gouvernement effectif de nos États;

Déléguons généralement tous nos pouvoirs à notre fils aîné et héritier présomptif, Hermann, prince de

Marbourg, archiduc de Fridagne, et ce pour une année, à dater du présent jour.

Appelons les bénédictions de Dieu sur le prince Hermann, afin qu'il exerce avec sagesse et prudence et pour le plus grand avantage de nos sujets la puissance que nous lui déléguons.

Ordonnons à tous nos sujets, à tous les officiers des armées de terre et de mer, à tous les magistrats, administrateurs et fonctionnaires constitués d'obéir au prince de Marbourg comme à nous-même ;

Car tel est notre bon plaisir.

Fait et revêtu de notre sceau royal, en notre palais de Marbourg, ce premier juillet de l'an de grâce 1900.

LE ROI.

Nous vous invitons à présenter votre hommage au prince de Marbourg.

Tout le monde défile devant Hermann debout sur la marche du trône à droite de son père.

OTTO, passant le premier.

Tous mes compliments, mon cher frère.

HERMANN.

Je les reçois avec reconnaissance, mon cher Otto. Je les crois sincères et j'espère que vous ne ferez rien pour augmenter la difficulté de la tâche qui m'est confiée.

OTTO.

... Sais pas du tout ce que vous voulez dire.

RENAUD, passant à son tour.

Je te plains, mon pauvre Hermann !

HERMANN.

Merci, mon cher Renaud.

LE ROI, pendant le défilé des demoiselles d'honneur, à Wilhelmine.

Comment va mon petit-fils ?

WILHELMINE.

Mais très bien, Sire, très bien.

LE ROI.

Je l'ai trouvé un peu pâle, hier, et on m'a dit ce matin qu'il n'avait pas passé une très bonne nuit.

WILHELMINE.

Je ne sais où ceux qui vous l'ont dit prennent leurs renseignements. Christian est, il est vrai, un peu nerveux, un peu impressionnable, comme le sont d'ordinaire les enfants d'une intelligence très précoce. Mais sa santé ne m'inspire aucune inquiétude sérieuse, il faut qu'on le sache.

LE ROI, tristement.

Allons! tant mieux, ma fille, tant mieux.

OTTO, à Frida qui se retrouve placée devant lui.

Eh bien! nous avons été rappelée à l'ordre?

FRIDA.

J'étais dans mon tort, monseigneur.

OTTO.

Avouez que vous vous fichez pas mal de l'étiquette.

FRIDA.

Non. Mais je ne la possède pas encore parfaitement. J'ai été élevée comme une sauvage, moi, vous savez?

OTTO.

Et je vous trouve très bien comme ça. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous rencontrer — mais là, beaucoup. Je vous l'ai déjà dit, nous nous entendrions parfaitement, si vous vouliez, et nous serions vite très bons amis.

FRIDA.

Mais je ne pense pas que nous soyons ennemis, monseigneur.

OTTO.

Ne faites donc pas celle qui ne comprend pas.

FRIDA.

Qu'y a-t-il à comprendre?

HERMANN.

Monsieur Alvarez, vous voudrez bien me présenter demain les lettres qui vous accréditent auprès de mon gouvernement.

OTTO.

Qu'est-ce que vous disiez donc à mon cousin Renaud?

FRIDA.

Je lui demandais des nouvelles de Paris, monseigneur.

OTTO.

Ah! Paris!... J'y vais le mois prochain... Voulez-vous y venir?

FRIDA, riant.

Je ne demanderais pas mieux.

OTTO.

Et si je vous prenais au mot?... Ne faites donc pas cette figure... Ce que je vous propose n'a rien d'extraordinaire... Je vous connais mieux que vous ne pensez, mademoiselle de Thalberg. Vous êtes très intelligente, d'esprit indépendant, même au fond un peu révolutionnaire... Vous savez ce que valent la plupart des conventions qui règlent la conduite des femmes. D'autre part, vous êtes de bonne maison, mais sans fortune, et tout ce que vous pouvez espérer, c'est d'être épousée par quelque antique gentilhomme dont vous serez la garde-malade. C'est une destinée mélancolique... Dans ces conditions, quel mal verriez-vous à jouir d'une liberté dont nul préjugé, — je le sais, —

ne vous interdit l'usage, et à accompagner... en bonne camarade... un homme qui vous est absolument dévoué?

FRIDA.

Vous me connaissez mal, monseigneur, quoi que vous disiez. A supposer que j'eusse l'âme révolutionnaire que vous voulez bien me prêter, quels sentiments croyez-vous que pût m'inspirer un prince de votre espèce, et qui vivrait comme vous vivez?

OTTO.

Vous êtes gentille quand vous êtes en colère.

FRIDA.

Je ne vous ai donné aucun droit de me parler sur ce ton, monseigneur.

OTTO.

Je vous parle en bon garçon... Ce que je vous ai proposé ne devient une offense que lorsque c'est mal reçu : autrement, c'est un hommage: et dame! je ne pouvais pas savoir comment vous le recevriez. N'en parlons donc plus. Je ne vous en veux pas... On m'avait bien dit que j'arriverais trop tard, et je sais trop ce que l'on doit à un frère aîné...

FRIDA.

Vous m'outragez lâchement, monseigneur.

OTTO.

Voilà une parole de trop, mademoiselle de Thalberg.

LE ROI.

Nous vous remercions. (Tout le monde salue et sort, excepté Hermann.) J'ai à vous parler, mon fils.

SCÈNE III

LE ROI, HERMANN.

LE ROI.

Mon fils, je sais que vous êtes bon, laborieux, appliqué à tous vos devoirs, et je sais en quelles mains loyales et pures je viens de remettre mon autorité. Et pourtant, je ne puis me défendre d'une inquiétude. La situation est difficile. Le peuple, oubliant que, quelles que soient ses misères, le meilleur moyen d'y remédier est encore de s'en remettre docilement aux chefs que Dieu lui a donnés, le peuple se mutine et réclame à grands cris ce qu'il appelle les réformes. Il me fallait choisir entre une résistance hasardeuse et des concessions que j'estime plus dangereuses encore. Résister, je n'en ai plus la force; céder, je ne m'en suis pas cru le droit. A vous, mon fils, de faire selon que Dieu vous inspirera. Je vous supplie seulement de vous défier d'une certaine sentimentalité qui est en vous et d'une prétendue philosophie que vous avez puisée dans les livres du siècle. Il y a entre nous je ne sais quoi qui nous sépare. Vous n'êtes plus assez persuadé que vous êtes roi par la volonté de Dieu, et que Dieu est avec vous. Ce qui perd aujourd'hui les souverains, c'est d'abord qu'ils ne croient plus assez fermement à leur droit royal; et c'est aussi qu'ils veulent vivre comme les autres hommes, c'est qu'ils ont, étant rois, des idées et des passions de simples particuliers. Hélas! votre frère Otto aurait peut-être, plus que vous, la juste conception de la souveraineté; mais Otto vit mal. Votre cousin Renaud est un sauvage et un fou. Moi, je suis vieux, malade, et m'en irai bientôt. En sorte que le royaume d'Alfanie n'a d'autre support que vous. Haussez donc votre cœur. Que le sentiment de

votre responsabilité vous donne la foi qui vous manque, je le sens; et que la foi vous donne le courage d'agir, même contre le peuple, pour le bien du peuple. — Soyez roi, vous le devez, et prenez garde de n'être qu'un homme.

HERMANN.

Je ne suis pourtant qu'un homme, mon cher père. J'ai beau faire, j'ai beau me représenter combien il est étrange que je me trouve élevé tout à coup au-dessus de trente millions d'autres hommes, je ne perçois en moi aucune empreinte surnaturelle... Non, en vérité, je n'ai point ce sentiment d'une onction divine, analogue, je suppose, à celui qui doit remplir l'âme des prêtres croyants... Mais, rassurez-vous, si je n'ai pas, comme mes ancêtres, la claire conscience d'être directement investi par un Dieu empereur des rois, je me sens investi par ces ancêtres eux-mêmes et par les générations qui leur ont obéi à travers les siècles. Mon droit, s'il ne me vient pas du ciel, me vient du passé, et s'il ne me vient pas d'en haut, il me vient d'en bas. Le peuple d'Alfanie a témoigné jusqu'ici qu'il m'aimait. C'est son consentement, c'est l'accord de sa pensée avec la mienne, qui me confère mon droit divin. Après tout, cela revient au même, si vous y réfléchissez. Ayons donc confiance.

LE ROI.

Je tremble malgré moi. Je parle une autre langue que vous, car je suis d'un autre âge. Je me demande même si l'épreuve que vous allez tenter est permise... Toutefois, tentez-la, selon votre conscience, puisque aussi bien la nécessité nous presse : et que Dieu vous ait, vous et mon royaume, en sa sainte protection...

Il sort par la grande porte de gauche.

HERMANN, allant à la porte du fond, à l'huissier qui se tient là.

Faites entrer monsieur le grand chancelier.

Il revient à la table.

SCÈNE IV

HERMANN, MOELLNITZ.

HERMANN.

Voici, monsieur le grand chancelier, la proclamation par laquelle le roi annonce au peuple qu'il m'a remis ses pouvoirs. Voici celle par laquelle je fais connaître au peuple mes intentions. — Un apaisement s'est produit dès qu'on a su que le roi avait dessein de me déléguer son autorité. Le peuple attend. Par toute ma conduite passée et par tout ce que j'ai laissé deviner de mes sentiments, j'ai pris envers lui une sorte d'engagement tacite ; je veux le tenir. Cette idée s'est répandue parmi les travailleurs et la petite bourgeoisie, que la solution des questions sociales dépendait d'une réforme préalable des institutions politiques. Cette vue n'est point fausse. Je vais présenter, dès demain, par votre intermédiaire, à l'Assemblée des Seigneurs deux projets de lois connexes : un projet de loi électorale et un projet de loi instituant deux Chambres, l'une héréditaire, l'autre nommée par un large suffrage à deux degrés, bref, un minimum de régime parlementaire. Voici ces deux projets.

MOELLNITZ.

Monseigneur, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Altesse royale ma démission et celle de mes collègues.

HERMANN.

Je la reçois, monsieur de Moellnitz. Je choisirai dès demain un autre ministère.

MOELLNITZ.

Je supplie Votre Altesse royale de ne point douter de mon dévouement, mais je suis persuadé qu'elle nous perd et qu'elle se perd elle-même.

HERMANN.

Nous verrons bien.

MOELLNITZ.

Du moins, monseigneur, Votre Altesse royale se souviendra-t-elle un jour que j'ai osé l'avertir? Si ma conscience ne me permet pas de vous aider à détruire (excusez cette franchise), soyez sûr que mon dévouement restera acquis à Votre Altesse royale, quand il s'agira de réparer.

HERMANN.

Je n'en doute pas, monsieur de Moellnitz. (Souriant.) Je sais que vous êtes de ceux qu'on retrouve toujours... (Moellnitz sort; à l'officier.) Faites entrer mademoiselle Frida de Thalberg.

SCÈNE V

HERMANN, FRIDA.

HERMANN.

Eh bien, Frida, êtes-vous contente?

FRIDA.

Je suis heureuse, bien heureuse. Vous allez pouvoir faire tant de bien! Comme le peuple va vous adorer! Et comme je suis fière de vous appartenir! Mais vous, monseigneur, on dirait que vous êtes triste. Qu'avez-vous donc?...

HERMANN.

J'ai que je commence en effet à devenir roi, et cela est terrible. Ah! Frida, si vous saviez!... Je suis bien sûr pourtant que ce que je veux est bon et juste. Même, je me suis mis tout de suite à ma tâche, et je

viens de faire les gestes de la confiance. Mais déjà je ne suis plus tranquille, et j'éprouve jusqu'à l'angoisse le sentiment de ma responsabilité. Oh! n'être pas obligé de découvrir et d'inventer son devoir! N'être qu'un pauvre homme, n'avoir qu'une consigne bien claire et bien étroite, comme le garde-chasse de notre petite maison d'Orsova!... Songez donc! si j'allais me tromper!... Il faut m'aimer plus que jamais, Frida.

FRIDA.

Plus que jamais? Comment ferais-je? Je suis à vous tout entière, car je vous dois tout. Vous rappelez-vous notre première rencontre à Paris chez la comtesse de Winden, qui nous avait recueillies ma mère et moi? Vous étiez venu visiter la galerie de tableaux du comte. Je suis entrée étourdiment et j'ai été bien effarouchée en vous voyant. Vous avez dit : « Quelle est donc cette petite? » Le comte a répondu : « C'est une compatriote. » Alors, vous m'avez interrogée. Je vous ai tout raconté : mon grand-père, le prince Kariskine, à la maison de force; mon grand-oncle, le marquis de Frauenlaub, refusant même de me connaître; mon père, mort en Amérique; et puis notre grande misère à Paris, et la chasse aux leçons de musique et d'allemand, et le reste... Vous m'avez consolée, vous m'avez rapatriée, et, après la mort de ma pauvre maman, vous m'avez installée ici, près de vous, où je suis si bien! si bien!

HERMANN.

Et dès lors j'ai vécu, moi, une nouvelle vie. J'ai porté allègrement les ennuis de mon métier de prince : je vous avais! Au milieu de ce monde si factice et si dur, assujetti à des rites absurdes, vous étiez pour moi la source de joie et de vérité. Et, quoique j'eusse beaucoup étudié et travaillé auparavant, j'ai reconnu que je ne savais rien, car vous m'avez tout appris.

FRIDA.

Je ne suis pourtant guère savante, mon cher seigneur.

HERMANN.

Ne dites pas cela, mon amie. Oui, sans doute, vous n'étiez qu'une petite fille : mais vous aviez vu le monde beaucoup mieux et de plus près que moi et avec des yeux plus ingénus. Vous aviez connu la misère et les misérables. Votre vie vagabonde et pauvre vous avait permis d'approcher toutes les conditions sociales, et vous portiez sur toutes choses les jugements hardis d'un cœur droit. Je me suis aperçu, grâce à vous, que, en vertu même de ma naissance, j'étais plein de préjugés. Rien qu'en me racontant votre histoire, vous m'avez révélé la réalité humaine. J'ai senti combien le monde est étroit pour ceux qu'on appelle les puissants, et comme les choses se déforment pour eux. Vous m'avez appris la pitié ; du moins, vous l'avez fait descendre de ma tête dans mon cœur... Comment reconnaître tout cela, mon amie?

Un silence.

FRIDA.

Alors, si je vous adressais une prière, j'aurais quelque chance d'être entendue?

HERMANN.

Parlez, ma chérie.

FRIDA.

Monseigneur, je vous demande la grâce d'Awdotia Latanief.

HERMANN.

La grâce d'Awdotia? Savez-vous ce qu'elle a fait?

FRIDA.

Oui. Lors des dernières grèves, elle a promené dans les rues un drapeau noir. Il y a eu, à la suite de cela,

quelques bousculades, et le drapeau noir a été rougi du sang d'Awdotia. Et elle est en prison depuis trois mois, pour avoir eu pitié de ceux qui souffrent.

HERMANN.

Alors, elle aurait bien dû avoir pitié des pauvres soldats et des malheureux policiers, qui sont peut-être eux aussi des souffrants.

FRIDA.

Awdotia a pitié de tout le monde. Seulement, elle croit que le règne futur de la justice ne saurait s'établir sans un peu de violence. Ou plutôt, elle ne réfléchit pas, elle va où son cœur la pousse. C'est peut-être une folle, comme on dit, mais c'est une grande âme.

HERMANN.

Vous la connaissez donc?

FRIDA.

Je l'ai connue à Paris, au temps de ma pauvreté. Je lui dois de n'être pas morte de faim, monseigneur.

HERMANN.

Vous ne me l'aviez pas dit, Frida.

FRIDA.

J'attendais que vous fussiez tout puissant. Jamais le roi, même à votre prière, n'eût voulu grâcier Awdotia.

HERMANN.

Et vous croyez que moi?...

FRIDA.

Oui... je crois, je suis sûre que vous lui ferez grâce... Je sais bien, moi, qu'Awdotia est une sainte. Cette femme qui ne rêve que bouleversement social est la douceur, la charité même. Je la vois encore, sous sa robe noire, et je l'entends maudire le vieux monde et en annoncer la destruction, de la voix lente et paisible

d'une religieuse qui récite ses prières... Elle n'avait rien à elle ; elle était la sœur des pauvres et des malades... Enfin, monseigneur, je vous jure qu'Awdotia est bonne, bonne comme vous-même ; et, bien que le monde des apparences ait mis entre vous deux un abîme, je vous jure qu'au fond vous pensez les mêmes choses. Elle a été la mère de mon esprit, et ce que vous dites avoir appris de moi, je l'avais appris d'elle.

HERMANN.

Qu'Awdotia soit au fond ce que vous dites, je n'en doute plus maintenant, et vous savez bien, Frida, que j'en tiendrai compte... Mais enfin, ce sont les actes que je dois juger, non les âmes, et j'ai des devoirs précis.

FRIDA.

Vous vous plaigniez tout à l'heure d'être obligé de découvrir votre devoir : il n'est donc pas tellement précis, mon cher seigneur.

HERMANN.

Mais songez, Frida, que je ne puis gracier votre amie sans étendre la même faveur aux condamnés de la dernière émeute, et que, s'il y a parmi eux des rêveurs et des dupes, il y a aussi bien des méchants.

FRIDA.

Ceux-ci seront donc sauvés par ceux-là... Peut-être que tous ces malheureux que vous aurez délivrés vous en seront reconnaissants, et qu'alors ils sauront attendre de votre bonté ce qu'ils auraient été tentés de revendiquer par la force. Ce que le peuple souhaite, et ce qu'il est incapable de réaliser tout seul, — car il n'est pas assez sage ni assez intelligent, — peut-être qu'un souverain pourrait le faire. Remarquez que cela n'a jamais été essayé avec une entière bonne foi : toujours les souverains qui ont entrepris des réformes ont eu une arrière-pensée, se sont fixé des limites

qu'ils ne voulaient point dépasser. Ne serait-ce pas original, mon cher seigneur, de faire ce que nul prince n'a osé jusqu'ici et d'aller jusqu'au bout de votre charité?

HERMANN, souriant

Et de me supprimer moi-même?...

FRIDA, ingénument.

Oh! non, pas tout de suite. Après... je ne sais pas.

HERMANN.

Cela vous est donc tout à fait égal que je sois prince, Frida?

FRIDA.

Non, mon ami. Je suis heureuse, au contraire, que vous soyez puissant, que vous occupiez sur terre la place que les hommes envient et honorent le plus... Mais en même temps... faut-il tout dire?... une chose m'inquiète. Si vous alliez croire que je vous aime parce que vous êtes prince?... Ou bien, si, à mon insu, c'était en effet à cause de cela que je vous aime?... Mais non, je sens que, si je vous aime, c'est parce que, tout en étant prince, vous êtes le meilleur des hommes, et parce qu'il me semble qu'en vous adorant j'ai l'approbation de tous les malheureux.

HERMANN.

Ah! petite amie, si je pouvais t'avoir auprès de moi, te voir et t'entendre toujours, toujours! Écoute : tu es censée m'avoir demandé un congé de trois mois pour aller auprès de ton grand-oncle... Je serai terriblement occupé tous ces temps-ci, mais enfin je saurai bien, sous prétexte de chasse ou de promenade, t'aller rejoindre quelquefois dans notre ermitage d'Orsova... Tu recevras chaque fois l'avertissement dont nous sommes convenus. Tu partiras demain. Est-ce dit?

FRIDA.

C'est dit... Et Awdotia?

HERMANN.

Je fais grâce aux condamnés de la dernière émeute. Ce sera un de mes dons de joyeux avènement.

FRIDA.

Merci, mon cher seigneur. Du plus profond de mon cœur, merci.

Elle lui baise la main.

HERMANN, voyant entrer Wilhelmine par le fond.

La princesse...

SCÈNE VI

LES MÊMES, WILHELMINE.

WILHELMINE.

J'avoue que je ne comptais pas vous rencontrer ici, mademoiselle.

HERMANN.

Mademoiselle de Thalberg me priait de l'excuser auprès de vous pour son incorrection de tout à l'heure. Je lui ai promis de le faire.

WILHELMINE.

Il suffisait qu'elle s'en excusât elle-même.

HERMANN.

Elle me priait aussi de vous demander pour elle un congé de trois mois, qu'elle désire passer chez son grand-oncle, le marquis de Frauenlaub.

WILHELMINE.

Était-il nécessaire qu'elle s'adressât à vous pour cela?

HERMANN.

Elle est, comme vous savez, un peu timide et sauvage. A tort ou à raison, je lui fais moins peur que vous parce qu'elle me connaît depuis plus longtemps, et elle a pris l'habitude de recourir à moi dans les grandes circonstances. Soyez tranquille, je l'ai très fort grondée pour son manque de tenue. Enfin, madame, comme je suis sûr de son bon cœur et que j'ai vu son repentir, je vous demande de lui pardonner, et de faire droit à sa requête.

WILHELMINE.

Je ne vois aucun inconvénient, aucun, à ce que mademoiselle de Thalberg s'absente pendant quelques mois.

FRIDA.

Je remercie Votre Altesse royale.

Elle fait la révérence et sort par le fond,

SCÈNE VII

HERMANN, WILHELMINE, puis LE PETIT CHRISTIAN et SA GOUVERNANTE

HERMANN.

Vous êtes bien sévère pour cette jeune fille.

WILHELMINE.

Et vous bien indulgent.

HERMANN.

Seriez-vous jalouse ?

WILHELMINE.

Ne vous moquez pas de moi, Hermann. Je sais bien qu'il suffit que Frida soit la petite-fille d'un révolution-

naire et la fille d'un fou pour trouver grâce à vos yeux. Et si ses incartades même d'enfant mal élevée vous amusent, je ne m'en irrite pas, car je vous connais.

HERMANN.

Oui, je ne suis pas assez prince, vous me l'avez dit souvent. Qu'est-ce que vous voulez? ce n'est pas ma faute.

WILHELMINE.

Laissons donc cela. Si j'ai montré un peu de surprise et de chagrin, c'est que je pensais être la première à vous féliciter en particulier après la cérémonie, et que je ne m'attendais point à être devancée ici par la moins correcte de mes demoiselles d'honneur... Mais mon compliment n'en est pas moins sincère, mon cher Hermann. Que Dieu vous assiste, et qu'il vous montre votre devoir!

HERMANN.

Ce qui veut dire, ma chère Wilhelmine, que, selon vous, je ne le vois pas où il est... Oui, je sais d'avance que vous n'approuvez pas mes projets et que vous êtes présentement partagée entre la joie de voir la toute-puissance dans mes mains et la terreur de ce que j'en vais faire. Je vous remercie toutefois de vos charitables paroles.

WILHELMINE.

Hélas! je n'ignore pas à quel point elles sont inutiles. Voilà des années que, vivant côte à côte, nous sommes plus séparés que s'il y avait entre nous des mers et des montagnes... Oh! la rupture n'a pas été publique. Je ne pourrais même pas dire quel jour elle s'est faite. Ç'a été moins une rupture qu'une sorte de déliement... Je vous sais gré, d'ailleurs, d'avoir sauvé les apparences. Le prince mon mari continue à se rendre officiellement et à jours fixes dans ma cham-

bre... Mais, là même, je ne suis pour vous que la princesse royale; je ne suis pas votre femme.

HERMANN.

C'est vous qui l'avez voulu... Rappelez-vous comment on nous a mariés. Vous aviez été élevée dans une petite cour surannée et pompeuse, comme une archiduchesse d'il y a deux cents ans. Moi, une fois affranchi de l'inhumaine discipline à laquelle mon père avait soumis ma première jeunesse, j'avais vécu, autant que cela m'était permis, en simple étudiant, puis en voyageur, et mon rêve était de continuer à vivre en simple particulier... Nous ne nous étions jamais vus. Cependant, j'avais bon espoir et bonne volonté. Je comptais trouver en vous une femme; je me mis à vous aimer pour votre jeunesse, votre beauté, et pour la hauteur même de votre âme. Mais vous étiez comme figée dans votre rôle; vous adoriez cette parade que je détestais, et, jusque dans notre intimité, vos sentiments et vos gestes gardaient un caractère officiel et royal.

WILHELMINE.

Oui, l'air des Altenbourg, comme vous disiez, cet air que vous retrouviez, au château de mon père, dans tous nos portraits de famille. Mais enfin, ce n'est pas un crime que de ressembler à ses aïeux?

HERMANN.

Non, mais cet air signifiait que vous aviez de vous-même et de votre fonction, et de l'amour, et de la vie, et de toutes choses, une idée qui ne pourrait jamais être la mienne et que je vous étonnerais et vous scandaliserais toujours. Et ainsi, cet air a peu à peu découragé et glacé ma tendresse.

WILHELMINE.

Oui, cela est possible... Je ne récrimine pas. Au reste, il n'est plus temps... Parce que je ne vous ai pas

aimé à la façon d'une bourgeoise, vous avez cru que je ne vous aimais pas. Et pourtant, j'en aurais long à dire là-dessus... C'est vrai, j'avais été singulièrement élevée, bien étroitement, si vous voulez. Certaines de vos façons et de vos pensées m'effaraient, ne me semblaient pas permises. J'aurais dû vous le dire, essayer de vous expliquer en quoi j'étais froissée : car, après tout, il n'y avait dans mes scrupules et ce que vous appeliez mes préjugés rien de vil; et ce qu'on m'avait appris, c'était peut-être l'orgueil, mais c'était aussi le sacrifice. Vous vous seriez peut-être intéressé à moi, si j'avais su parler. Mais j'étais trop jeune, trop inexpérimentée. Je ne disais rien, je me repliais. Je n'ai même pas su vous faire entendre le grand amour que j'avais pour vous... Vous vous êtes écarté de moi, croyant que je me retirais. J'ai paru me résigner; mais j'ai beaucoup souffert. Et, pour achever mon malheur, je croyais de ma dignité de cacher ma souffrance : encore une chose qu'on m'avait apprise... Peut-être que si vous m'aviez vue pleurer... (Voyant qu'Hermann ne la regarde pas.) Allons, ce qui est fait est fait, n'en parlons plus !... Je vous rends, d'ailleurs, cette justice, que notre malentendu est resté une affaire entre nous deux; que, si vous m'avez délaissée, c'est pour une idée, pour un rêve, et que cette place que j'ai perdue dans votre cœur, aucune autre femme du moins ne me l'a prise... Mais que vais-je vous dire là? Encore une fois, je ne suis venue que pour vous offrir l'hommage de la première de vos sujettes, de la plus dévouée, de la plus fidèle. J'ajoute seulement : prenez garde, roi, fils de roi, prenez garde à ce que vous allez faire. Et pour que vous vous souveniez mieux de mon avertissement, j'ai dit qu'on amène votre fils. (Elle va à la porte de gauche et fait un signe. Le petit Christian entre avec sa gouvernante.) Venez, Christian. Embrassez votre père. Depuis tout à l'heure, écoutez bien ceci, depuis tout à l'heure, ce

n'est pas seulement votre grand-père, c'est votre père qui est le roi.

HERMANN.

Ne lui parlez donc pas de ces choses-là. Que voulez-vous qu'il y comprenne?

WILHELMINE.

Mais si, je vous assure qu'il comprend déjà.

HERMANN.

Alors, tant pis!

WILHELMINE.

Ne faut-il pas qu'il sache de bonne heure qu'il aura plus de devoirs à remplir que les autres hommes?

HERMANN.

Vous voyez bien que nous ne pourrons jamais nous entendre. (Il embrasse l'enfant.) Comme il est pâle! A-t-il bien dormi?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur.

HERMANN.

A-t-il bien mangé?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur, et il a bien joué après son déjeuner.

HERMANN.

Avec qui?

LA GOUVERNANTE.

Mais... tout seul, monseigneur.

HERMANN.

Il y a pourtant le petit garçon du grand veneur et celui du grand écuyer qui sont à peu près de son âge, et j'avais recommandé...

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur, mais ces enfants prenaient avec Son Altesse de telles libertés...

HERMANN.

Ils le battaient?

LA GOUVERNANTE.

Oui, monseigneur.

HERMANN.

Eh bien! il n'avait qu'à se défendre.

WILHELMINE.

Oh! Hermann! Il se porte bien, sans doute. Mais il est si délicat!

HERMANN, à l'enfant.

Pauvre petit! Ce qu'il te faudrait, ce serait le grand air, la vie simple et naturelle, les batailles avec d'autres enfants, et le moins d'égards possible. Seulement, voilà, ou tes petits camarades te traitent déjà comme un petit roi, et cela est horrible: ou bien ils oublient de te respecter, et alors on les rappelle au sentiment de la hiérarchie... (Lui tâtant les bras.) D'ailleurs, peut-être qu'on a raison, car tu n'es guère en état de te défendre toi-même. Va donc, pauvre petit, va jouer tout seul (L'enfant se met à pleurer.) Qu'est-ce qu'il a? Il a cru que je le grondais. Je suis stupide (Le prenant dans ses bras.) Christian, mon chéri, qu'est-ce que tu as? Je suis ton petit papa qui t'aime bien... Veux-tu que je te donne un beau joujou? Veux-tu que je te raconte une belle histoire?

L'enfant fait signe que non et, apaisé, jette ses bras au cou d'Hermann.

WILHELMINE.

Puisque vous l'aimez, Hermann, pensez à lui et gardez-lui son héritage.

HERMANN.

Mais cet héritage n'est pas compromis, que je sache... Et tenez... (On entend dehors crier : « Vive le prince Hermann ! ») C'est le peuple qui vient de lire mon message.

WILHELMINE.

Vous lui promettez tout, cela est facile. Mais que lui donnerez-vous demain?

HERMANN, allant au balcon.

Merci, mes amis, merci. (A Wilhelmine.) Mais venez donc, madame.

WILHELMINE, faisant quelques pas vers le balcon, puis s'arrêtant.

Non, je ne dois pas. Cette ovation s'adresse à des idées qui ne sont pas les miennes. Il ne serait pas loyal de la détourner vers moi par surprise. Mais notre enfant, c'est autre chose... Hermann, montrez-leur votre fils!

LE PETIT CHRISTIAN.

Oh! oui, père!

HERMANN.

Le leur montrer? Pour quoi faire? Non, madame, ces choses-là ne sont pas bonnes pour les enfants.

Il ferme la fenêtre. Le petit Christian se met à pleurer.

LA GOUVERNANTE, s'agenouillant devant l'enfant.

Monseigneur, un prince ne doit jamais pleurer. Votre Altesse royale me fait un vrai chagrin.

WILHELMINE, douloureusement.

Emmenez-le.

ACTE DEUXIÈME

Chez le baron Grünig, au château de Montclairin, en France.

Un fumoir, quelques petites tables de jeu. Au fond, large baie ouverte, par où l'on voit Grünig, le prince Otto, et cinq ou six autres jouant au baccara.

SCÈNE PREMIÈRE

MAUBERT, ALVAREZ, GRUNIG, OTTO
et QUELQUES JOUEURS dans la salle du fond.

MAUBERT.

Vous ne jouez plus?

ALVAREZ.

Non.

MAUBERT.

Pourquoi?

ALVAREZ.

Parce que je suis ratissé.

MAUBERT.

Allons donc!

ALVAREZ.

Et c'est votre faute, Maubert, soit dit sans reproche. C'est vous qui m'avez fait inviter à Montclairin; et, tantôt, c'est vous qui m'avez dit : « Un conseil : pontez avec le prince Otto ». Moi, je vous ai cru.

MAUBERT.

Mais qui est-ce qui gagne alors? Le baron?

ALVAREZ.

Dame!

MAUBERT.

Ce n'est pas sérieux. Ça ne peut pas être sérieux Attendez.

ALVAREZ.

Attendre quoi?

MAUBERT.

Mais vous ne savez donc jamais rien, mon pauvre Alvarez?... Vrai! pour un diplomate...

ALVAREZ.

Je sais interroger.

MAUBERT.

Avez-vous lu *le Figaro* de ce matin? (Il prend un journal sur une table. Lisant :) « Chasse à courre, hier, à Montclairin, le magnifique domaine que le baron Grünig possède, comme on sait, aux environs de Meaux. Son Altesse royale le prince Otto d'Alfanie conduisait la chasse. Les honneurs du pied ont été faits à la duchesse de Beaugency. Le soir, un grand dîner réunissait les hôtes du baron dans la célèbre galerie des Primatice. Remarqué, parmi l'illustre assistance, le marquis de Baule, le baron et la baronne Onan, le comte et la comtesse de Messas, le vicomte de Mizian, le duc et la duchesse de Villorceau, et M. Dubois (de l'Eure .

ALVAREZ.

Eh bien?

MAUBERT.

Savez-vous à combien revient au baron Grünig un petit « écho » de ce genre? A deux ou trois cent mille

francs, tout compte fait. Soit cinquante ou soixante mille pour l'ensemble des frais de réception et, chaque soir, une quarantaine de mille francs pour le jeu du prince Otto. C'est une vieille convention, à laquelle le baron est trop honnête pour manquer. Tous ces gens-là le savent bien.

ALVAREZ.

Des gens si chics?

MAUBERT.

Mon Dieu, oui. (Indiquant, l'un après l'autre, les joueurs de la salle du fond.) Vous avez là le duc de Beaugency, ce vieux gamin rose, à nez de soubrette sur une barbe blanche en éventail. Il y a cinquante ans qu'il fait la fête, mécaniquement, comme un employé va à son bureau; toujours sans le sou, brûlé chez tous les usuriers, réduit à pratiquer l'escroquerie de famille, à acheter des chevaux, des tableaux, des vins ou des bijoux qu'il revend à quart de prix, sûr que la duchesse finira par payer, crainte du scandale. Voilà le petit marquis de Baule qui, marié à la fille du baron Onan, n'a pu éviter le régime dotal, et à qui sa femme refuse jusqu'à l'argent de ses cigares. Voilà Desraviers, homme de sport, sans ressources connues, et qui a dans le monde la spécialité des questions d'honneur... Ils comptent tous sur le baccara du baron pour leur argent de poche.

ALVAREZ.

Mais lui, le baron, quel homme est-ce?

MAUBERT.

Très fort; un exemple de volonté à mettre dans la « Morale en action ». A commencé tout petit coulissier. A ensuite épousé une ancienne gérante de *Family-Hotel*, plus que mûre, mais qui avait la forte somme... L'a joliment fait fructifier... Disparaît pendant dix

ans... Revient avec un sac énorme. Un coup formidable sur des chemins de fer, là-bas, Asie-Mineure... Je ne sais pas au juste... Aujourd'hui, directeur de la Banque universelle, propriétaire de raffineries et de fabriques de noir animal, de trois journaux, dont deux bien pensants et un radical... Très catholique depuis son retour... et royaliste zélé... Voilà!

ALVAREZ.

Une canaille?

MAUBERT.

Non. Un homme d'argent. Très moderne. A une morale particulière... Beaucoup de gens comme ça dans les affaires, — et même ailleurs.

ALVAREZ.

Mais pourquoi un homme comme lui tient-il tant que ça à être l'ami de tous ces pannés? Pour ce que ça lui rapporte!

MAUBERT.

Alvarez, vous êtes naïf. Eh! c'est leur marotte à tous, gros industriels, gros financiers, juifs ou chrétiens; et, au fond, c'est bien facile à comprendre. Morte et enterrée comme classe politique, la noblesse vit toujours, elle vit plus que jamais comme caste mondaine. Pénétrer dans ce monde-là qui est resté très fermé en théorie, et surtout être soi-même de ce monde-là, cela devient, pour les gens comme Grünig, la seule chose désirable parce que c'est la seule un peu difficile. Ils ont tout le reste excepté ça : alors, ils veulent avoir ça aussi. C'est un prurit, c'est une rage qui rend les plus insolents capables de toutes les platitudes, et qui fait que les plus rapaces jettent l'argent par les fenêtres.

ALVAREZ.

A condition de savoir où il tombe?

MAUBERT.

Évidemment... Être publiquement l'ami d'un prince, et pas d'un prince à la douzaine, mais d'un prince pour de bon, héritier possible d'une très vieille couronne, cela vaut bien quelques sacrifices. Et puis, il n'y a pas seulement l'honneur. Un homme comme Grünig fait toujours des affaires, fût-ce à très longue échéance. Quand j'ai quitté l'Alfanie le mois dernier, — en même temps que la République des Cordillières vous envoyait de Marbourg à Paris, — on parlait de certaines mines de cuivre... Celui qui en obtiendrait la concession ne ferait pas un mauvais marché. Le baron ne tarderait pas à rattraper la douzaine de millions qu'on dit qu'il a prêtés au prince, sans compter les menus frais du baccara de Montclairin.

ALVAREZ.

Alors, vous croyez que ce soir...

MAUBERT.

Je crois que le baron y met de la coquetterie.

ALVAREZ.

Mais enfin il peut avoir la veine malgré lui.

MAUBERT.

Il finira par la corriger, — à rebours. L'art d'abattre quatre ou de tirer à six n'a pas de secret pour lui, quand il joue avec des princes... Il rendra l'argent, soyez-en sûr. Il est galant homme.

ALVAREZ.

Mon cher Maubert, prêtez-moi donc cinq louis.

MAUBERT.

Voilà.

GRUNIG, à la table de jeu de la salle du fond.

Messieurs, j'ai huit.

OTTO, maussade,

Vous savez que j'y suis de trois mille louis, tout bonnement!

GRUNIG.

Continuons-nous?

Un silence.

OTTO.

Je fais trois mille louis.

Les autres joueurs : Moi cinquante. — Moi vingt. — Moi cinq, mon reste.

MAUBERT, toujours dans le fumoir, sur le devant de la scène.

Et vous, Alvarez?

ALVAREZ.

J'hésite.

MAUBERT.

Allez toujours. Il est trois heures du matin. C'est le bon moment... A moins que...

ALVAREZ.

A moins que?...

MAUBERT.

Ce serait drôle... J'y songe maintenant... Il me revient des détails... Il y a eu, cette fois, dans l'accueil que le baron a fait au prince, une réserve, un excès de respect... Plus de ces demi-familiarités qu'il était si fier de se permettre jadis... Visage de bois, et des yeux morts, en verre dépoli... Et voilà maintenant qu'il joue exactement comme s'il voulait gagner... Est-ce que par hasard?...

ALVAREZ.

Bah! nous verrons bien. (Entrant dans la salle du fond et pontant :) Cinq louis.

GRUNIG.

Je tiens tout.

Un silence.

OTTO.

J'abats huit.

GRUNIG.

J'abats neuf.

OTTO.

Nom de Dieu !

GRUNIG.

Continuons-nous, monseigneur?

OTTO.

Ah! non! par exemple! Est-ce que vous vous foutez du monde?

GRUNIG.

Alors, messieurs...

Mais les autres joueurs se sont déjà levés. Mouvements confus; quelques poignées de main; ils s'écoulent par une porte de la salle du fond qu'on ne voit pas.

MAUBERT, à Alvarez qui redescend.

Mon pauvre Alvarez!

ALVAREZ.

Ton baron manque de tact.

Tous sortent. Grünig et Otto redescendent.

SCÈNE II

OTTO, GRUNIG.

OTTO, se contenant.

Eh bien, que voulez-vous? C'est la déveine, la sombre déveine. (Avec une intonation à la Dupuis :) La voilà bien? ah! que la voilllà bien!... Et cela est d'autant plus fâcheux, mon cher baron...

GRUNIG.

Monseigneur, je supplie Votre Altesse royale de ne pas s'inquiéter pour si peu. Un de mes hommes d'affaires s'entendra avec Elle pour les six mille louis de ce soir, et aussi pour ces deux petites notes...

Il tire des papiers d'un portefeuille.

OTTO.

Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

GRUNIG.

Oh! des riens, monseigneur. La Compagnie de l'Est réclamait cinq mille francs pour le wagon-salon qu'elle a mis à la disposition de Votre Altesse royale lors de son précédent voyage en France. Votre Altesse, à qui l'on avait envoyé la note, aurait répondu que cela me regardait. J'ai donc eu le plaisir de vous avancer la somme, comme en témoigne cette facture acquittée.

OTTO.

C'est bon. Et l'autre?

GRUNIG.

Une bagatelle. On inquiétait une de vos amies, la comtesse Moreno, venue à Paris à votre appel, pour une note de trois mille francs à l'Hôtel Continental. La comtesse prétend qu'une réclamation qu'elle vous avait adressée serait restée sans réponse. Alors elle a eu recours à moi. Votre Altesse désire-t-elle voir la facture?...

OTTO.

C'est tout?

GRUNIG.

Cinq mille, trois mille, plus les six mille louis, cela fait cent vingt-huit mille... Je ne parle pas des douze millions que j'ai eu l'honneur d'avancer à Votre Altesse en neuf prêts dont voici les reconnaissances...

Il tire des papiers d'un portefeuille.

OTTO.

Vous avez de l'ordre.

GRUNIG.

Beaucoup... Il va sans dire que, pour cette dernière somme, je suis tout disposé à accorder à Votre Altesse un délai raisonnable et que nous espacerons les échéances à son gré.

OTTO, ricanant.

Pourquoi pas tout de suite les huissiers?

GRUNIG.

Je vous assure, monseigneur, que je n'ai jamais parlé plus sérieusement de ma vie.

OTTO.

Vous savez fort bien, mon cher ami, que je n'ai pas le sou.

GRUNIG.

Votre Altesse raille?

OTTO.

Ah! sapristi non!

GRUNIG.

Nous sommes donc très sérieux tous les deux. J'aime mieux cela.

Un silence.

OTTO.

Allons! le fond de votre pensée? Dites vite.

GRUNIG.

Mais, monseigneur, il n'y a dans le fond de ma pensée que ce que je vous ai dit.

OTTO.

Cette concession de mines, n'est-ce pas?

GRUNIG.

Puisque vous n'y pouvez rien!... (Un silence) Qu'est-ce que c'est donc, monseigneur, que l'Aigle-Bleu?

OTTO.

Qu'est-ce que ça vous fait?

GRUNIG.

Simple curiosité.

OTTO.

C'est l'ordre le plus ancien d'Alfanie, mon cher baron, un ordre réservé aux gentilshommes qui peuvent justifier de trente quartiers et, par exception, aux généraux vainqueurs, aux grands savants, aux hommes qui ont rendu au royaume quelque service éclatant, de ces services qui n'enrichissent pas ceux qui les rendent... L'Aigle-Bleu? Peste! C'est mieux que la Toison d'Or... Et je vous préviens que c'est encore plus difficile à obtenir qu'une concession de mines ou de chemins de fer.

GRUNIG.

L'un n'empêche pas l'autre.

OTTO.

Ainsi, voilà vos conditions?

GRUNIG.

Oh! monseigneur. Votre Altesse a des mots...

OTTO, se levant.

À quelle heure le premier train pour Paris?

GRUNIG

Ce matin, à neuf heures. Le landau sera prêt. Votre Altesse retourne à Marbourg?

OTTO.

Cela me regarde, monsieur.

GRUNIG.

C'est que mon homme d'affaires sera à Marbourg dans une quinzaine... Je suis sûr que Votre Altesse et moi nous finirons par nous entendre et que Votre Altesse me conservera sa précieuse amitié... Qu'Elle me permette d'aller donner des ordres pour son départ.

Il sort.

OTTO, seul.

Salaud!

Il s'affale sur un fauteuil.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail du prince Hermann.

Deux portes à gauche, une grande au fond, une fenêtre à droite et une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANN, HELLBORN.

HERMANN.

Les ordres sont donnés et toutes les précautions prises. Et, du reste, j'ai là un officier d'ordonnance qui se tient en communication téléphonique avec la place. J'autorise la manifestation. Le parcours en est fixe d'avance et de façon que la circulation ne soit interrompue que sur un petit nombre de points et pour trois ou quatre heures seulement. Dans ces limites, toute liberté est laissée au peuple d'exprimer publiquement ses vœux... à condition, toutefois, de ne proférer aucun cri séditieux. Défense aussi d'arborer aucun étendard insurrectionnel et notamment le drapeau noir. Ç'a été le drapeau des dernières émeutes. C'est lui qui donnerait à la manifestation un caractère de révolte qu'elle ne saurait prendre sans mensonge et sans crime, puisqu'elle est approuvée par nous. Ceci est essentiel. Pour le reste, liberté complète. Nous sommes bien d'accord, mon cher ministre?

HELLBORN.

J'ai le regret de confesser à Votre Altesse royale que je suis beaucoup moins rassuré qu'elle. Pour la

première fois, dix ou douze mille ouvriers vont se trouver réunis. Ils seront très excités, d'autant plus qu'une bonne moitié de la population est pour eux. Awdotia Latanief sera à leur tête et vous connaissez sa puissance sur la foule. Cette femme est incorrigible, c'est une maniaque de révolution. Elle récompense bien mal Votre Altesse royale de sa générosité.

HERMANN.

Je n'ai pas gracié Awdotia dans la pensée qu'elle m'en serait reconnaissante.

HELLBORN.

Enfin, n'y eût-il personne pour leur souffler la révolte, si on leur laisse le champ libre, ils se griseront de leur nombre même, et l'émeute sortira toute seule de cette masse échauffée.

HERMANN.

Le moyen le plus sûr de provoquer l'émeute, c'est d'interdire la manifestation.

HELLBORN.

Le moyen le plus sûr de vaincre l'émeute, c'est de la prévenir. C'est toujours ainsi que l'on a fait avec nous.

HERMANN.

Avec vous?...

HELLBORN.

Mon Dieu, monseigneur, puisque ce mot m'est échappé, je n'ai point à cacher que j'ai été de quelques émeutes dans ma jeunesse. Le roi, votre père, nous faisait arrêter avant que nous eussions commencé. Cela lui a toujours réussi.

HERMANN.

Alors, il faudrait selon vous?...

HELLBORN.

Empêcher les manifestants de se réunir et ensuite de circuler par groupes.

HERMANN.

Vous croyez qu'ils se laisseront faire?

HELLBORN.

Je ne le crois pas; il y aura probablement quelques têtes cassées.

HERMANN.

Probablement?

HELLBORN.

Sûrement, si vous voulez. Mais sans cela, vous serez obligé d'en casser davantage un peu plus tard.

HERMANN.

Peut-être aussi n'aurons-nous pas à en casser du tout. Avouez que cela vaudrait mieux. Pourquoi la manifestation ne serait-elle pas pacifique? La plupart de ces gens-là ne sont point méchants. Si on les laisse libres de crier tout leur saoul, cela les soulagera et cela même les détournera de mal faire. Pourquoi pas?

HELLBORN.

Parce que c'est impossible.

HERMANN.

Pourquoi?

HELLBORN.

Parce que cela ne s'est jamais vu.

HERMANN.

Cela ne s'est jamais vu parce qu'on n'a jamais voulu le voir. Écoutez, mon cher Hellborn : ce que fait aujourd'hui le peuple ne me paraît point, à moi, illégitime. Je lui avais donné de grandes espérances. Mon premier acte a été de vous appeler au pouvoir, de faire de vous, chef de l'opposition, mon ministre de l'intérieur, et de présenter à l'Assemblée des seigneurs un projet de loi constitutionnelle. La loi a été votée, mais

après des modifications qui la rendent tout à fait dérisoire, vous le savez. Les ouvriers, à qui l'espoir des réformes politiques avaient fait prendre patience et qui s'étaient rejetés sur cette pâture, ceux surtout qui, uniquement à cause de cela, avaient consenti à ne point prolonger les grèves, s'aperçoivent qu'ils ont été dupes. Les grèves ont recommencé. La manifestation d'aujourd'hui a pour but de réclamer le suffrage universel, en sorte que les élections à la future Chambre se fassent sur cette question. Si, peut-être, le peuple demande trop, et surtout trop tôt, c'est qu'on lui a donné trop peu. Je suis le roi de tous mes sujets, riches ou pauvres. C'est le droit de remontrance pacifique de ceux-ci à ceux-là que je veux défendre et que je défendrai.

HELLBORN.

J'ai l'honneur de donner ma démission à Votre Altesse royale.

HERMANN.

Soit! C'est étonnant comme j'ai de la peine à garder mes ministres. Je fais des choses trop simples pour eux. J'accepte votre démission, monsieur Hellborn, et vous avez raison de me la donner. Votre situation est délicate. Votre conduite dans la discussion du projet de réformes vous a brouillé avec vos amis de l'ancienne opposition, sans vous ramener tout à fait les conservateurs. Mais vous sentez qu'il vous serait plus facile de vous réconcilier avec ceux-ci et de devenir décidément leur homme en sauvant la société. (Souriant.) Je vous permets de dire que c'est moi qui n'ai pas voulu que vous la sauviez.

HELLBORN.

Il est facile à Votre Altesse de railler. Mais puis-je parler librement?... Si peut-être les privilégiés, y compris les bourgeois, hésitent à sacrifier leurs privilèges, vous-même, monseigneur, êtes-vous sûr, absolument

sûr, que vous consentiriez, le cas échéant, à sacrifier les vôtres? Je ne parle pas du pouvoir absolu, qui ne saurait être aujourd'hui qu'un mot et auquel vous avez déjà renoncé...

HERMANN.

Vous parlez de la couronne?... En mon âme et conscience, monsieur Hellborn, je suis détaché de tout, même de la couronne... Ne le répétez pas au moins.

HELLBORN.

On ne me croirait pas, monseigneur.

Il sort.

SCÈNE II

HERMANN, seul.

Tous les mêmes!... Cet Hellborn passait pour le plus pur des démocrates; je voulais ingénument me faire son écolier : et, tout de suite, j'ai eu l'impression que ces grands mots de justice, de liberté, d'égalité, ces mots dont il avait vécu, auxquels il devait sa fortune et sa renommée, il les prononçait sans les sentir, peut-être même sans les comprendre, et que ses croyances politiques étaient pour lui ce que sont les croyances religieuses pour les gens du monde... Et bientôt il s'enhardissait, il affectait des airs détachés, disait en souriant qu'il y a des injustices inévitables, que le peuple est un grand enfant incapable de se gouverner lui-même, qu'il suffit de l'amuser par des promesses, et que, d'ailleurs, cela durera bien autant que nous. Et j'étais scandalisé d'entendre traiter avec cette légèreté, par cet avocat, des questions où moi, prince, je mettais toute mon âme... Et l'histoire est banale, et c'est ainsi dans tous les pays, et nous voyons qu'en fin de compte tous ces grands amis du peuple sont ou

de forts durs bourgeois ou des hommes de plaisir, qui n'aiment pas le peuple, qui trouvent son abord déplaisant, qui ne l'approchent qu'en temps d'élections et qui ne font pas même la charité... Hypocrisie! Hypocrisie!... Hélas! ce n'est rien, de donner la dîme de son revenu. Mais, même parmi les riches les moins endurcis, qui donc donne la dîme?... Personne ne fait son devoir. Je voudrais essayer de faire le mien... J'ai mon viatique, moi.

Lisant une lettre.

« Oui, je vais bien penser à vous, non pas plus que les autres jours, mais avec plus d'angoisse. Je sais trop les affreux conseils de prudence que les politiques vous donneront; mais n'est-ce pas que vous ne les écouterez point? Il y a peut-être bien parmi ces pauvres gens des méchants et beaucoup d'ignorants, mais il y a surtout des malheureux... N'ayez pas peur d'eux, vous leur ami... L'âme de la foule est généreuse pour qui la traite avec générosité. Enchaînez-la par la confiance que vous lui montrerez. Songez, mon cher seigneur! Si un seul des pauvres de Jésus, de ceux qui sont bons et qui souffrent injustement, allait être tué par vous, par vous son protecteur naturel, et cela pour avoir crié sa misère! Au nom de notre amour, ne verse pas le sang des malheureux. »... Ah! petite Frida!

SCÈNE III

HERMANN, OTTO,
puis L'OFFICIER D'ORDONNANCE

OTTO, entrant à droite.

Peut-on te dire un mot?

HERMANN.

Le moment n'est peut-être pas des mieux choisis...

OTTO.

C'est qu'on ne te voit pas comme on veut. Et puis, je vais te dire... je n'ai pas eu le choix du moment. D'ailleurs, aujourd'hui ou un autre jour... Pour moi, je suis bien tranquille.

HERMANN.

Tant que cela?

OTTO.

Oui, quoique tu ne fasses pas grand'chose pour rassurer les gens paisibles, soit dit sans reproche. Je connais tes idées. Tu t'imagines que tes dix mille prolétaires vont faire gentiment leur petite promenade, et qu'il n'y a qu'à ne pas les contrarier pour qu'ils restent sages... J'en doute fort, mais je raisonne...

HERMANN.

Voyons?...

OTTO.

De deux choses l'une : ou tu vois juste, et tout se passera en douceur; ou tu te trompes, et alors tu feras comme on a fait avant toi, tu te défendras... Évidemment, nous n'en avons pas pour longtemps; mais la machine durera bien autant que nous. Je n'en demande pas plus, moi.

HERMANN.

Brave cœur!

OTTO.

Mais parlons de mon affaire. Je t'en ai déjà dit un mot il y a quelques jours.

HERMANN.

Cette concession de mines?

OTTO.

Oui. Le baron Grünig donnerait la forte somme.

HERMANN.

Cela veut dire?

OTTO.

Mon Dieu... cela est assez clair.

HERMANN.

Enfin, quoi?... il m'offrirait de l'argent?

OTTO.

Je ne dis pas cela. Tu aurais toujours le droit d'ignorer... Dans toutes choses il y a la façon. Mais les temps sont durs; les têtes couronnées manquent d'argent de poche. Wilhelmine elle-même ne serait pas fâchée... pour ses bonnes œuvres... Enfin, trois millions sont bons à prendre.

HERMANN.

Inutile de continuer, tu sais.

OTTO.

Pourquoi?...

HERMANN.

Tu ne comprends pas?

OTTO.

Non.

HERMANN.

C'est juste, tu ne peux pas comprendre.

OTTO.

Voyons, Hermann, ce n'est pas sérieux? Qu'as-tu à reprocher au baron?

HERMANN.

Je n'ai rien contre lui. Je ne veux pas, voilà tout. Je trouve que dans cette affaire les propriétaires du sol ont un droit de priorité, et, puisqu'ils présentent des garanties...

OTTO.

Moins que le baron. Il possède en Alfanie soixante

mille hectares de forêts. Nous lui devons les tramways de Marbourg.

HERMANN.

C'est-à-dire qu'il nous les doit, malheureusement. J'estime, pour moi, que le baron a assez d'autres moyens de faire travailler son demi-milliard, et que ce n'est pas le moment, quand la question sociale est arrivée à l'état aigu, d'accorder des privilèges à ceux qui sont déjà trop riches. Mes raisons sont limpides, comme tu vois.

OTTO.

J'aurais bien des choses à te répondre, et même des choses sensées, mais je perdrais mon temps. Aujourd'hui, tu es buté... Nous en reparlerons. Seulement, écoute. Tu me mets dans une situation un peu fausse vis-à-vis du baron. Je lui avais fait espérer... Dans tous les cas, il me semble que nous lui devons bien une petite compensation.

HERMANN.

Une compensation à quoi?

OTTO.

A ce que ton refus lui fait perdre.

HERMANN.

Qu'est-ce que mon refus lui fait perdre?

OTTO.

Dame! ce qu'il te demandait.

HERMANN.

Tu as une logique!

OTTO.

Enfin, je me trouve un peu engagé avec Grünig. Et quand ce ne serait que pour me tirer d'embarras, il me semble que tu pourrais faire pour lui quelque chose qui l'aidât à patienter, et surtout qui lui prouvât

que je me suis occupé de lui. Songe que le baron une puissance et qu'il serait maladroit de le mécontenter... Au reste, un rien le ravirait... une simple marque d'estime, et qui ne te coûterait pas un sou...

HERMANN.

Enfin, quoi?

OTTO.

Mais... le grand cordon de l'Aigle-Bleu, par exemple.

HERMANN.

Le grand cordon de l'Aigle-Bleu au baron Grünig?

OTTO.

Mon Dieu...

HERMANN.

Dis-moi ses titres.

OTTO.

Mais... son argent.

HERMANN.

C'est tout?

OTTO.

Qu'est-ce qu'il te faut?... Tu refuses encore?

HERMANN.

Ah! oui, je refuse!

OTTO.

Tu n'es pas aimable. Je te croyais plus... Voyons, qu'est-ce que tu as contre moi?

HERMANN.

Tu veux le savoir?

OTTO.

Oui, j'aime autant.

HERMANN.

Tu y tiens beaucoup?

OTTO.

Mais va donc!

HERMANN.

Eh bien! j'ai que la pensée d'être ici ton complice me fait horreur. Veux-tu que je te dise pourquoi tu viens mendier pour ce pauvre baron Grünig? C'est que cet homme te tient à la gorge, toi, deuxième prince de sang; c'est que tu lui dois plus de douze millions et qu'il juge que l'heure est venue de t'acquitter. C'est que ce matin même tu as reçu la visite de son homme d'affaires qui t'apportait ses dernières sommations. L'ingrat ne se souvient plus qu'il a été ton cher ami, qu'en retour de l'honneur que tu lui faisais d'être son hôte, tu te contentais d'un modeste bénéfice de cinquante mille francs chaque soir au baccara... Oui, c'était réglé comme un papier à musique. C'était ton indemnité de déplacement, et même tu ne te déplaçais que pour l'indemnité. Il trouve maintenant que c'est trop cher, surtout en y joignant les autres petites sommes que tu daignais lui emprunter. Il trouve que l'honneur de ton amitié ne vaut plus cela, qu'il a fait un marché de dupe. Et il te met en demeure de payer, de n'importe quelle façon. Ah! oui, tu es un joli prince! Ta femme, ta pauvre femme, qui pendant ce temps-là vit comme une recluse, écrasée sous la honte et la douleur, sanglotait encore l'autre jour en me parlant de toi. Tu as si follement et si brutalement abusé de tout que tu en es maintenant à rechercher les sensations... excentriques, celles qui mènent au bagne les simples particuliers. Tu as commencé par descendre aux jupes crottées, filles de la rue ou servantes, et tu te déguisais pour courir des aventures de taverne. Puis cela ne t'a plus suffi. Une des occupations de la police est de te protéger. Non, non, je ne paierai pas à cet homme l'argent de tes vices; la royauté n'est pas un brigandage.

OTTO.

Qu'est-ce que tu veux? quand on s'ennuie! Et si tu savais comme je m'ennuie!... Je t'avertis d'ailleurs que tout ce que tu viens de dire est très exagéré... Mais enfin, puisque tu sais tout, et même un peu plus qu'il n'y en a, tire-moi de là! Tu vois bien que, si je t'ai parlé, c'est que je ne pouvais pas faire autrement. Que veux-tu que je devienne?

HERMANN.

Arrange-toi, vends un château. Celui de Grotenbach est ta propriété personnelle.

OTTO.

Grevé d'hypothèques, mon pauvre Hermann.

HERMANN.

Fais-toi l'ami intime de quelque autre banquier.

OTTO.

Alors tu ne veux rien faire pour moi? Remarque comme je suis patient... Après tout, je suis ton frère et si cela te donne certains droits, comme de me dire des choses désagréables, cela te crée, ce me semble, certains devoirs...

HERMANN.

Eh! qu'est-ce que cela fait que tu sois mon frère? Comme si cela signifiait quelque chose chez nous autres! Nous sommes-nous jamais aimés? Nous sommes-nous seulement connus? Est-ce que je ne sais pas, d'ailleurs, que tu me hais?

OTTO.

Moi?...

On entend crier du dehors : « **Vive le prince Otto!** »

HERMANN.

Entends-tu ce que crient ces gens-là?

OTTO.

Non.

HERMANN.

Ils crient : « Vive le prince Otto! »

OTTO.

Tiens, c'est ma foi vrai. Qu'est-ce que j'y peux? Ce n'est pas un cri séditieux... Si j'étais l'aîné, ils crieraient : « Vive le prince Hermann! » C'est clair comme le jour.

HERMANN.

Sais-tu qui les a payés?

OTTO.

Ce n'est toujours pas moi, je ne suis pas assez riche pour cela.

HERMANN.

C'est toi; et c'est toi qui as fait afficher dans la ville les placards que j'ai fait déchirer ce matin, où l'on me dénonce au peuple comme jouant un double jeu, libéral dans mes déclarations publiques, mais secrètement allié à la réaction... Ne nie pas, j'ai les preuves.

OTTO.

Quelles preuves? Des rapports de policiers qui font du zèle... Tu me dis tout cela pour te dispenser de me rendre le petit service que je te demandais... Tu as tort, Hermann, je t'assure que tu as tort.

HERMANN.

Écoute! (Entre un officier d'ordonnance.) Eh bien?

L'OFFICIER.

La manifestation s'est mise en marche à l'heure annoncée. Dix mille hommes environ, quelques centaines de femmes et d'enfants. Ça a été très calme d'abord. Mais tout à coup, à l'angle du quai Saint-

Pierre et de la rue de la Mégisserie. Awdotia Latanief a déployé le drapeau noir...

HERMANN.

Encore elle!...

L'OFFICIER.

On le lui a arraché; il y a eu des coups échangés. Rien de très grave pourtant... Awdotia, qui résistait, a été conduite au poste avec trois ou quatre ouvriers grévistes. La manifestation continue son chemin, pacifique en apparence, presque silencieuse. Quels sont les ordres de Votre Altesse royale?

HERMANN.

Les mêmes : qu'on laisse faire.

L'OFFICIER.

Les manifestants vont passer sur le quai de la Ferronnerie. On pourra facilement les voir des fenêtres de la salle du Trône.

Otto ricane.

HERMANN.

J'y ai pensé, merci... (L'officier sort. — A Otto.) Qu'as-tu à rire?

OTTO.

Je pense que tu auras beau faire, tu finiras, bon gré mal gré, par où tu aurais dû commencer. Va, va, j'aurai le plaisir exquis de te voir tirer sur ce bon peuple, en qui tu as tant de confiance et que tu aimes tant.

HERMANN.

Mais c'est abominable, ce que tu dis là!

OTTO.

En quoi? Je constate ce qui est. Qui espères-tu tromper? Les sentiments que tu affiches sont contradictoires à ta fonction. Si tu éprouvais réellement ces

sentiments ou si tu étais capable de les garder jusqu'au bout, tu n'aurais qu'une chose à faire : t'en aller. Or, tu ne t'en iras pas. Tu resteras pour nous défendre, — à coups de fusil, s'il le faut, — et tu massacreras de pauvres diables parmi lesquels il y aura certainement de braves gens, parce que tu ne pourras pas faire autrement. Te voir patauger dans ces contradictions, ce sera ma première vengeance, à moi qui ne fais pas de phrases et qui ne me pique pas de justice ni de charité... Et puis, j'attendrai. Je te parle bien tranquillement, selon ma coutume, mais tu m'as dit tout à l'heure des choses que je ne permets à personne de me dire, pas même à toi... Et je t'avertis que je m'en souviendrai.

HERMANN.

A la bonne heure, je reconnais mon frère... Je ne te retiens pas, tu sais? Je vais voir passer ces malheureux...

Il sort par la gauche.

OTTO, seul.

Va, grand cœur! âme généreuse! Je n'aurais eu pourtant qu'un mot à dire pour rabattre tant de vertu. (Wilhelmine entre, très agitée.) Mais ce n'est pas à toi que je le dirai...

SCENE IV

OTTO, WILHELMINE.

OTTO.

Vous cherchez Hermann, madame?

WILHELMINE.

Je veux lui parler, je le dois.

OTTO.

Ah! oui, il nous met là dans un joli pétrin! Je le lui disais tout à l'heure.

WILHELMINE.

Eh bien?

OTTO.

Rien à faire. Quand ces rêveurs-là sont butés à une idée... Non, je n'ai jamais vu personne mettre tant d'application et d'entêtement à se perdre... Ah! elle peut se vanter de le bien tenir!

WILHELMINE.

Qui, elle?

OTTO.

Rien, pardon.

WILHELMINE, se contenant.

Mademoiselle de Thalberg, n'est-ce pas?

OTTO.

Je vous ferai remarquer, ma chère Wilhelmine, que c'est vous qui l'avez nommée.

WILHELMINE.

Alors, c'est elle?

OTTO.

Oh! je ne trahis pas un grand secret en répétant, après tout le monde, qu'elle le gouverne absolument, qu'il ne voit rien que par ses yeux et ne fait rien que par ses ordres. C'est pour elle qu'il avait gracié Awdotia Latanief; vous vous rappelez que ç'a été son premier acte souverain, et vous voyez comme ça lui a réussi.

WILHELMINE.

Vous êtes sûr de cela, Otto?

OTTO.

Vous ne le saviez pas?

WILHELMINE.

Ne parlez pas à la légère, Otto. Chacune de vos paroles me fait une plaie au plus profond du cœur.

OTTO.

Eh ! ma chère Wilhelmine, je dis ce qui est... Vous, moi, nous tous, nous sommes présentement entre les mains de cette petite aventurière, voilà la vérité. Si dix mille insurgés parcourent triomphalement les rues de la ville, c'est parce que mademoiselle Frida ne veut pas qu'on les dérange. Et voilà comment se fait l'histoire et comment se perdent les royaumes !

WILHELMINE.

Non, Otto, je ne veux pas vous croire. Si cela était vrai, d'abord, il la garderait auprès de lui, il ne voudrait pas se séparer d'elle... Cette fille l'a amusé par ses bizarreries, puis il s'est attaché à elle, comme il arrive, justement par le bien qu'il lui avait fait. Rien de plus, je le jurerais.

OTTO.

Alors pourquoi est-ce vous qui l'avez nommée la première?

WILHELMINE.

Parce que je crains tout, parce que je suis folle... Mais enfin voilà un mois qu'elle est chez son grand-oncle, le marquis de Frauenlaub?

OTTO.

Chez son grand-oncle?

WILHELMINE.

Oui... Est-ce qu'elle n'est pas chez son grand-oncle?

OTTO.

C'est possible. Où demeure-t-il?

WILHELMINE.

Mais au château de Frauenlaub.

OTTO.

Ah?

WILHELMINE.

Que signifie ce « Ah? »

OTTO.

Rien; cette petite n'a pas de compte à nous rendre, après tout; si elle s'amuse, ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

WILHELMINE.

Quoi donc? Qu'y a-t-il?

OTTO.

Il y a qu'un de mes amis intimes, étant à la chasse la semaine dernière, prétend avoir rencontré aux environs de Löwenberg, le château d'été du roi, c'est-à-dire à huit ou dix lieues de Frauenlaub, une jeune femme voilée, qui ressemblait singulièrement à mademoiselle de Thalberg... Mais j'y songe! cela même doit vous rassurer : car je ne sache pas qu'Hermann, accablé d'affaires comme il est, ait quitté Marbourg depuis un mois. (Wilhelmine pâlit.) Qu'avez-vous?

WILHELMINE.

Hermann est allé plusieurs fois à Löwenberg prendre des nouvelles du roi.

OTTO.

Ma pauvre Wilhelmine...

WILHELMINE.

Laissez-moi, Otto, laissez-moi, je vous en prie.

OTTO.

Volontiers, car voici mon cher frère et je l'ai assez vu aujourd'hui.

Il sort.

SCÈNE V

WILHELMINE, HERMANN.

WILHELMINE, à elle-même.

Ainsi... cette fille... c'était vrai!... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à présent... (Hermann entre.) Donc, vous persistez à autoriser cette manifestation?

HERMANN.

Ma parole est engagée, madame, et quand je voudrais la retirer, il n'est plus temps.

WILHELMINE.

Ce qu'ils ont déjà fait vous dégage... Il serait temps encore, si vous vouliez.

HERMANN.

Eh bien donc, je ne veux pas.

WILHELMINE.

Mais vous vous perdez!

HERMANN.

On me l'a déjà dit, mais rien n'est moins sûr. Mon sentiment est que ces gens rentreront tranquillement chez eux, après avoir fait connaître leurs vœux, comme c'est leur droit.

WILHELMINE.

Leur droit! Ne voyez-vous pas que, quand bien même ils ne commettraient aujourd'hui aucune violence, ce prétendu droit de remontrance publique serait la négation de votre droit à vous, de ce droit royal dont je n'ose vous faire ressouvenir que parce qu'il est leur meilleure sauvegarde à eux!

HERMANN.

Ils souffrent, je leur laisse la liberté de la plainte.

WILHELMINE.

Une plainte qui s'exhale par des milliers de bouches et qui se promène par les rues n'est plus une plainte, mais une menace... Pensez à tous ceux qui sont derrière vous, à votre noblesse, à votre armée, à tant de braves gens qui se feraient tuer pour vous, et qui, étant à vous, ont mis en vous leur confiance, en vous, leur maître et leur défenseur.

HERMANN.

Je suis le défenseur des autres aussi. Ne suis-je roi que pour monter la garde autour des privilèges et des coffres-forts des satisfaits? Car, Dieu merci! on dirait qu'un souverain n'est aujourd'hui qu'un gendarme au service des propriétaires! Je n'accepte point ce rôle! Vous me sommez d'être roi? Eh bien! je ramène la royauté à sa fonction primitive, qui est d'abord de protéger les humbles et les petits. Je veux être avec ceux qui pâtissent le plus. Une grande part de ce qu'ils demandent est juste; j'en suis sûr, j'ai étudié les questions. Vous ne savez pas ce que sont certaines vies de pauvres. Et comment en auriez-vous même une idée? Vous n'avez jamais vu cela que de si loin! Moi, je sais, j'ai tâché de me figurer. Et, à cause de cela, je vous le dis, les brutalités mêmes de la populace me font moins horreur que l'injustice hypocrite et la dureté polie de certains riches et de certains grands seigneurs. Ceux-là en réalité me sont plus étrangers, me semblent moins mes frères que les gens du peuple. Aujourd'hui même, savez-vous d'où vient tout le mal? Il vient de ce que les riches n'ont pas le courage de devenir moins riches. Il n'y a au fond rien autre chose. C'est là l'obstacle à tout, l'obstacle insurmontable. Et c'est cela qui m'emplit de colère.

WILHELMINE.

Soit! Il n'y a qu'orgueil et dureté en haut, vertu et

désintéressement en bas. Je ne vous parlerai donc point du dévouement de la plupart de vos gentilshommes, ni des traditions d'honneur et d'héroïsme de nos vieilles maisons; et je ne vous dirai pas non plus qu'il y a peut-être des riches qui sont des hommes de bonne volonté. J'admets cet égoïsme des heureux : pensez-vous qu'il soit bon de l'exaspérer encore en leur faisant peur? ou que le meilleur moyen de les incliner à l'esprit de sacrifice, ce soit de laisser passer sous leurs fenêtres, par une tolérance qui est presque une complicité, la brutale menace d'une révolution? Vous vous plaignez d'être mal compris et mal secondé par eux? Mais, si vous voulez qu'ils fassent cet effort de travailler avec vous, fût-ce contre eux-mêmes, ne refusez point de rester avec eux!... C'est trop vous demander?... Au moins n'aidez pas à leur défaite. Concevez-vous seulement ce qui viendrait après? ou pouvez-vous l'envisager sans effroi?... Oh! je vous assure que ce n'est pas pour moi que je parle. Il y a longtemps que, de la royauté, je vois surtout les obligations et que, de la couronne, je sens uniquement les épines. Me croyez-vous égoïste à la manière de vos bourgeois? Croyez-vous que je songe à moi dans tout ceci? Je songe comme vous à ces misérables, et je dis qu'il est de leur intérêt que nous nous défendions contre eux, car nous sommes leur dernier rempart contre des maux pires que ceux dont ils se plaignent... L'objet de la royauté, c'est le maintien d'une hiérarchie voulue de Dieu, par laquelle l'ordre subsiste, ce premier bien des peuples; où chacun à sa place, obéissant et se dévouant, travaille par là même à son salut éternel, et où ceux-là surtout se dévouent qui ont mission de commander... Ah! toutes les compassions, toutes les charités, toutes les miséricordes, ayons-les, pourvu que nous nous tenions attachés à notre principe, qui seul peut les rendre efficaces. Maintenez votre

pouvoir entier, au nom même de votre rêve : car ce que vous rêvez, ce n'est assurément pas la foule aveugle et stupide qui saura le réaliser.

HERMANN.

Aveugle et stupide? Oui, c'est ce qu'on répète toujours. Et c'est pour cela que je souhaite de toute mon âme que les manifestants restent calmes jusqu'à la fin : et, pour qu'ils en aient tout le mérite et, par suite, tout le bénéfice, je veux les laisser libres, et cela, jusqu'à la dernière minute où je le pourrai. Les révolutionnaires prétendent, eux, que c'est la répression qui fait l'émeute. Je veux voir si c'est vrai, voilà tout.

WILHELMINE.

Mais c'est une partie insensée que vous jouez là! Mais ce que vous exposez ne vous appartient pas à vous seul. Le pouvoir royal est un patrimoine dont chaque roi n'est que dépositaire, et qu'il doit transmettre intact. Si l'intérêt de la meilleure partie de votre peuple et si votre propre danger vous touche peu, au moins, songez à votre fils, ne lui perdez pas sa couronne.

HERMANN.

Nul ne peut dire en ce moment si je la perds ou si je l'assure. Je tente une épreuve. Je veux voir si ce peuple que j'aime et qui doit le savoir est capable de m'aider en se contenant lui-même, ou s'il n'est que la brute violente que vous redoutez. Le bien qui sortira de cette expérience, si elle réussit, vaut assurément que nous courions quelques risques. Un nouvel état de choses nous fait des devoirs nouveaux, des devoirs plus aventureux, et nous met en demeure d'oser plus qu'autrefois dans la bonté. Il convient aujourd'hui qu'un souverain hasarde beaucoup pour tout sauver. Et, quand je hasarderais même...

WILHELMINE.

N'achevez pas, Hermann! Ce n'est pas vous qui parlez ainsi. Ce que je refusais de croire n'est que trop vrai. Osez dire que cette folie vous vient de vous seul, que vous ne subissez aucune influence et qu'il n'y a, entre vous et moi, que vos propres pensées?

HERMANN.

Qu'entendez-vous par là? Eh! madame, si je me trompe, laissez-moi, du moins, la responsabilité de mon erreur! Je suis assez fort pour la porter tout seul. Si j'étais homme à subir une volonté étrangère, apparemment j'eusse cédé à la vôtre; car, Dieu merci! je ne croyais pas qu'une femme pût mettre tant d'acharnement, à demander quoi?... Du sang! On n'est point archiduchesse à ce point!

WILHELMINE.

Pourquoi me prêter ce rôle odieux? Oui, ce que j'ai le courage de vous rappeler, c'est un devoir ingrat et dur : mais c'est le plus évident, le plus pressant, le plus impérieux de vos devoirs. Et je dis que vous n'y échapperez point et qu'il vous ressaisira au sortir de vos songes. Quelque chose de plus fort que vous, votre naissance, votre rang, pèse sur vous. Vous soustraire à ce joug serait forfaire à l'honneur! Ce sont vos aïeux qui ont fait l'Alfanie. Vous ne pouvez les trahir, vous ne pouvez trahir les autres rois à qui vous êtes liés à travers les pays et les âges et parmi lesquels, souvenez-vous-en, il y a eu des martyrs. Vous ne pouvez absoudre leur échafaud. Vous êtes né de ce côté-ci du champ de bataille, tant pis pour vous! Quand vous voudriez être transfuge, l'autre camp ne vous croirait pas. Prenez-en votre parti et demeurez avec nous. Et si tout craque sous nos pieds, tombons à notre poste! Trente générations, depuis Conrad Ier, qui fonda Mar-

bourg, depuis Christian III, qui sauva la chrétienté, jusqu'à votre grand-père, qui acheva l'unité du royaume, jusqu'à votre père, qui fut roi comme on est prêtre, et dont la ferme volonté assura à son peuple un demi-siècle de paix, trente générations de rois vous obligent!

HERMANN.

Moins que ma conscience, madame... (L'officier rentre.) Quelles nouvelles?

L'OFFICIER.

Les manifestants continuent à être silencieux, au point qu'on entend leurs pas, comme ceux d'une armée en marche. Ils sont revenus à la grande grille et veulent entrer dans le jardin royal.

HERMANN.

Qu'on leur ouvre!

WILHELMINE.

Mais...

HERMANN.

J'ai dit.

WILHELMINE.

Vous ne ferez pas cela?

HERMANN.

Allez! (L'officier sort.) Madame, vous prenez souvent plaisir à me rappeler mon pouvoir et mes droits. Or, si je suis roi, je le suis aussi pour vous, et si je suis de droit divin, c'est apparemment Dieu qui m'inspire cette conduite même dont vous êtes scandalisée...

WILHELMINE.

Soit... Je vais veiller à la sûreté de votre fils, et je reviens prendre ma place auprès de vous, quoi qu'il arrive.

HERMANN.

Eh, madame, je vous dis qu'il n'arrivera rien.

WILHELMINE.

Dieu vous entende, Hermann!

Elle sort.

SCÈNE VI

HERMANN, puis RENAUD.

HERMANN, seul. On entend les murmures de la foule.

Voici une des minutes les plus singulières de ma vie. Il me semble que je joue à pile ou face sur la douceur ou la férocité, sur le bon sens ou la stupidité de la foule. L'enjeu, c'est tout ce que j'ai cru jusqu'à présent. Je tente une épreuve d'où je sortirai affermi dans mes plus chères idées, ou vidé de toute illusion et dégoûté des hommes à jamais... (Renaud entre.)... Renaud! mon cher Renaud! N'est-ce pas que tu m'approuves? N'est-ce pas que j'ai raison d'avoir confiance? (Allant à la fenêtre.) De cette fenêtre, maintenant, je puis les voir... Le flot du peuple jaillit par la grille ouverte, s'avance en s'élargissant... Je distingue presque les figures des premiers rangs... Elles sont laides... Il y en a de méchantes. Évidemment, ce qui enflamme ceux-ci, ce n'est pas une idée de justice. Ils sont, sans doute, aussi durs, aussi impitoyables et moins policés que les riches contre lesquels ils s'insurgent... Quelle société ces brutes nous referaient-elles?... Mais, après tout, de quel droit leur prêté-je de bas sentiments sur la foi de leurs visages convulsés? Toute passion où il entre de la colère enlaidit et déforme les traits... En quoi ces faces inquiétantes diffèrent-elles de celles des soldats qui se ruent dans la mêlée?... Et puis, à côté

de ces têtes de fauves, il y en a d'autres... si pâles... si douloureuses... Cette tête de jeune fille, blonde, l'air un peu sauvage et très fière... et puis, aussi, des faces ascétiques, des faces d'illuminés... Que va-t-il sortir de là?... Mon Dieu, faites que ce peuple ne soit pas méchant! Faites que ce peuple comprenne!...

RENAUD.

Oh! moi, je te l'ai déjà dit, je te plains. Fais comme tu voudras, tu es sûr de mal faire. C'est triste d'être prince et de sang royal à l'heure qu'il est, à moins d'être un nigaud ou un bandit. Moi, j'en ai assez; je souffre décidément plus des contraintes, des mensonges, des violences et des servitudes de notre état que je ne jouis des misérables plaisirs de vanité qu'il comporte. Je me suis rendu compte de cela une fois pour toutes. Je n'ai plus soif que d'une chose, c'est d'être simplement une tête dans la foule. Cette idée-là m'obsède depuis la mort de mon père. (Présentant un papier.) Tiens, signe-moi ce brevet que j'ai fait préparer, comme nous en étions convenus.

HERMANN.

Tu le veux?

RENAUD.

Je t'en prie.

HERMANN.

Tu n'auras pas de regrets?

Il signe.

RENAUD.

Non... Merci, tu viens de m'affranchir; à partir de cet instant, je ne suis plus que Jean Keller, enseigne de vaisseau. Je respire enfin.

HERMANN.

Tu pars bientôt?

RENAUD.

J'embarque demain. J'emmène une femme que j'aime

et que je ne pourrais épouser si je restais prince. C'est une petite gymnaste, Lollia Tosti. Mon Dieu! oui... Elle est très belle et très pure. Cette union est éminemment raisonnable, tout à fait digne d'un homme libre et d'un enfant de Dieu, et ne paraîtra blâmable qu'aux esprits bornés et grossiers. Nous nous marierons là-bas, très loin... J'emporte de quoi vivre commodément... Je me demande si c'est bien honnête pourtant, mais on est toujours lâche par quelque point; je crains la pauvreté pour mon amie et je me dis qu'après tout, ce que je possède sans l'avoir gagné est le salaire de ce que mes aïeux, quelques-uns du moins, ont pu faire pour le bien du royaume, comme on dit... Adieu donc, mon pauvre Hermann.

HERMANN, toujours à sa fenêtre.

Ils approchent... Les voilà arrivés près de la grille basse du fossé... (Cris au dehors.) Renaud, entends-tu?

On crie « **Awdotia, Awdotia** » sur l'air des lampions.

RENAUD.

Oui.

HERMANN.

Qu'est-ce qu'ils crient?

RENAUD.

Parbleu, ils ne crient pas : « Vive le roi! » Ils veulent que tu leur rendes Awdotia, et je les comprends. Leur amie est une personne très déraisonnable et très dangereuse pour nous autres; mais très originale aussi en vérité, et la seule à ma connaissance qui pratique la charité absolue, excepté toutefois envers nous.

HERMANN.

La leur rendre? Mais je ne puis pas, Renaud, je ne puis pas, je t'en prends à témoin. Le drapeau qu'elle promenait est l'étendard de l'insurrection; il exprime le désespoir, la nécessité de recourir aux moyens

suprêmes. Or, le peuple n'en est pas là, le peuple n'a pas le droit de signifier qu'il en est là, puisque son prince l'aime, qu'il a confiance en lui et ne lui veut que du bien. Ils étaient prévenus, c'est eux qui rompent le pacte... Voici le moment précis où la manifestation devient émeute. Et si je cède... tout croule... il n'y a plus rien... rien. Je ne dois pas... non, je ne dois pas. Ce serait lâche!... Je vais me montrer... je vais leur dire...

RENAUD.

Ils vont te huer, mon pauvre Hermann. As-tu une tête de boucher? as-tu le mufle et le tonnerre de Danton pour haranguer le peuple? Mais regarde-nous donc... ces fonctions-là ne conviennent pas à notre genre de beauté.

HERMANN.

Alors tu m'abandonnes, Renaud? Tu m'abandonnes au moment où je suis le plus malheureux, et quand tous les autres m'ont déjà abandonné! Car, vois-tu, je sens autour de moi le désaveu et le recul de tous ceux qui vivent de la royauté, de tous ceux qui comptaient sur moi, comme sur le premier gendarme du pays. Voilà que j'ai contre moi le peuple, parce que je suis prince, et tout le reste de la nation parce que j'aime le peuple. Et c'est l'heure que tu choisis pour me quitter?

RENAUD.

Je ne l'ai pas choisie, Hermann; mais que veux-tu que je fasse ici? Je ne puis t'être bon à rien. Tout le monde me considère comme un fou, parce que j'ai voulu vivre à ma guise... Donc, je m'en vais, je renonce avec enthousiasme à mes droits éventuels à la couronne; je m'évade de la royauté, je disparais... C'est très bon de disparaître... Adieu, Hermann.

HERMANN.

Adieu, Renaud.

Il sort.

SCENE VII

Les Mêmes, WILHELMINE, puis L'OFFICIER.

WILHELMINE.

Hermann, savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils ont jeté des pierres dans l'appartement de votre fils, qui a failli être atteint. L'enfant a eu une crise terrible. Je l'ai fait transporter dans une autre chambre et j'ai laissé son médecin auprès de lui.

HERMANN.

Pauvre petit!

WILHELMINE, à la fenêtre.

Et tenez! ils sont revenus sur leurs pas! Ils enfoncent une des portes du palais, avec des madriers et des barres de fer... Regardez! Ce cavalier qu'ils arrachent de sa selle... (Une pierre casse une vitre et rase le visage de Wilhelmine.) Ah!...

HERMANN, allant à elle.

Wilhelmine!...

WILHELMINE.

Ce n'est rien... Mais on égorge vos soldats sous vos fenêtres... Défendez-les... Les soldats sont du peuple aussi.

L'OFFICIER.

Le général attend les ordres de Votre Altesse royale.

HERMANN.

Allons! C'est eux qui l'auront voulu.

L'OFFICIER.

Que faut-il qu'il fasse?

HERMANN.

Son devoir. (L'officier sort.) Ah! les brutes! les brutes!

les brutes!... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi? (On entend trois roulements de tambours pour les sommations: un moment de silence, puis Hermann va à la fenêtre.) Non! je ne veux pas! je ne veux pas! arrêtez! (Bruit de fusillade, cris, puis grand silence. Wilhelmine tombe à genoux, Hermann reste pétrifié, l'officier rentre.) Des morts?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

WILHELMINE.

Des femmes? des enfants?

L'OFFICIER.

Oui, madame.

WILHELMINE.

Qu'on dresse la liste des victimes et qu'on me l'envoie.

L'OFFICIER.

Oui, madame.

HERMANN.

Allez!... (L'officier sort. — A Wilhelmine.) Eh bien! vous êtes contente?

WILHELMINE.

Ne me dites pas de paroles dures, Hermann, c'est trop injuste et cela me fait trop de mal. J'ai comme vous le cœur brisé. Et c'est pour cela que je viens à vous, afin que dans cette épreuve vous sentiez auprès de vous quelqu'un qui vous aime. Je voudrais vous être bonne à quelque chose, vous consoler, vous réconforter un peu...

HERMANN.

Non, Wilhelmine, laissez-moi. De nous deux, c'est moi qui ai des faiblesses de femme; je vois que je vous fais pitié et je ne le veux pas. J'ai besoin d'être seul... Dès que je le pourrai, j'irai me réfugier à Löwenberg.

WILHELMINE.

A Löwenberg?

HERMANN.

Oui; là seulement, dans les grands bois, je m'apaiserai, j'oublierai.

WILHELMINE.

A Löwenberg? Mais, Hermann, il est impossible que vous songiez à quitter Marbourg en ce moment.

HERMANN.

J'attendrai ce qu'il faudra. Mais, selon toute apparence, le peuple a son compte, du moins pour un temps... J'espère donc pouvoir, dans quelques jours, aller à Löwenberg, auprès de mon père.

WILHELMINE.

J'irai avec vous, Hermann. J'ai bien réfléchi; je serai pour vous ce que je n'ai pas su être aux premiers temps de notre mariage. Vous me direz ce qui vous déplaît en moi, et je tâcherai de m'en corriger. Je m'intéresserai à ce qui vous intéresse; je ne vous froisserai plus, je ne vous contredirai plus, j'essaierai d'entrer dans vos idées...

HERMANN.

Mes idées, est-ce que j'en ai encore? Non, Wilhelmine, non. Je viens de sauver, — et cela a coûté du sang, — la chose à laquelle vous tenez le plus au monde : votre pouvoir. Que vous faut-il de plus?

WILHELMINE.

Il me faut ton cœur, Hermann. Celle qui te parle, ce n'est plus l'archiduchesse, comme tu as coutume de m'appeler, c'est ta femme. Ne sens-tu pas enfin que je t'aime? que si je t'ai supplié de ne pas te perdre, c'est qu'en sauvant le prince royal, tu sauvais mon mari? et que, si j'ai été maladroite et violente, c'est que je

craignais... ce que je ne veux pas dire, et que cette pensée me mettait hors de moi?... Prouve-moi donc que je me suis trompée, et permets-moi de te suivre.

HERMANN.

Ma chère Wilhelmine, l'effort que vous faites pour m'être douce me touche profondément. J'y voudrais répondre, et je ne puis... Pardonnez-moi... C'est dix ans plus tôt qu'il eût fallu me parler ainsi. Laissez-moi oublier en quelles circonstances votre cœur s'est ouvert et que c'est le jour où ma royauté est devenue sanglante que vous vous êtes avisée de m'aimer.

WILHELMINE.

Ainsi, vous irez seul à Löwenberg?

HERMANN.

Oui.

WILHELMINE, éclatant.

Pour retrouver votre maîtresse, n'est-ce pas?

HERMANN.

Ah! voilà donc le secret de ce grand changement! Vous jalouse, madame!

WILHELMINE.

Oui, jalouse! car si tu me repousses avec cette dureté, c'est que tu appartiens tout entier à cette fille qui est ton mauvais génie. Toutes tes lâchetés d'aujourd'hui, c'est elle qui en est coupable; et, si tu es tout épouvanté d'avoir fait ton devoir, ah! malheureux, c'est que tu songes au compte que tu devras lui rendre. Elle me prend mon mari; à cause d'elle tu oublies d'être père, d'être roi; je suis menacée par elle comme femme, comme mère et comme reine. Mais qu'elle prenne garde. Je me défendrai. Et par tous les moyens, entends-tu bien? J'en fais ici un grand serment.

HERMANN.

Madame, vous vous trompez, je n'ai pas de maîtresse à Löwenberg.

WILHELMINE.

A Löwenberg ou ailleurs... De grâce, ne descendez pas à mentir, prince de Marbourg.

HERMANN.

Madame, je vous donne ma parole royale que mademoiselle de Thalberg n'est pas ma maîtresse. Et maintenant, vous viendrez à Löwenberg, si vous voulez.

Il sort.

WILHELMINE.

Ah! oui, j'irai. Car si c'est ainsi, c'est pire.

ACTE QUATRIÈME

Au château d'Orsova, au milieu des bois.

Un salon, portes et fenêtres à droite et à gauche. Au fond un bow-window donnant sur une terrasse; une porte vitrée y est pratiquée à droite, en sorte qu'on puisse entrer par la terrasse. Piano à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

GOTLIEB, KATE.

Là où le dialogue le permet, Kate essuie vaguement les meubles.

GOTLIEB.

Répète-le un peu que ça n'est pas vrai!

KATE.

Quoi, grand-père?

GOTLIEB.

Que tu as dansé avec ce garçon à la fête de Steinbach.

KATE.

Vous m'avez vue?

GOTLIEB.

Je ne t'ai pas vue, mais on me l'a dit.

KATE.

Qui ça?

GOTLIEB.

Des gens qui t'ont vue... (Nouveau geste.) Répète-le encore que ça n'est pas vrai?

KATE.

Je ne m'en souvenais seulement plus... Mais quel mal y a-t-il à cela?

GOTLIEB.

Cet homme-là n'est pas du pays; personne ne savait d'où il venait, et il paraît qu'il avait de drôles de façons avec les filles. Depuis que le roi est à Löwenberg, qui est pourtant à deux lieues d'ici, on voit rôder jusque chez nous un tas de fainéants... des piqueux, des palefreniers. Je serais bien étonné si c'étaient tous d'honnêtes gens.

KATE.

En tout cas, grand-père, celui-là n'est pas un palefrenier.

GOTLIEB.

Qu'est-ce que tu en sais?

KATE.

On voit bien ça!

GOTLIEB.

A quoi?

KATE.

Aux manières.

GOTLIEB.

C'est peut-être un prince déguisé?

KATE.

Je ne dis pas ça; mais je répondrais que c'est quelqu'un de très bien.

GOTLIEB.

Quelqu'un de très bien... Raison de plus pour te méfier.

KATE.

Oui, grand-père (Un silence — Câline.) Grand-père, vous

savez ce qu'on dit, que les princes sont à Löwenberg avec la princesse Wilhelmine?

GOTLIEB, bourru.

Oui, oui.

KATE.

Vous les connaissez?

GOTLIEB.

Si je les connais!

KATE.

Vous les avez vus souvent?

GOTLIEB.

J'ai vu le prince Hermann tout petit quand j'étais soldat. Je l'ai encore vu, un peu plus tard, quand j'étais brosseur d'un des officiers d'ordonnance de Sa Majesté le roi... J'ai aussi rencontré le prince Otto par-ci par-là...

KATE.

Comment sont-ils?

GOTLIEB.

Comme tout le monde... Mais ne perdons pas de temps. Madame va rentrer... Elle est allée cueillir des bouquets...

KATE.

Je sais bien pourquoi.

GOTLIEB.

Ah?

KATE.

C'est qu'elle attend monsieur le comte ce soir... A quelle heure arrive-t-il?

GOTLIEB, brusquement.

Je ne sais pas.

KATE.

Est-il déjà venu?

GOTLIEB, de même.

Non.

KATE.

J'ai une idée, moi.

GOTLIEB.

Ça doit être une bêtise.

KATE.

J'ai idée qu'ils ne sont pas mariés.

GOTLIEB.

Qu'est-ce que je disais? Et à quoi vois-tu ça?

KATE.

A bien des choses. Pourquoi madame vit-elle ici toute seule et sans jamais sortir du parc? Pourquoi monsieur le comte ne vient-il jamais le jour?... Pourquoi...

GOTLIEB.

De quoi te mêles-tu?... Tu aurais mieux fait de la garder pour toi, ton idée... Et d'abord, elle ne serait pas venue à une fille qui aurait l'esprit tourné à la sagesse et qui ne songerait qu'à bien faire.

KATE.

Ah! bien, alors, si on ne peut rien dire.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRIDA.

FRIDA, du seuil de la porte.

La dame dont je vous ai parlé n'est pas venue?

GOTLIEB.

Non, madame.

FRIDA.

Tenez, en voilà, des fleurs !

GOTLIEB.

C'est madame qui a cueilli tout ça?

FRIDA.

Mais oui, c'est moi.

GOTLIEB.

Ah bien ! madame n'a pas perdu son temps.

FRIDA.

Ne dites pas comme cela, Gotlieb, je vous en ai déjà prié. Dites : Ah bien ! madame, vous n'avez pas perdu votre temps.

GOTLIEB.

Mais, c'est par respect, madame.

FRIDA.

Cela n'a rien à voir avec le respect, Gotlieb; et puis, moi, ce n'est pas votre respect que je veux, c'est un peu de votre amitié.

GOTLIEB.

Oh ! madame.

FRIDA.

C'est comme cela.

KATE.

Il faut que j'aille aux provisions, madame.

GOTLIEB.

Ne t'attarde pas à causer avec les garçons.

FRIDA.

Cela lui arrive donc quelquefois?

GOTLIEB.

Que trop.

FRIDA.

Mais Kate est une fille sage; elle sait ce qu'il est permis de dire et d'entendre.

KATE.

Pardi!

GOTLIEB.

Vous croyez toujours le bien, vous, madame.

FRIDA.

C'est meilleur que de croire le mal et ça ne coûte pas plus cher; et parfois on fait naître le bien en y croyant.

Kate sort.

SCÈNE III

GOTLIEB, FRIDA.

Frida met des bouquets dans des vases, Gotlieb l'aide.

GOTLIEB.

Vous êtes trop bonne pour elle, madame.

FRIDA.

Et vous, un peu défiant et grondeur, Gotlieb.

GOTLIEB.

J'ai mes raisons pour ça... Elle n'a plus que moi, je n'ai plus qu'elle; sa sagesse est le plus clair de son bien... Aussi j'y veille... Je ne veux pas avoir de reproches à me faire, ni en recevoir des morts.

FRIDA.

Eh bien! il faut lui dire cela, mais doucement, et surtout il faut lui faire sentir que vous l'aimez bien. (Regardant les fleurs qu'elle vient d'arranger.) Là... est-ce joli, Gotlieb?

GOTLIEB.

On peut le dire, madame !

FRIDA.

Cela lui fera plaisir... J'ai si grand peur qu'il ne soit triste.

GOTLIEB.

Pourquoi, madame ?

FRIDA.

Cette chose horrible qui s'est passée à Marbourg l'autre semaine... Cela a tant dû lui coûter d'être obligé d'en venir là...

GOTLIEB.

Oh ! moi, madame, si j'étais à la place de monseigneur, ce n'est pas ça qui m'empêcherait de dormir.

FRIDA.

Gotlieb !

GOTLIEB.

Voulez-vous mon opinion ?... On n'en a pas encore assez dégringolé.

FRIDA.

Comment pouvez-vous dire cela, Gotlieb ? Songez qu'on a ramassé parmi les morts des femmes et des enfants.

GOTLIEB.

C'est fâcheux, je ne dis pas, mais c'est leur faute. Pourquoi se trouvaient-ils là ? Ce n'était pas leur place... Quant aux autres...

FRIDA.

Il y avait peut-être parmi eux des souffrants, des désespérés. Les riches sont quelquefois bien durs pour les pauvres. Tout n'est pas pour le mieux dans la société, Gotlieb.

GOTLIEB.

Oh! moi, madame, je n'en cherche pas si long. Il faut des riches et des pauvres parce que ça s'est toujours vu, que ça se verra toujours, et que ça ne cesserait que pour recommencer. Il est probable que c'est dans la nature... Ceux qui veulent tout changer dans le gouvernement sont la plupart des fainéants et des pas-grand'chose : je l'ai souvent remarqué. D'ailleurs, si vous voulez mon idée, ce n'est peut-être pas pour être heureux que nous avons été mis sur la terre. Et, d'un autre côté, si chacun acceptait son lot et faisait son devoir dans le coin où il est... il resterait peut-être encore de la misère, mais il y en aurait moins, c'est moi qui vous le dis.

FRIDA.

En d'autres termes, Gotlieb, si on ne cherche pas d'abord à rendre les hommes meilleurs et plus charitables, on n'arrivera jamais à les rendre moins malheureux.

GOTLIEB.

C'est bien ce que je pense, madame.

FRIDA.

Oui, mais pour que les pauvres puissent devenir meilleurs, ne faut-il pas que les riches le deviennent aussi eux-mêmes? N'est-ce pas à eux de commencer?

GOTLIEB.

C'est vrai; mais qu'est-ce que vous voulez? On ne peut pas les forcer.

FRIDA.

Qui sait? On peut au moins les obliger à réfléchir. Je crois que c'est là l'idée du prince... Il veut être avant tout le roi des pauvres gens.

GOTLIEB.

Qu'il soit béni pour cette idée-là. Mais, voyez-vous,

il y a tout de même bien des malheureux qui le sont par leur faute, parce qu'ils ne veulent pas travailler, ni obéir. Et ça, on ne peut rien y faire. Enfin, selon moi, monseigneur est trop bon; il rêve des choses qui ne sont pas possibles; il a des idées qu'on n'a jamais eues dans son rang... Je ne vous fâche pas, madame?

FRIDA.

Non, Gotlieb... Et tenez, je vous demande de vous enhardir tout à fait... J'ai un poids sur le cœur, dont je veux me délivrer... Vous aimez le prince Hermann?... Vous lui êtes dévoué?

GOTLIEB.

J'appartiens à monseigneur : il peut me demander ce qu'il voudra, y compris mon sang.

FRIDA.

Et non seulement vous l'aimez, mais vous l'estimez?

GOTLIEB.

Oh! madame, ce mot-là... de moi à lui...

FRIDA.

Répondez. Vous le croyez incapable de faire une mauvaise action, de manquer à ce que vous regardez, vous, dans votre condition, comme un devoir essentiel?

GOTLIEB.

Oui, madame... mais je ne comprends pas bien...

FRIDA.

Quelle est votre pensée au sujet de la princesse Wilhelmine?

GOTLIEB.

Je n'en ai pas, madame. Je ne l'ai jamais guère vue. On dit qu'elle ne se montre pas souvent et qu'elle est un peu fière.

FRIDA.

Est-ce que vous croyez qu'elle a lieu d'être malheureuse?

GOTLIEB.

Comment saurais-je cela, madame?

FRIDA.

Je vous supplie de répondre, Gotlieb... Votre réponse m'importe beaucoup, parce que vous avez l'âme droite et que moi je vous estime. (Le regardant bien en face.) Quand le prince vient ici, qu'est-ce que vous pensez de lui et de moi?

GOTLIEB, très troublé.

Je ne pense rien, madame; les grands sont les grands, et je ne sais pas ce que je ferais si j'étais prince.

FRIDA.

Il ne faut pas dire cela, Gotlieb. Les princes sont des hommes, et vous avez le droit de les juger d'après l'idée que vous vous faites du bien et du mal.

GOTLIEB.

Je suis entièrement dévoué à monseigneur, j'exécute les consignes qu'il me donne sans faire d'observations, même au dedans de moi. Je n'ai pas besoin de savoir pour obéir. Et même j'aime autant ne pas savoir.

FRIDA.

Ah! vous voyez bien que vous pensez quelque chose!

GOTLIEB.

Moi, madame?...

FRIDA, solennelle.

Vous me reprochiez tout à l'heure de croire toujours le bien, et moi je vous dis: Gotlieb! Gotlieb! ne croyez pas le mal.

GOTLIEB, *très ému.*

Quoi!... C'est vous qui... A moi... moi... pauvre homme... (*Lui prenant la main et la baisant.*) Non, non, madame, je ne le crois plus.

FRIDA.

Merci, Gotlieb... Et maintenant savez-vous ce que nous allons faire? Je n'ai pas assez de fleurs, et j'en ai vu de si belles, là-bas, au bord de l'étang. Mais je n'ai pas pu les atteindre. Venez avec moi, vous me les cueillerez.

GOTLIEB, *avec effusion.*

Tout ce que vous voudrez, madame.

FRIDA.

Il est admirable, cet étang, et si bleu, si bleu!

GOTLIEB.

Oui, l'étang de la Dame.

FRIDA.

On l'appelle comme cela?... Je parie qu'il y a une histoire?... (*Gotlieb fait signe que oui.*) Une histoire d'amour?

GOTLIEB.

Naturellement.

FRIDA.

Et de mort?

GOTLIEB.

Dame! c'est bien souvent la même chose.

FRIDA.

C'est vrai... c'est souvent la même chose... Vous me la raconterez en marchant, Gotlieb.

GOTLIEB.

Oui, madame.

Ils sortent.

SCÈNE IV

KATE, OTTO.

Ils entrent par la droite en courant

KATE.

Lâchez-moi, je vous dis, lâchez-moi! (Appelant.) Grand-père!

OTTO.

N'appelle pas si fort, il entendrait.

KATE.

Vous êtes farce...

OTTO.

Et, s'il entendait, il se croirait obligé de venir, et s'il venait... moi, je me tirerai toujours d'affaire, j'ai une histoire pour ces occasions-là... Mais toi, tu serais grondée...

KATE.

Et battue...

OTTO.

Et battue. (Il la quitte et va à la fenêtre.) Heureusement, il est déjà loin, ton grand-père... (A part.) Je ne m'étais pas trompé... C'est bien elle. (A Kate.) Qui est cette dame qui est avec lui?

KATE.

C'est madame.

OTTO.

Madame qui?

KATE.

Quand vous saurez qu'elle s'appelle la comtesse Leïlof?

OTTO, montrant les fleurs.

Il paraît qu'elle attend quelqu'un ce soir?

KATE.

Vous êtes bien curieux.

OTTO.

Et puis, ça m'est égal. (La rapprochant d'elle.) Tu te rappelles ce que je t'ai promis hier... (Tirant une boîte de sa poche.) Tiens.

KATE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

OTTO, l'ouvrant.

Regarde... Trouves-tu ça joli?

KATE.

Sûr!

OTTO.

Alors, garde-les.

KATE.

Pas la peine, je ne pourrais pas les mettre.

OTTO.

Pourquoi?

KATE.

Dame! Qu'est-ce que je dirais au vieux?

OTTO.

Alors n'en parlons plus.

Il remet la boîte dans sa poche.

KATE.

N'en parlons plus... Et maintenant, faut vous en aller.

OTTO.

Tout à l'heure. (Il la prend par la taille et la palpe.) Non, là, c'est vraiment dommage.

KATE.

Quoi?

OTTO.

Ce qui t'attend, si tu continues à rouler de main en main...

KATE.

Dites donc, vous!

OTTO.

... Avec des gars qui ne te donnent pas un sou et qui te battent quand ils ont bu... Tu vois que je sais tout.

KATE.

On dit tant de choses!

OTTO.

Au lieu que si tu voulais être raisonnable...

KATE.

Montrez voir la boîte.

OTTO.

Voilà. (A part.) La séduction villageoise!

KATE.

Eh bien, donnez tout de même.

OTTO.

Et ton grand-père?

KATE.

Oh! je les cacherai bien... Mais je les mettrai quand je serai toute seule...

OTTO.

Tu es exquise.

KATE.

A présent faut vous en aller.

OTTO.

Pas avant de savoir où je te reverrai?

KATE.

Où vous me reverrez? Ça n'est pas facile.

OTTO.

Ça serait facile si tu voulais.

KATE.

Mais si je ne veux pas?

OTTO.

Tu ne veux pas? Pourquoi?

KATE.

Parce que ça n'est pas mon idée.

OTTO.

Et pourquoi ça n'est-il pas ton idée?

KATE.

Je ne peux pas dire... ça vous fâcherait.

OTTO.

Va toujours.

KATE.

Eh bien... je vous trouve trop vieux, voilà!

Elle éclate de rire.

OTTO, la resaisissant et l'obligeant à le regarder en face.

Tu es bête... Tu ne sais pas ce que tu refuses. Où demeures-tu?

Elle cesse de rire.

KATE.

Dans le pavillon de chasse, auprès de la grille. (Lui montrant la direction par la porte.) Tenez, on aperçoit un bout du toit entre les arbres.

OTTO, regardant.

Et de l'autre côté de la grille?

KATE.

C'est l'écurie et le grenier à fourrages.

OTTO.

Excellent, ce grenier... (A lui-même, l'air un peu fou.) Les brins de paille mêlés aux cheveux... Les chaumes pointus qui piquent la peau... Ah! revenir à la nature... à la bonne nature!... Peux-tu sortir la nuit, sans réveiller personne?

KATE.

Oh! monsieur.

OTTO.

Peux-tu?

KATE.

Tout de même.

OTTO.

Qu'est-ce que tu dirais du grenier?

KATE.

Oh! monsieur, ça serait mal.

OTTO.

Puisque je t'épouserai!... Je ne te l'ai pas dit?

KATE.

Non, vous ne m'épouserez pas.

OTTO.

Pourquoi?

KATE.

Parce que vous êtes quelqu'un de très bien.

OTTO, très égayé.

Ça, c'est vrai... Écoute, après la nuit tombée, je t'attendrai dans le beau grenier... Tu viendras?

KATE.

Et le vieux?... il est méfiant, vous savez. S'il vous surprenait... il ne badinerait pas.

OTTO.

Tant mieux, ça m'excitera.

KATE.

Vous êtes farce.

OTTO.

Tu l'as déjà dit... Tu viendras?

KATE.

Je ne peux pas me décider.

OTTO.

Si, si! tu viendras... Tes yeux me le disent... (A part.) Wilhelmine doit être là. (A Kate.) As-tu refermé la petite porte du parc?

KATE.

Mais non... pour que vous repartiez.

OTTO.

C'est bien, attends-moi là.

Il sort par la droite.

KATE, seule un moment.

Qu'est-ce qu'il veut encore?... Il est fou, cet homme-là, il est fou.

OTTO, rentrant.

Ta maîtresse et ton grand-père, de quel côté sont-ils allés?

KATE.

Probablement à l'étang.

OTTO.

C'est loin?

KATE.

Un quart d'heure.

OTTO.

Va les retrouver... Et si tu les aperçois qui rentrent, viens me prévenir.

KATE.

Mais...

OTTO.

Allons, va!

Kate sort. Otto va à la petite porte de droite. Wilhelmine entre.

SCÈNE V

OTTO, WILHELMINE, voilée, en manteau noir.

OTTO.

Je tiens ma promesse... Vous êtes dans le nid. C'est gentil, n'est-ce pas? Suggestif, comme dirait Renaud.

WILHELMINE.

Ici!... c'est ici qu'ils se voient, ici qu'ils s'aiment... Et c'est lui qui a arrangé cela pour elle... Comme il doit l'aimer!... Ces fleurs... Je n'ai pas de fleurs comme cela, moi, ou, quand j'en ai, ce n'est pas la même chose... Elles ne racontent pas ce que racontent celles-ci. (Elle prend, sur le dos d'un fauteuil, un fichu de dentelle, le respire, puis le laisse tomber.) Oh! ce parfum! (Elle va au piano et feuillette les partitions.) Cette musique ne parle que d'amour... Sans doute, le soir, elle chante... et il est auprès d'elle... et lorsqu'elle a chanté il se rapproche encore... et ils sont seuls, tout seuls, l'un contre l'autre... dans la nuit... Et moi, cependant, là-bas, dans ce palais plus froid qu'une église, je me cache pour pleurer, ou je m'applique naïvement à bien remplir mon rôle de princesse, comme une personne bien sage... Dire que je le croyais malheureux, et que je le plaignais, et que je me fondais en pitié pour lui!... Ce n'était pas la peine : il avait ici de quoi se consoler... Il y a donc un Hermann qui est tendre, caressant,

amoureux... amoureux!... un Hermann que je ne connais pas, moi, que je n'ai jamais connu... C'est peut-être aussi qu'elle est une autre femme que moi, cette Slave souple et rusée... Elle a des grâces que je n'ai pas... Moi, je n'ai que des vertus... La misérable fille! Recueillie chez moi, voilà par quelle infamie elle m'a payée! Et cette voleuse domestique affectait des airs mystiques et immaculés! Cela faisait sa belle âme rêveuse, qu'indigne la corruption du vieux monde et qui veut renouveler l'humanité... Ah! oui, elle serait propre, leur révolution sociale!... Et lui, qui, l'autre jour, me jurait qu'elle n'était pas sa maîtresse! Le menteur!... Comme si tout ici ne parlait pas d'amour... oh! d'un grand amour... de quelque chose de mystérieux, que j'ignorais, et que je devine, et qui me pénètre, et qui me torture...

OTTO.

Oui, oui, ils ne doivent pas s'embêter.

WILHELMINE.

C'est vrai, vous êtes là.

OTTO.

Ne vous gênez donc pas pour moi.

WILHELMINE.

Vous m'écoutiez, vous m'observiez... Un spectacle pour vous, n'est-ce pas?

OTTO.

Oh! spectacle prévu... Mais si vous préférez que je m'en aille...

WILHELMINE.

Vous savez que vous venez de jouer un rôle ignoble? Comment avez-vous découvert cette retraite? Comment avez-vous pu y entrer? Comment avez-vous pu m'y introduire? Par quels prodiges de haine patiente?

Par quel honteux espionnage? Par quelle plus honteuse et plus basse délation?

OTTO.

Toujours exagérée... Mais je m'y attendais et je vous pardonne... Je me doutais bien qu'en vous montrant quel joli monsieur est mon frère...

WILHELMINE.

Ah! taisez-vous, Otto, taisez-vous! Comprenez donc que, quoi qu'il ait fait, vous n'êtes pas, vous et lui, de la même race! Il est bon... il y a de la générosité dans ses erreurs même, et c'est en flattant ses chimères que cette fille me l'a pris... Mais vous!... Je ne parle même pas de votre abominable vie... Mais cette heure où nous sommes, si grave pour nous autres, et où tout ce qui porte un nom royal devrait s'unir et se serrer davantage pour la tâche commune et contre le péril commun, c'est cette heure-là que vous choisissez, vous, pour la trahison intime, en attendant l'autre! Quelle âme de boue êtes-vous donc!

OTTO.

Allez, allez! Que votre colère se passe d'abord sur moi. C'est tout naturel. Hermann, l'autre jour, m'a déjà tenu des discours de ce genre. Mademoiselle de Thalberg aussi, un peu auparavant. Ah! on n'a pas d'illusions sur moi dans ma famille.

WILHELMINE, recommençant son examen et reprenant sa première idée.

Oui, je comprends, je comprends... Évidemment, tandis qu'on m'élevait pour le trône, on m'a bien mal élevée pour l'amour... Il ne suffit pas d'être une honnête femme, ni une épouse dévouée... Il faut plaire, il faut charmer... Mais, maintenant que je sais... Dites-moi, Otto, vous qui avez l'expérience de ces choses-là.

vous qui connaissez les femmes... Après tout, ce n'est qu'une petite fille... fourbe et hypocrite oui... mais d'ailleurs insignifiante...

OTTO.

Hé! hé! elle est jolie, bien jolie... du piquant... du je ne sais quoi...

WILHELMINE.

Mais enfin, Otto, croyez-vous qu'il l'aime tant que cela?

OTTO.

Vous avez un moyen bien sûr de vous en assurer... puisqu'ils se verront ce soir... et que, par mes soins ingénieux, la petite porte du jardin restera ouverte...

WILHELMINE.

Mais... êtes-vous sûr qu'il vienne?

OTTO.

Vous voyez bien qu'on l'attend.

WILHELMINE.

Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas. Ce que vous m'avez fait faire n'est déjà que trop honteux. Assez d'abaissement comme cela!

OTTO.

Il n'y a pas d'abaissement à se défendre... A votre place, puisque vous avez commencé... je voudrais tout savoir.

WILHELMINE.

Non, non. Il suffit qu'un conseil me vienne de vous pour que j'aie le devoir de le repousser... J'ai déjà assez souffert... et d'ailleurs, qu'apprendrais-je de plus?

OTTO.

Il n'est tel que d'être là pour être bien instruit des choses... Qui sait si votre rivale...

WILHELMINE.

La princesse de Marbourg n'a pas de rivale.

OTTO.

La femme d'Hermann en a une... Et la preuve!... Ah! ces hauteurs où l'on se croyait inaccessible, l'amour, le suave amour vous en fait joliment descendre.

WILHELMINE.

Eh bien, je remonterai!

Elle sort.

SCÈNE VI

OTTO, puis KATE.

OTTO, seul.

Toi, tu reviendras... Oui, mais mon rendez-vous, à moi? Ne serai-je pas un peu trop près, pour ma tranquillité, du « théâtre des événements »?... Au contraire, ce sera plus drôle... Je m'ennuie tant!... Les vivres coupés, obligé de me terrer à Löwenberg pour faire des économies... et tout cela par la faute de mon cafard de frère... Enfin, je crois que, cette fois, je tiens une émotion...

KATE.

Ils sont là... sur mes talons... Faut vous en aller, monsieur.

OTTO.

Oui, mon amour.

Il sort par la porte du bow-window.

SCÈNE VII

KATE, FRIDA et GOTLIEB portant une brassée de fleurs.

FRIDA.

Donnez, Gotlieb.

Elle prend les fleurs et les arrange.

GOTLIEB, à Kate.

Ah! te voilà. C'est bon, tu n'as pas été trop longtemps cette fois.

KATE.

C'est que j'ai couru, grand-père.

GOTLIEB.

Vous n'avez plus besoin de nous, madame?

FRIDA.

Non, Gotlieb... Ah! cette dame qui doit venir... vous la ferez entrer tout de suite.

GOTLIEB.

Oui, madame.

Il sort avec Kate.

SCÈNE VIII

FRIDA, seule.

(Lisant un billet.) « J'irai vous voir demain. *Avdotia.* » Voilà trois ans que je ne l'ai vue: trois ans qu'elle ne m'avait donné signe de vie... Quand Hermann, à Paris, a voulu m'emmener, elle m'a dit : « Allez, il le faut. Nous nous reverrons un jour, peut-être. Ne m'écrivez

pas; c'est inutile. » Elle semblait prévoir... Pourtant je n'ai pu me tenir de lui écrire avant le terrible jour, pour lui expliquer ce que voulait Hermann, la supplier de croire en lui... Cela n'a pas servi à grand' chose... (Presque enfantine.) Je n'ai pas de chance, moi. J'ai un ami qui est prince, bien malgré lui, et une vieille amie qui ne sait que lui faire du mal, parce qu'elle ne le connaît pas... Mais qu'a-t-elle à me dire?... J'ai un peu peur...

SCÈNE IX

FRIDA, AWDOTIA.

Gotlieb se retire après avoir introduit Awdotia, Frida court au devant d'elle pour l'embrasser.

AWDOTIA, en robe noire, en mante noire; elle arrête Frida du geste.

Jurez-moi d'abord, Frida, que ce n'est point une étrangère que je retrouve et que la demoiselle d'honneur de la princesse royale est toujours la généreuse enfant que j'ai connue à Paris.

FRIDA.

En doutez-vous, ma mère?

AWDOTIA.

Ainsi, il est toujours vrai que vous avez pitié des opprimés?

FRIDA.

De tout mon cœur.

AWDOTIA.

Que vous les aimez plus que tout au monde?

FRIDA.

Je le crois.

AWDOTIA.

Et que vous seriez capable de vous sacrifier tout entière à la sainte cause ?

FRIDA, un peu inquiète.

Je l'espère.

AWDOTIA.

Alors, venez.

Elle effleure d'un baiser le front de Frida.

FRIDA.

Mais vous, qu'êtes-vous devenue depuis que nous nous sommes quittées? Comment êtes-vous venue à Marbourg? Comment y avez-vous vécu?

AWDOTIA.

J'ai fait la classe à des enfants, et les pauvres m'ont nourrie... Mais qu'est-ce que cela fait? J'ai pu vivre, puisque me voici. Il s'agit de bien autre chose!

FRIDA, de plus en plus inquiète.

Je vous écoute, ma mère.

AWDOTIA, les yeux fous, martelant les mots.

Le moment est venu d'agir... Le peuple a tant souffert qu'il est prêt... Plus tôt que je n'aurais cru... Jamais l'occasion ne sera meilleure... Le peuple, enfin, touche du doigt son rêve... Qu'y a-t-il entre son rêve et lui? Rien, presque rien. Il n'y a derrière le prince Hermann qu'un enfant rachitique et ce misérable Otto, méprisé même des siens. Supposez qu'Hermann disparaisse : de lui-même, le trône croule... Il faut qu'Hermann disparaisse... Voilà ce que j'avais à vous dire. (Elle tire de dessous sa mante un revolver et le pose sur une table.) Le peuple a condamné Hermann à cause de sa dernière

tuerie... Il compte sur vous pour l'exécution de la sentence.

FRIDA, balbutiant.

Sur moi?... Sur moi?

AWDOTIA.

Comprenez-vous? (Frida reste atterrée et muette.) Comprenez-vous? Mais répondez donc!

FRIDA.

Ainsi, c'est cela que vous veniez me demander! C'est pour cela que vous reparaissez au bout de trois ans!... (Épouvantée.) Pour cela!... Pour cela!...

AWDOTIA.

Autrefois, à Paris, vous en souvient-il? nous célébrions ensemble, dans nos réunions, la mémoire de nos héros et de nos martyrs. Et vous les admiriez, vous les honoriez dans votre cœur, vous les chérissiez avec larmes... Or qu'avaient-ils fait, sinon ce que le peuple attend de vous aujourd'hui?

FRIDA.

Ceux-là avaient tué des tyrans, des êtres méchants et haïssables, des ennemis de l'humanité... Mais Hermann!

AWDOTIA.

Le prince Hermann est peut-être plus coupable qu'eux tous, car il a été plus hypocrite. Il n'a bercé le peuple de belles promesses que pour le massacrer avec moins de péril, et à la cruauté de la « répression », comme ils disent, il a ajouté la perfidie du guet-apens.

FRIDA.

Ce n'est pas vrai! Non, ce n'est pas vrai! Je le connais bien, peut-être! Je n'ai jamais vu cœur plus tendre ni bonne volonté plus héroïque. Je vous avais écrit

tout cela et vous n'avez pas daigné me répondre... Ce qu'il a fait, c'est vous qui l'y avez forcé, vous le savez bien. Mais ce que vous ne savez pas, ce sont les larmes de sang que cela lui a coûtées... Vous n'avez pas voulu comprendre sa pensée; mais enfin ce n'est pas sa faute... Songez, d'ailleurs, à ce qu'il avait fait avant ce malheureux jour, aux haines qu'il avait soulevées contre lui avant d'encourir les vôtres...

AWDOTIA.

Qu'importe?... Et quand même je consentirais à vous croire? Si ce n'est sa volonté qui est malfaisante, c'est donc sa fonction. Tant pis pour lui! Les hommes comme lui, avec leurs demi-lueurs et leurs velléités de justice, que contrarient les nécessités et les préjugés de leur état, sont plus dangereux pour nous que les despotes déclarés : car ils peuvent prolonger, par les fausses espérances qu'ils donnent aux simples et aux timides, l'ignominie du vieux monde... Enfin, je vous le répète, le prince Hermann est condamné... J'avais prévu votre trouble et vos premières résistances... Néanmoins je comptais sur vous... Dites-moi si je me suis trompée.

FRIDA.

Alors, quand vous m'avez envoyée ici, c'était pour le meurtre et pour la trahison?

AWDOTIA.

Tous les meurtres glorieux, tous ceux qui ont sauvé des villes ou affranchi des peuples, ont été des trahisons.

FRIDA.

Mais Hermann vous a graciée!

AWDOTIA.

C'était un piège.

FRIDA.

Récemment encore, il vous a épargnée. C'est par lui

que votre dernière condamnation a été insignifiante. Il n'a jamais été méchant pour vous.

AWDOTIA.

Eh! croyez-vous que je songe à moi?

FRIDA.

Hélas! vous qui nous avez empêchées de mourir, moi et ma pauvre maman! vous que j'ai vue si bonne pour moi, si bonne pour les faibles et pour les affligés, si compatissante aux femmes, aux enfants...

AWDOTIA.

C'est aussi à eux que je songe aujourd'hui.

FRIDA, éclatant.

Non! non! allez-vous-en! C'est trop lâche, voyez-vous, c'est trop lâche!

AWDOTIA, doucement.

Le meurtre n'est pas lâche quand c'est l'éternelle justice et l'éternel amour qui le commandent, quand la main qui donne la mort est désintéressée et quand, d'ailleurs, le coup est rapide et inopiné et n'ajoute point à la mort la souffrance. Le meurtre, enfin, n'est pas lâche quand le meurtrier a fait d'avance le sacrifice de sa vie... Moi, je ne tiens pas à la mienne. (D'un ton plus âpre.) Ah! ah! cela est facile et charmant d'aimer la justice et d'avoir pitié des opprimés quand tout se passe en rêves et en belles paroles. Vous avez cru que cela durerait toujours, et, quand il s'agit de mettre pour de bon la main à l'ouvrage et de tuer ou de mourir, cela vous paraît dur, vous faites la dégoûtée, et votre tendre cœur se révolte... Ah! ah! qui donc est lâche de nous deux?

FRIDA.

Allez-vous-en! allez-vous-en!

AWDOTIA, d'une voix moins rude.

Décidément vous refusez, Frida?

FRIDA.

Ah! oui, je refuse.

AWDOTIA.

Alors, venez avec moi.

FRIDA.

Avec vous?

AWDOTIA.

Mais oui, avec moi. Des amis nous attendent non loin d'ici, à l'auberge qui est au point de jonction des routes de Steinbach et de Kirchdorf... Je vous avais crue plus forte. N'en parlons plus... Mais, puisque le cœur vous manque pour accomplir ce que nous attendions de vous, vous n'avez plus rien à faire ici.

FRIDA.

Mais...

AWDOTIA.

Avez-vous donc pensé que, si j'ai pu me séparer de vous, de vous, ma plus chère fille, et si j'ai pu vous envoyer dans cette misérable cour, c'était pour y laisser couler votre vie inutile dans le luxe et dans la paresse pendant que vos frères meurent de faim? Auriez-vous, en effet, l'âme d'une demoiselle d'honneur?... Allons, venez, mon enfant. Il ne faut pas que le prince Hermann vous retrouve ici.

FRIDA, couvrant son visage de ses deux mains.

Je l'aime.

AWDOTIA.

Vous l'aimez! Vous en êtes là... Une misérable aventure d'amour, voilà où devaient aboutir tant de belles pensées, de magnanimes projets, et le culte oublié de votre grand-père le martyr!... Vous aimez le prince? Belle raison! Qu'est-ce que cela nous fait? Vous avais-je dit de l'aimer, moi?... Il ne faut plus l'aimer, voilà

tout... Il ne faut pas aimer une personne, car l'aimer, c'est ne vivre que pour elle, et ne vivre que pour elle, c'est ne vivre que pour soi... Ah! ah! je les connais vos lâches, vos égoïstes amours! Il faut aimer l'humanité. L'amour comme vous l'entendez est un vol que vous lui faites.

FRIDA.

Je l'aime.

AWDOTIA.

Adieu donc. (Elle gagne la porte à grands pas. Arrivée sur le seuil, elle se retourne, et, levant la main droite comme pour une malédiction.) Mademoiselle de Thalberg, puisque la petite-fille de Kariskine, mort à la maison-de-force, ne voit plus aujourd'hui de plus belle destinée que d'être la maîtresse d'un égorgeur du peuple, au nom des malheureux massacrés par ordre du prince royal, je vous déclare...

FRIDA, se jetant sur elle et la forçant d'abaisser son bras levé.

Ma mère! ma mère! je vous obéirai... Écoutez-moi... Oui, oui, je vous obéirai... Ce que vous voulez, n'est-ce pas? c'est que le prince disparaisse, pour que la révolution soit possible. Mais, pourvu qu'il disparaisse, vous ne tenez pas à ce qu'il meure, et vous ne pouvez pas exiger que j'assassine mon ami?... Oui, c'est vrai, je l'aime... Pas comme vous croyez... je l'aime justement parce qu'il pense au fond les mêmes choses que vous et qu'il a peut-être à cela quelque mérite... Et je ne suis pas sa maîtresse, je vous le jure! Seulement je l'adore et je mourrais plutôt que de le quitter... Eh bien, s'il m'aimait assez, lui, ou s'il avait son rôle assez en dégoût pour renoncer au pouvoir, au trône, à tout... (je ne suis pas folle, vous verrez!...) si je le décidais à tout abandonner, à partir avec moi demain, ce soir... est-ce que je ne mériterais pas votre pardon? Est-ce que je n'aurais pas bien travaillé pour notre

cause?... Car, enfin, vous l'avez dit, ce n'est pas l'homme que vous haïssez, c'est le prince... Laissez-moi donc tenter cette épreuve, et ne me maudissez qu'après.

AWDOTIA, un instant attendrie.

Pauvre petite! (Elle pose maternellement sa main sur le front de Frida; puis, redevenue de pierre.) Soit, j'attendrai. Mais si, ayant échoué dans votre entreprise, vous restiez ici, songez, Frida, que vous seriez la plus vile des créatures. Avec le prince ou sans lui, il faut que vous reveniez à nous... Au revoir...

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE X

FRIDA, puis GOTLIEB.

Frida reste seule un moment. La nuit est venue.

GOTLIEB. Il apporte une lampe allumée qu'il pose sur une console.

Bonsoir, madame.

FRIDA.

Bonsoir, Gotlieb. Cette dame est partie?

GOTLIEB.

J'ai moi-même fermé la grille derrière elle.

FRIDA.

C'est bien.

Gotlieb sort.

SCÈNE XI

FRIDA, seule, puis HERMANN, puis WILHELMINE.

FRIDA.

Je ne lui dirai rien. Je ne lui ferai pas de reproche...

Et, je le sais, sa douleur me le livrera. Et ainsi, je n'aurai trahi ni lui, ni ma vieille amie, ni l'humanité...

Elle se met au piano et joue doucement la *Marche à l'étoile*, du « Tannhauser ».

HERMANN, entrant par le fond.

Frida!

FRIDA.

Mon Dieu, comme vous êtes pâle! Seriez-vous malade?

HERMANN.

Non. Je suis content d'être ici. Ici seulement je suis chez moi; ici seulement je suis bien... Qu'avez-vous fait, Frida, en m'attendant?

FRIDA.

Je vous ai attendu. C'est une occupation qui suffit à remplir mes journées, je vous assure. Et vous?

HERMANN.

Moi, vous le savez ce que j'ai fait.

FRIDA.

Pauvre ami!

HERMANN, accablé.

Pourquoi ai-je fait cela? Si j'avais cédé, ce qui fût arrivé serait-il pire que ce qui arrive? Ce que j'ai cru défendre vaut-il ce que la défense aura coûté? Je maintiens l'ordre public par la terreur, comme si j'étais un tyran... Et, en effet, j'ai du sang aux mains... du sang.

FRIDA.

Hermann!...

HERMANN.

Que faire maintenant? Je ne sais plus!... Le règne futur de la justice est le rêve des bons, et les destructions qui rendraient son avènement possible ne peuvent être faites que par des méchants. Et de même

ceux-là seuls peuvent avoir la force de défendre l'ordre existant dans ce qu'il a de légitime, qui l'aiment, au fond, dans ce qu'il a d'injuste et d'impitoyable. Quel rôle pour moi dans tout cela? Aucun... Ah! parmi les félicitations que j'ai reçues ces jours-ci, il y en a qui m'ont fait lever le cœur... J'admire qu'il y ait des hommes capables de juger, de condamner, de faire mourir d'autres hommes, de prendre cela sur eux et de dormir après.

FRIDA, le baisant au front.

Mon ami!

HERMANN.

Quand j'ai revu mon père, l'autre soir, il m'a dit ces seuls mots qu'il m'avait déjà dits le jour où il m'a remis ses pouvoirs : « Mon fils, que Dieu vous donne la foi! » Hélas! j'ai déchiré le voile d'illusions que les souverains ont devant les yeux. Ce qu'ont fait mes ancêtres et ce dont on les glorifie m'a souvent rempli de doute et d'épouvante... La foi dont a vécu mon père, je ne l'ai jamais eue; et celle dont j'aurais voulu vivre, je crains à présent de ne plus l'avoir.

FRIDA, le caressant.

Je vous aime.

HERMANN.

Et moi, Frida, je ne vis plus que par vous. Ces angoisses même, dont je vous fais le pitoyable aveu, elles me viennent un peu de vous. Vous seule pouvez les apaiser... Aie bien pitié de moi! Oh! ta voix... tes yeux... ta bouche!... la douceur de caresser tes cheveux, de reposer contre ta poitrine, de te sentir à moi, toute à moi, n'est-ce pas?

FRIDA, effrayée.

Hermann!

HERMANN.

Ne vois-tu pas que j'ai besoin de ton baiser et qu'il

faut me délier de ma promesse? Quelqu'un qui nous verrait ne nous prendrait-il pas pour des amants?... Pourquoi nous cachons-nous? Ne serais-tu pas déjà perdue aux yeux des pharisiens par tout ce que tu as fait pour moi? Frida, au nom de ma tristesse, ne me repousse pas aujourd'hui.

FRIDA.

Hermann, tout mon cœur vous appartient, mais ne me demandez pas cela, si vous m'aimez!

HERMANN.

Je t'aime et je te veux. N'es-tu pas ma vraie femme? Doutes-tu de moi?... Te faut-il des serments?

FRIDA.

Non, Hermann... mais comment dire?... Il me semble qu'après cela, je me trouverais liée à vous par autre chose que par ma volonté et qu'ainsi je serais moins à vous, puisque je serais à vous moins librement... Et puis, vous venez de le dire, nous nous cachons comme des coupables; pour venir ici, je trompe mon grand-oncle qui me croit chez une amie, que je force, elle aussi, à mentir. Nous vivons dans le mensonge, c'est bien assez. Je ne veux pas, du moins, vivre dans la trahison.

HERMANN.

Hélas! Frida, vous ne m'aimez pas.

FRIDA.

Je vous aime, Hermann, mais je ne puis être la rivale honteuse de la princesse de Marbourg.

HERMANN.

Non! vous ne m'aimez pas... Et cela quand je n'ai plus que vous, quand je me suis détaché de tout le reste; quand, à cause de vous, j'ai répudié toutes les

autres raisons que j'avais de vivre! quand je suis plus seul et plus abandonné que le mendiant des grandes routes!... Le sang qui coule dans mes veines est las, sans doute, des excès d'orgueil et d'action de tant de générations royales, et je traîne la fatigue de tous ces règnes... Je serai toujours, toujours malheureux!... Ah! comme je hais ce qu'ils appellent mon devoir!... Comme je hais ma fonction royale! comme je hais tout de ma vie, excepté toi!

Wilhelmine passe derrière le vitrage du fond.

FRIDA.

Tu es bien sûr de ce que tu dis là?... Tu ne me trompes pas?... Tu ne te trompes pas toi-même?

HERMANN.

Hélas!

FRIDA.

Dieu soit loué! Si tu souffres tant, le remède est facile. Laisse tout cela et viens avec moi. Alors seulement, tu cesseras de souffrir, n'étant plus responsable des abominations du vieux monde. Et vois quel exemple : un prince qui s'en va, pour avoir reconnu qu'il est impossible de régner innocemment et qu'un prince, quoi qu'il fasse, n'est qu'une sentinelle d'injustice! Comme ce sera beau! Et comme je t'aimerai d'avoir osé faire ce que nul souverain n'a fait avant toi! Viens, viens, et ne sois plus que mon seigneur à moi, à moi toute seule.

HERMANN.

Je t'aime.

FRIDA.

Si tu restais prince, vois-tu, il y aurait toujours entre nous je ne sais quoi qui nous empêcherait d'être pleinement l'un à l'autre. Tu serais encore exposé à faire des choses dont la pensée te torturerait; et moi,

je tremblerais toujours de mal agir en t'aimant comme tu veux. Sauve-toi de tes doutes, sauve-moi de mes angoisses, et affranchis-nous tous les deux.

HERMANN.

Oui, oui, je te crois, puisque je t'aime.

FRIDA.

Viens, nous serons libres, comprends-tu? libres! Nous vivrons tout près de la nature, non loin des humbles, parmi lesquels sont les vrais grands. Nous tâcherons d'être bons et de réaliser autour de nous notre rêve de justice après notre rêve d'amour. Viens, et tu feras de moi tout ce que tu voudras: et si je n'ai pas pu être au prince de Marbourg, ah! comme je serai à toi, mon Hermann! Toute à toi!... Dis, le veux-tu?

HERMANN.

Ah! Frida! petite Frida!

Pendant tout ce dialogue, la princesse, immobile sur le seuil, a regardé et écouté; elle entre, et aperçoit le revolver sur la table; elle le prend et vise Frida. Hermann, qui s'est jeté au devant de la jeune fille, tombe frappé à mort.

ACTE CINQUIÈME

A Marbourg.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, WILHELMINE, MOELLNITZ

La Cour en deuil.

LE ROI.

Nous vous rendons le triste salut que vous venez nous adresser à l'occasion de notre rentrée à Marbourg... Dieu m'éprouve, et de toutes façons. Dans la retraite où j'attendais le suprême repos, il m'a frappé des plus rudes coups qui puissent atteindre un père et un roi, et l'on dirait qu'il ne m'a rendu une ombre de vie que pour que je sentisse mieux le poids de sa main... Mes deux fils sont morts, assassinés tous deux, le même jour, au même lieu. J'emploierai à les venger le peu de force qui me reste. Quand cela sera fait — si toutefois je dure jusque-là — mon intention est d'abdiquer en faveur de mon petit-fils, puis de retourner à Löwenberg, afin de m'y préparer à mourir... Voilà ce que j'avais à vous faire connaître.

La Cour salue le roi et se retire,

WILHELMINE, à Moellnitz pendant le défilé.

Il faut, monsieur de Moellnitz, et ceci vous regarde, que les funérailles du prince soient vraiment le deuil

de tout le royaume. Il faut que la mort du père assure du moins au fils et ramène à la royauté elle-même l'amour de tout le peuple d'Alfanie. Il faut que ces funérailles ressemblent à une expiation publique et signifient clairement que l'Alfanie pleure dans Hermann un roi qu'elle ne méritait pas. Il faut que l'oraison funèbre du prince, qui sera confiée au cardinal-archevêque de Marbourg, soit conçue dans ce sens...

MOELLNITZ.

Oui, l'on prête aux morts les pensées qu'on veut.

WILHELMINE.

Le prince a beaucoup souffert, monsieur. Il avait le cœur généreux et l'âme grande... Enfin, je suis sa veuve et j'ai la garde de sa mémoire royale.

MOELLNITZ.

Et nous le vengerons, madame. Vous pouvez vous en reposer sur moi.

WILHELMINE.

Je le voudrais ; mais j'ai bien peur...

SCÈNE II

LE ROI, WILHELMINE, MOELLNITZ.

LE ROI, *se retournant.*

Pourquoi, madame? L'enquête est en bonne voie. Le suicide de mademoiselle de Thalberg et le silence du garde et de sa petite-fille équivalent à un aveu...

MOELLNITZ.

Assurément. Je l'ai déjà dit à Votre Majesté, il est hors de doute que mademoiselle de Thalberg, qui avait

conservé des relations avec le parti révolutionnaire, a lâchement trahi son royal protecteur et l'a livré aux assassins; et la lettre et le revolver retrouvés prouvent que c'est bien Awdotia qui a frappé le prince Hermann. Enfin il me paraît évident que le garde Gotlieb était dans le secret de la conspiration, et que c'est lui qui, placé en sentinelle, a frappé le prince Otto au moment où celui-ci, ayant pu s'échapper de la maison scélérate, s'enfuyait à travers le jardin.

LE ROI, à Wilhelmine.

Est-ce aussi votre avis, madame? (Wilhelmine ne répond pas.) Ainsi notre hypothèse d'un complot et d'un guet-apens se confirme. Elle justifie et nous permet même de compléter les mesures que nous avons prises contre le parti révolutionnaire. Et je songe que Dieu a ses desseins, qu'il ne nous a pas tout à fait abandonnés, et qu'il le fait assez entendre, puisque, tout en nous frappant, il nous livre les ennemis de la société et nous arme contre eux. — Préparez tout, Moellnitz, pour la séance du conseil. Et qu'on ouvre au public les portes du jardin royal.

MOELLNITZ.

Cela est-il bien prudent, Sire?... Cette foule sera forcément très mêlée... La princesse (elle me pardonnera de le dire ici) a contre elle certaines préventions, trop répandues encore... et je crains...

LE ROI.

Je veux faire l'épreuve des vrais sentiments de mon peuple... D'ailleurs, des mesures sérieuses seront prises, n'est-ce pas?... A tout à l'heure.

Moellnitz salue et sort.

SCÈNE III

LE ROI, WILHELMINE.

Un silence.

LE ROI.

Vous avez une pensée, ma fille. Pourquoi ne la dites-vous pas?

WILHELMINE.

Je n'en ai point, Sire...

LE ROI.

Alors, vous croyez, comme nous, que c'est bien Awdotia?

WILHELMINE.

Non.

LE ROI.

C'est donc Frida de Thalberg?

WILHELMINE.

Non.

LE ROI.

Non?... Allons! parlez!

WILHELMINE.

Ce n'est pas Awdotia qui a tué le prince Hermann. Cette femme est certes une grande criminelle, mais elle n'est pas lâche; si c'était elle, elle le dirait, puisqu'elle ne craint pas de s'avouer complice de fait et de désir. Et ce n'est pas non plus Frida de Thalberg. Je ne suis pas suspecte en défendant cette fille; mais vous savez bien qu'elle adorait le prince, et je sais, moi, qu'elle n'a pu le tuer par jalousie. Son suicide ne prouve qu'une chose : c'est qu'elle l'aimait trop pour lui survivre.

Le roi regarde Wilhelmine avec étonnement.

LE ROI.

Mais alors, quels sont les assassins?

WILHELMINE.

Cherchez, Sire.

LE ROI.

J'ai tout lieu de croire que nous avons déjà trouvé. — Au surplus, quel qu'ait été, dans ce dernier crime, le rôle d'Awdotia Latanief, elle a mille fois auparavant mérité la mort : nous ne saurions donc lui faire aucun tort en l'y envoyant. (Mouvement de Wilhelmine.) Ne vous mettez pas en peine, madame, je prends cela sur moi, et j'en répondrai devant Celui qui me jugera bientôt... Toutefois, certains points, je l'avoue, me restent obscurs dans cette affaire, et, pour m'en éclaircir, j'ai dit qu'on amène ici le garde Gotlieb et sa petite-fille, afin de les interroger moi-même.

WILHELMINE.

Mais, Sire...

LE ROI.

Oui, je sais, le chef de ma police m'a déjà objecté que cela était contre l'usage. Mais je lui ai fait remarquer que le roi est le roi, et que ses droits ne sont limités par aucune constitution écrite, l'Alfanie jouissant, jusqu'à nouvel ordre, du bienfait de la monarchie absolue... J'ai vu les états de service du garde Gotlieb : ils sont fort beaux. Tout me persuade que c'est un brave homme, très droit, très honnête, et qu'il n'y a qu'à l'interroger d'une certaine façon pour savoir de lui la vérité.

WILHELMINE.

Mais, Sire, il ne la sait pas, il ne peut pas la savoir.

LE ROI.

Il dira du moins ce qu'il sait.

WILHELMINE.

Mais...

LE ROI, excité.

Vous me disiez il n'y a qu'un instant : « Cherchez! » Il faudrait pourtant, madame, vous mettre d'accord avec vous-même. (Se radoucissant.) Je comprends votre trouble, ma chère fille; mais vous devez le surmonter : le royaume va avoir besoin de toute votre sagesse.

WILHELMINE.

Hélas!

LE ROI.

Je désirerais vous revoir, madame, un peu avant le conseil.

WILHELMINE. Elle fait quelques pas vers le roi, comme si elle avait quelque chose à lui dire.

Sire.....

Elle s'interrompt, hésite, et sort.

SCÈNE IV

LE ROI, puis UN HUISSIER DU PALAIS, puis GOTLIEB et KATE, puis WILHELMINE.

LE ROI. Il frappe sur un timbre, l'huissier paraît.

Ces gens sont-ils là?

L'HUISSIER.

Oui, Sire.

LE ROI.

Faites-les entrer. (Gotlieb et Kate sont introduits par l'huissier. — A Gotlieb.) Approchez... Je sais que vous avez été un bon soldat, honnête et obéissant. Peut-être avez-vous

caché quelque chose au juge, et c'est à cause de cela que j'ai voulu vous voir. Il faut me dire, à moi, la vérité tout entière comme à votre premier chef, et je suis sûr que vous me la direz. Est-ce que je me trompe?

GOTLIEB.

Non, Sire.

LE ROI.

Vous me direz tout?

GOTLIEB.

Sire, je serais le dernier des hommes si je ne parlais pas devant vous avec la même sincérité qu'au jour du grand jugement.

LE ROI.

On vous accuse d'avoir tué le prince Otto. On vous accuse de l'avoir tué pour obéir à Frida de Thalberg, à qui vous étiez entièrement dévoué.

GOTLIEB.

Sire, il est vrai que j'étais dévoué à mademoiselle de Thalberg, mais non pas jusqu'à mal faire, et, d'ailleurs, jamais elle ne m'eût commandé rien de semblable. — Voici ce qui est arrivé. Dans la nuit de vendredi à samedi, — il pouvait être dix heures, — j'ai entendu un bruit de pas, le bruit de quelqu'un qui marcherait dehors avec précaution. Je me suis levé; mais avant de sortir j'ai eu l'idée d'aller jeter un coup d'œil dans la chambre de ma petite-fille, et j'ai vu qu'elle n'était pas dans son lit.

KATE.

J'y étais.

GOTLIEB.

Tais-toi, et ne mens pas.

LE ROI.

Et ensuite?

GOTLIEB.

Ensuite, je suis sorti avec mon fusil; j'ai vu un homme sur l'échelle du grenier. J'ai crié : « Qui vive!... » Il n'a rien répondu et s'est mis à descendre très vite. J'ai songé : Ou c'est un galant, ou c'est un voleur, ou c'est un homme qui vient espionner Monseigneur le prince royal. Et dans les trois cas je n'ai qu'une chose à faire. J'ai donc tiré. L'homme est tombé. Il s'est relevé et s'est traîné vers les arbres. Je l'ai poursuivi et ramassé, mort.

LE ROI.

L'avez-vous reconnu à ce moment-là?

GOTLIEB.

La lune était dans son plein; j'ai pu examiner le visage du mort, et j'ai eu comme un soupçon que c'était Son Altesse royale le prince Otto. Et c'est pour cela que j'ai refusé de répondre jusqu'à présent.

LE ROI.

Par peur?

GOTLIEB.

Non, Sire, par respect.

LE ROI.

Et alors?

GOTLIEB.

Alors, je n'ai plus eu qu'une idée : porter le corps le plus loin possible. Mais les forces m'ont manqué : je l'ai laissé le long du mur du parc, là où on l'a découvert le lendemain. J'ai rangé l'échelle, je suis rentré à la maison. J'ai trouvé Kate dans son lit. Je l'ai battue; je lui ai dit ce que je pensais d'elle, de m'avoir fait tuer un homme... Et puis, j'ai attendu le jour.

LE ROI.

Et de ce qui s'est passé dans le château, que savez-vous?

GOTLIEB.

Rien, Sire.

LE ROI.

Rien du tout?

GOTLIEB.

Rien du tout, Sire.

LE ROI.

Vous n'avez rien entendu?

GOTLIEB.

Absolument rien, Sire. Ma maisonnette est éloignée du château de plus de cent pas, et en est séparée par de grands arbres.

LE ROI.

Mais... la veille... avez-vous remarqué quelque chose?

GOTLIEB.

Mademoiselle de Thalberg était très contente, parce qu'elle attendait monseigneur. Elle a passé sa journée à cueillir des fleurs, et à en garnir le salon.

LE ROI.

N'a-t-elle pas reçu une visite?

GOTLIEB.

Oui, Sire, une vieille dame en noir.

LE ROI.

Awdotia Latanief. A quelle heure?

GOTLIEB.

Vers cinq heures, Sire.

LE ROI.

Avez-vous vu sortir cette femme?

GOTLIEB.

Oui, Sire.

LE ROI.

Êtes-vous sûr qu'elle soit sortie du parc?

GOTLIEB.

Oui, Sire ; c'est moi qui lui ai ouvert la grille.

LE ROI.

Pensez-vous que Frida de Thalberg ait été capable de tuer le prince Hermann?

GOTLIEB.

Oh! Sire, elle l'aimait comme on aime le bon Dieu!

LE ROI.

Mais il y a des femmes qui tuent parce qu'elles aiment.

GOTLIEB.

Mademoiselle de Thalberg n'aimait pas de cette façon-là, Sire. Oh! non, elle n'aimait pas de cette façon-là.

LE ROI.

Comment en êtes-vous si sûr?

GOTLIEB.

Par des choses qu'elle me disait, Sire.

LE ROI, à Kate.

Et vous, qu'avez-vous à ajouter aux réponses de votre grand-père?

KATE.

Rien, Sire.

GOTLIEB.

Petite malheureuse, veux-tu bien parler quand le roi t'interroge?

LE ROI, à Gotlieb.

Ne la rudoyez pas (A Kate.) Où aviez-vous rencontré le prince Otto?

GOTLIEB.

A la fête de Steinbach, Sire.

LE ROI.

Laissez-la parler.

KATE.

Eh! bien oui, là! Est-ce ma faute? Est-ce que je savais que c'était un prince? — Ce jour-là, il m'a demandé comment était ma maîtresse, et depuis quand elle était à Orsova. Je le lui ai dit : je ne croyais pas mal faire.

LE ROI.

Et quand l'avez-vous revu?

KATE.

Le lendemain, comme je revenais de Steinbach, il m'a rencontrée et il est entré avec moi au château. Il n'y avait personne à ce moment-là... Il a tout examiné... Et puis, il m'a envoyé dehors... pour guetter... Et puis il m'a dit de venir le retrouver le soir dans le grenier à fourrages... Voilà.

LE ROI.

Mais comment a-t-il pu rentrer?

KATE.

J'avais oublié la clef sur la petite porte du parc. Il l'a emportée.

LE ROI.

Et vous n'avez vu personne dans le jardin ni autour du château quand vous êtes allée à ce rendez-vous?

KATE.

Je n'y suis pas allée.

LE ROI.

Vous n'y êtes pas allée?

KATE.

Non.

LE ROI.

Prenez bien garde. Si vous dissimulez quelque chose, on vous croira plus coupable encore que vous n'êtes... Ainsi, vous n'avez rien à ajouter?

KATE.

Non, Sire.

Un silence.

LE ROI.

Vous l'aimiez, votre maîtresse?

KATE, avec un cri du cœur.

Oh! oui!

Un silence.

LE ROI.

Votre interrogatoire est terminé, et je suis fixé sur ce que je voulais savoir. Votre maîtresse, Frida de Thalberg, comtesse Léilof, a été arrêtée hier. Vos réponses la condamnent à mort, car il en résulte que c'est bien elle qui a tué le prince Hermann.

KATE.

Ce n'est pas vrai, Sire!

LE ROI.

Comment le savez-vous?

KATE.

Je vais tout dire, tout! Au moment où je suis sortie pour aller au rendez-vous...

LE ROI.

Vous avouez donc y être allée?

KATE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Et vous y avez trouvé le prince Otto?

KATE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Vous a-t-il reparlé de la comtesse Léilof?

KATE.

Non, Sire.

LE ROI.

Était-il gai?

KATE.

Très gai, Sire.

LE ROI.

Continuez.

KATE.

Donc, quand je suis sortie pour aller le rejoindre, j'ai vu sur la terrasse du château une femme tout en noir.

LE ROI.

Pourquoi n'aviez-vous pas dit cela?

KATE.

Parce que j'avais commencé par dire que je n'avais pas bougé de mon lit, et que ça ne se serait pas accordé.

LE ROI.

Cette femme... que vous avez vue... vous êtes sûre que ce n'était pas la comtesse Léilof?

KATE.

J'en suis sûre.

LE ROI.

C'était donc la dame dont elle avait reçu la visite pendant la journée?

KATE.

Non, Sire, celle que j'ai vue était plus grande et paraissait plus jeune. Et puis...

LE ROI.

Et puis?

KATE.

A un moment, elle s'est retournée; et comme la lune donnait en plein sur elle...

LE ROI.

Pourriez-vous la reconnaître?

KATE, très troublée.

Je l'ai vue de trop loin, Sire... Je ne sais pas... Pourtant... (en voyant entrer Wilhelmine.) Oh!

LE ROI. Il a vu le trouble de Kate.

Vous avez déjà vu la princesse?

KATE.

Non... Je ne sais pas...

LE ROI, à Wilhelmine.

Vous connaissez cette fille?

WILHELMINE.

Non... Elle peut m'avoir vue à Löwenberg... Pourquoi cette question?

Pendant ces deux répliques, Kate s'est approchée de Gotlieb et lui a parlé bas.

GOTLIEB, lui serrant le bras.

Tais-toi!

LE ROI. Il a tout suivi des yeux et entendu le mot de Gotlieb.

Je vais, Gotlieb, vous faire mettre en liberté, vous et votre petite-fille. Vous partirez dès demain pour notre château d'Eberbach, qui est à cent vingt lieues d'ici, et où vous aurez l'emploi de garde-chasse. Vous oublierez tout ce que vous avez vu, et vous me répondrez du silence de votre petite-fille. Allez.

Gotlieb et Kate sortent par la petite porte du fond.

SCÈNE V

LE ROI, WILHELMINE.

Un long silence.

LE ROI.

Madame, n'avez-vous rien à me dire?

WILHELMINE, très troublée.

Mais vous-même, Sire?... Ces gens vous ont-ils appris quelque chose de nouveau?

LE ROI.

Peut-être, mais c'est à moi de vous interroger. N'avez-vous rien à me dire, madame?

WILHELMINE.

Moi?

LE ROI.

Madame, je suis votre père et votre roi : j'attends que vous vous confessiez.

WILHELMINE.

Eh bien, oui, c'est moi.

Elle tombe à genoux.

LE ROI.

Ah! malheureuse! malheureuse!

WILHELMINE.

Oui malheureuse! car je l'aimais et, pour lui, j'aurais donné mon sang. Je l'avais suivi à Löwenberg malgré lui... Ah! quelle torture!... Je la sentais, cette fille, tout près... Si encore elle n'avait été que sa maîtresse, peut-être me serais-je résignée. Je savais quel est communément le sort des reines, qu'il n'y a guère parmi elles d'épouses heureuses, et que, trompées, il ne leur est pas permis, comme aux autres femmes, de

se plaindre tout haut ni de se venger. Et puis, j'avais tant demandé à Dieu de me délivrer de la jalousie! Non, en vérité, si Hermann n'eût été que son amant, je crois que, avec la grâce de Dieu, j'aurais souffert sans rien dire... Mais ici il y avait autre chose... Pourtant, je ne voulais pas descendre à espionner... Otto s'en chargeait... Un jour, il m'a dénoncé le rendez-vous d'Hermann et de mademoiselle de Thalberg et m'a donné le moyen d'arriver jusqu'à eux... J'y suis allée... J'ai vu et j'ai entendu... J'ai entendu ce qu'elle disait à Hermann et ce que Hermann lui répondait... Je vous jure sur mon salut éternel que ce qu'elle me prenait, ce n'était pas seulement le cœur de mon mari, mais son honneur et sa couronne et la couronne de mon fils... Je suis entrée... une arme se trouvait là. En me voyant, cette femme s'est blottie contre lui, et il l'entraînait vers la porte, en tournant sur moi des yeux pleins de terreur et de haine... J'ai compris que c'était fini; que, si je le laissais partir, il ne reviendrait jamais... jamais. J'ai voulu frapper une criminelle d'État, délivrer Hermann de son mauvais génie... Du moins, j'ai cru que c'était cela, et cela seulement, que je voulais... J'ai tiré... Mais, sans doute, il s'était jeté au devant d'elle... ou plutôt ils étaient si enlacés... Enfin... c'est lui qui est tombé... Après, je suis partie... J'ai abandonné dans cette maison, j'ai laissé aux baisers de cette fille le cadavre du prince héritier. Il le fallait pour sauver du scandale la maison de Marbourg... Et maintenant, mon père, jugez-moi. Quelque arrêt que vous prononciez, je porte en moi un pire châtiment.

SCÈNE VI

LES MÊMES, puis MOELLNITZ, puis LE PETIT CHRISTIAN et SA GOUVERNANTE

LE ROI, à Wilhelmine.

Relevez-vous, madame. (Frappant sur un timbre. Un huissier paraît.)... Monsieur le grand chancelier... (Moellnitz entre.) Faites ouvrir toutes les fenêtres et annoncez au peuple que la princesse de Marbourg est nommée par nous régente du royaume d'Alfanie pour notre petit-fils le roi Christian XVII. (S'approchant de Wilhelmine.) Vous avez tant fait pour défendre la couronne, madame, que je ne saurais sans doute la remettre en des mains plus résolues.

WILHELMINE.

Sire, rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, hormis cela. Je n'ai plus d'autre rôle en ce monde, que de conserver à mon fils ce qui a coûté si cher. (Elle va chercher le petit Christian qui entre avec sa gouvernante.) Sire, bénissez-le.

LE ROI.

Petit enfant, petit roi venu si tard, puisses-tu être moins troublé et plus heureux que ton père. (Une rumeur hostile arrive du dehors. (A Wilhelmine) Montrez-vous, madame.

WILHELMINE. Elle va se montrer au balcon ; les cris redoublent : on entend confusément : « **A bas la régente !** » Elle redescend.

Attendez ! (Elle va prendre le petit Christian par la main.) Viens, mon chéri.

LE PETIT CHRISTIAN.

Maman, j'ai peur.

WILHELMINE.

Peur? vous, un roi!

Elle l'entraîne vers le balcon. Cris divers et confus. Une voix de femme dit : « **Il est gentil** ». Une autre voix crie : « **Vive le roi!** » Ce cri se propage et devient une clameur unanime.

MOELLNITZ.

Oh! parfait!... Nous le ferons voir au peuple de temps en temps.

WILHELMINE.

Pauvre petit! Ils ont pitié de lui. Combien cela durera-t-il?

L'AGE DIFFICILE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, le 29 janvier 1895,
au Théatre du Gymnase.

PERSONNAGES

CHAMBRAY.	MM.	Antoine.
PIERRE MARTIGNY.		Henri Mayer.
COMTE DE VANEUSE.		Dieudonné.
VICOMTE DE MONTAILLE.		Calmettes.
MADAME MÉRIEL.	Mmes	Judic.
JEANNE MARTIGNY.		Leconte.
YOYO DE MONTAILLE.		Yahne.
GERTRUDE.		Claudia.
UN COMMISSIONNAIRE.	M.	Boudier.

La scène est aux environs de Paris, de nos jours.

L'AGE DIFFICILE

ACTE PREMIER

Chez M. Chambray.

Un jardin : au fond, une villa ; passages à droite et à gauche ; table et sièges de jardin. On est en été ; six heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, GERTRUDE.

JEANNE, sortant de la maison.

Où sont les enfants, Gertrude ?

GERTRUDE.

Avec Monsieur Chambray. Monsieur Chambray a dit qu'ils allaient faire une grande promenade.

JEANNE.

C'est ennuyeux. On doit venir pour leurs costumes. De quel côté sont-ils ?

GERTRUDE.

Là-bas, vers le moulin.

JEANNE.

Ils auront chaud en arrivant ; l'endroit est très frais...

GERTRUDE.

Monsieur Chambray a pris leurs manteaux.

JEANNE.

Ah! bien.

GERTRUDE.

Monsieur Chambray m'a chargé de dire à madame que, si madame voulait aller les retrouver...

JEANNE.

Ah! bon.

Gertrude rentre à la maison. Jeanne se dirige vers la droite et rencontre Martigny.

SCENE II

JEANNE, MARTIGNY, puis GERTRUDE.

MARTIGNY.

Tu sors?

JEANNE.

Je vais rejoindre mon oncle, qui m'attend avec les enfants.

MARTIGNY.

C'est ennuyeux. J'avais une heure à moi. Je comptais te proposer un bout de promenade.

JEANNE.

Viens avec moi.

MARTIGNY.

Non. Je connais ton oncle; il aime bien t'avoir à lui tout seul.

JEANNE.

Bon parrain!

MARTIGNY.

C'est vrai, je ne t'ai jamais comme je voudrais. Le jour c'est l'usine...

JEANNE.

Ou Paris. Tu y vas presque tous les jours.

MARTIGNY, continuant.

Après dîner, ton oncle t'accapare pour son piquet, pendant que je bâille sur les journaux... Enfin, il me semble que j'ai une belle-mère.

JEANNE.

C'est plus vrai que tu ne crois. Il est pour moi une maman.

MARTIGNY.

Oncle, parrain, maman... c'est trop.

JEANNE.

Sois gentil. Il est si bon, et nous lui devons tant! Et puis, songe, il serait tout seul sans nous.

MARTIGNY.

En revanche, nous serions tous deux sans lui.

JEANNE.

Ne grogne pas... Tu as tes vieux meubles pour te distraire, depuis que Monsieur de Montaille t'a communiqué sa manie...

MARTIGNY, riant faux.

C'est vrai, on ne voit plus que moi à l'hôtel des ventes et chez les brocanteurs de la rue de Châteaudun.

JEANNE.

C'est donc amusant?

MARTIGNY, sans conviction.

C'est passionnant.

JEANNE.

Et tu t'y connais?

MARTIGNY.

Je commence.

JEANNE.

Tu sais qu'ils sont affreux?

MARTIGNY.

Quoi?

JEANNE.

Tes vieux meubles.

MARTIGNY.

C'est ce qui en fait le prix.

JEANNE.

Et c'est bien encombrant.

MARTIGNY, involontairement.

Oh oui! (Se rattrapant). Mais que veux-tu? Ça me passionne.

JEANNE.

Tu trouveras ce soir à qui parler. Je te rappelle que monsieur de Montaille vient dîner avec Yoyo et son père.

MARTIGNY, maussade.

Oui, oui.

JEANNE.

Cela t'ennuie?

MARTIGNY.

Mon Dieu...

JEANNE.

C'est toi qui les as invités.

MARTIGNY.

Oh! ils se sont bien invités tout seuls.

JEANNE.

Je croyais que Yoyo t'amusait?

MARTIGNY.

Moi? Pas du tout. Je n'aime pas les détraquées.

JEANNE.

Yoyo a de l'esprit.

MARTIGNY.

Et un aplomb! En voilà une que je n'aurais pas voulu pour femme! Ah! sapristi, que tu lui fais tort!

JEANNE.

Moi, je n'ai pas d'esprit.

MARTIGNY.

Moi non plus. Et comme nous avons raison! Ah! ma chérie, si tu étais seulement un peu moins...

Il cherche.

JEANNE.

Moins quoi?

MARTIGNY.

Moins... paisible, moins... agneau, moins... Bah! je ne sais pas ce que je dis, et je t'adore tout de même.

Il veut l'embrasser, après avoir regardé tout autour de lui.

JEANNE, regardant tout autour d'elle et se dégageant.

Pierre!... Mon oncle m'attend, mon ami.

MARTIGNY, maussade.

C'est bon. Je retourne à mon laboratoire.

GERTRUDE, venant par la droite et remettant une carte à Jeanne.

Une dame qui demande à voir madame.

JEANNE, lisant la carte.

« Madame Mériel. »

MARTIGNY.

Tu connais?

JEANNE.

Un peu. C'est la vieille dame qui vient d'acheter les Tilleuls. Je l'ai rencontrée deux ou trois fois à la promenade. Elle a été charmante pour les enfants. Elle paraît très comme il faut, et très bonne... Veuve d'un

magistrat, je crois... Je me suis informée, on n'en dit que du bien. Elle m'a demandé la permission de venir me voir, en voisine.

MARTIGNY.

Alors reçois-la.

JEANNE.

Et parrain qui m'attend?

MARTIGNY, *à Gertrude.*

Faites entrer cette dame, et allez prévenir monsieur Chambray que madame ne peut pas aller le retrouver.

Gertrude sort.

JEANNE.

C'est cela. Au revoir, mon ami.

MARTIGNY, *plus content.*

A tout à l'heure.

Il sort par la gauche.

SCÈNE III

JEANNE, MADAME MÉRIEL.

JEANNE, *allant au devant de la dame, à droite.*

C'est très aimable à vous, madame... Voulez-vous que nous entrions?

MADAME MÉRIEL.

Est-ce la peine? Nous sommes très bien ici, et vous me feriez tant de plaisir en ne me recevant pas tout à fait comme une étrangère!

JEANNE.

Asseyons-nous donc.

Elles s'asseyent sur des chaises de jardin.

MADAME MÉRIEL.

Comme il fait bon! Très agréable, ce jardin. Et la maison est jolie.

JEANNE.

Oui, et je les regretterai un peu.

MADAME MÉRIEL.

Vous allez les quitter?

JEANNE.

Nous ne sommes que locataires; nous, c'est-à-dire mon oncle. Et nous avons fait construire près de l'usine une maison plus grande, où nous nous installerons tous trois après l'automne.

MADAME MÉRIEL.

C'est, je pense, monsieur votre oncle que j'ai tout à l'heure aperçu de loin, au bord de l'eau, avec les enfants?

JEANNE.

Oui, madame.

MADAME MÉRIEL.

Il a l'air de les adorer.

JEANNE.

Il les gâte. Il nous gâte tous.

MADAME MÉRIEL.

Monsieur Chambray est sans doute... veuf?

JEANNE.

Non, madame. Mon oncle ne s'est pas marié.

MADAME MÉRIEL.

De parti pris?

JEANNE.

Je ne sais pas, madame. (A part.) Cette dame est bien curieuse.

MADAME MÉRIEL.

Ne me jugez pas indiscrète. J'ai entendu parler de monsieur Chambray avec tant d'estime, de respect, d'admiration même... Il est de ces hommes qui excitent tout naturellement la sympathie et, je l'avoue, la curiosité.

JEANNE.

Je crois bien, madame, que mon parrain n'aurait jamais eu le temps de se faire un ménage. Il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et très loin. Il est le premier qui ait remonté jusqu'aux sources du Niger. Et cela, sans mission officielle, pour son plaisir.

MADAME MÉRIEL.

Oui, je sais.

JEANNE.

C'est aussi un grand savant. Je ne peux pas bien vous expliquer cela : mais il a découvert le moyen de fabriquer certaines couleurs avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant... C'est lui qui a fondé l'usine dont mon mari est directeur. Mon mari est également l'associé de monsieur Chambray.

MADAME MÉRIEL.

Et il y a longtemps que vous vivez auprès de monsieur votre oncle?

JEANNE.

J'avais cinq ans lorsqu'il m'a prise, mon père et ma mère étaient morts. Mon oncle m'a trouvée, au retour d'un de ses voyages, toute seule au monde. Il ne m'a plus quittée. C'est lui qui m'a élevée, je ne puis vous dire avec quel soin et quelle tendresse. Je ne me suis pas aperçue un seul jour que j'étais orpheline.

MADAME MÉRIEL.

Et c'est lui qui vous a mariée?

JEANNE, souriant.

Naturellement. Pierre était employé à l'usine. Il

était, lui aussi, très fort en chimie, à ce qu'il paraît. Il avait même perfectionné l'invention de mon parrain. Mon parrain l'estimait beaucoup. Pierre était ce qu'il est resté : très doux, un peu timide et songeur. Nous nous rencontrions souvent chez mon parrain... Le reste était indiqué, n'est-ce pas? Mon oncle m'a dit : « Épouse-le, je me charge de son avenir. » Et depuis nous vivons tous les trois ensemble.

MADAME MÉRIEL.

Il doit être très heureux?

JEANNE.

Il le dit.

MADAME MÉRIEL.

Est-il gai?

JEANNE.

Mais oui... Pourtant je me souviens qu'il était triste autrefois. Mais cela a passé. Seulement...

MADAME MÉRIEL.

Seulement?

JEANNE.

Il a parfois des brusqueries et des moqueries... qui étonnent quand on ne le connaît pas. Il dit toujours sa pensée, n'importe devant qui... C'est bien naturel... un homme comme lui, qui a toujours commandé, qui n'a jamais rencontré personne qui lui fût supérieur... Et, avec tout cela... Mais je vous dis des choses...

MADAME MÉRIEL.

Allez donc.

JEANNE.

Eh bien, avec tout cela, il est si tendre qu'il a absolument besoin d'être aimé pour être content.

MADAME MÉRIEL.

Aimez-le donc beaucoup, beaucoup.

JEANNE.

C'est ce que je fais, madame, et cela n'est pas difficile. (Malicieusement.) Avez-vous encore quelque chose à me demander?

MADAME MÉRIEL, souriant.

Non, pas cette fois... Il serait juste que je vous parle un peu de moi, à mon tour, après vous avoir tant questionnée sur vous et sur les vôtres. Mais ce serait peu intéressant. Je suis veuve : mon mari était armateur à Bordeaux. J'ai eu ma bonne part d'épreuves, et maintenant je suis seule... comme serait votre oncle, s'il ne vous avait pas. Voilà tout... Voulez-vous que nous nous voyions quelquefois?

JEANNE.

Mais certainement, madame.

MADAME MÉRIEL.

Si vous étiez tout à fait bonne (et je suis sûre que vous l'êtes) vous m'amèneriez un jour vos petits enfants. Quel âge ont-ils?

JEANNE.

Cinq ans et trois ans, madame. L'aîné s'appelle Jacques, comme mon oncle; et la cadette, Amélie. Je trouve ce nom pas bien joli et un peu Louis-Philippe... Mais c'est mon oncle qui l'a choisi.

MADAME MÉRIEL.

Vous me les amènerez, n'est-ce pas? Quoique vieille, je sais très bien amuser les enfants... J'en ai eu, moi aussi... Vos petits trouveront à la maison beaucoup de vieux jouets... un peu cassés... Ils les finiront... Vous voulez bien?

JEANNE.

C'est dit. (Regardant vers le fond, à gauche.) Voici mon parrain qui rentre. Désirez-vous le voir, madame?

MADAME MÉRIEL, avec un peu de hâte.

Merci... je me suis attardée... A bientôt?

JEANNE.

A bientôt, madame. (Elle la reconduit vers la droite. En revenant :) Elle ne m'a parlé que de mon parrain, et elle n'a pas voulu le voir. Elle est bizarre, cette dame. Mais elle me plaît.

SCÈNE IV

JEANNE, CHAMBRAY, puis GERTRUDE, puis MARTIGNY.

JEANNE, à Chambray qui vient par la gauche.

Où sont les enfants, parrain?

CHAMBRAY.

Ne te dérange pas. Je les ai menés moi-même à leur bonne pour qu'on les débarbouille et qu'on les change. Ils en ont besoin, les gaillards.

JEANNE.

Vous me pardonnez de n'être pas allée vous rejoindre? J'avais une visite.

CHAMBRAY.

Oui, Gertrude m'a dit.

JEANNE.

C'est une vieille dame, notre nouvelle voisine. Elle est très bien. Elle n'a pas été heureuse et n'a plus du tout de famille. Je crois que je lui ferai plaisir en la voyant de temps à autre. Vous n'y voyez pas d'inconvénient?

CHAMBRAY.

Au contraire. Vois-la tant que tu voudras, la pauvre

femme. Ayons pitié des solitaires... je serais comme ça, sans toi... Ou bien je serais un vieux monsieur qui s'amuse, comme ce dégoûtant Vaneuse, mon vieil ami... Tu es mon salut, Jeanne, et je n'ai que toi, que toi, vois-tu bien. Tout le reste, les affaires, les voyages, la science, les livres, même l'action exercée sur les hommes... usé, fini, pas intéressant! (La regardant.) Il n'y a pour moi que ces yeux-là et la bonne petite âme que je vois au travers. Si tu me manquais, Jeanne, je serais un homme perdu... Il n'y a pas de raison pour que je te dise cela maintenant plutôt qu'à un autre moment. Mais je te le dis tout de même parce que je le pense à chaque minute.

JEANNE.

Mon cher parrain!

Elle croise ses deux mains sur l'épaule de Chambray, dans une attitude caressante.

GERTRUDE, sortant de la maison.

Madame, on vient pour les costumes des enfants.

CHAMBRAY.

Quels costumes?

JEANNE.

Je ne vous ai pas dit? Il y a dimanche une matinée d'enfants chez les Durieu. Jacques et Amélie ont été invités, et je leur ai promis...

CHAMBRAY.

Tu as eu tort, ma chérie.

JEANNE.

Mais...

CHAMBRAY, à Gertrude.

Dis qu'on remporte et paie le déplacement.

Gertrude rentre dans la maison.

JEANNE.

Oh! mon parrain, Jacques aurait été si drôle en mousquetaire, et Amélie en marquise!

CHAMBRAY.

Ils sont encore mieux en bébés. Crois-moi, ces plaisirs-là ne valent rien pour eux. Ces singeries de ce qu'il y a de plus artificiel, et souvent de plus déshonnête, dans les amusements des grandes personnes, ne peuvent qu'éveiller chez les enfants la vanité, la coquetterie ou déjà quelque chose de pire. C'est ridicule et c'est malsain. Veux-tu faire de tes enfants des poupées vicieuses?

JEANNE.

Dame! non, parrain.

CHAMBRAY.

Laisse-moi donc la direction de ces petits. Il faut en faire, avant tout, des êtres simples et droits. J'ai là-dessus des idées très arrêtées.

JEANNE, souriant.

Pas seulement là-dessus, parrain.

CHAMBRAY.

C'est un reproche?... Tu m'en veux?

JEANNE.

Non. Mais je leur avais promis... Ils vont être désespérés.

CHAMBRAY.

Sois tranquille, je me charge de les consoler.

MARTIGNY, s'approchant, par la gauche.

Jeanne?

JEANNE.

Quoi?

MARTIGNY.

Est-ce qu'on s'habille, ce soir?

CHAMBRAY, à Jeanne.

Tu as donc du monde à dîner?

JEANNE.

Oui; les Montaille et monsieur de Vaneuse.

CHAMBRAY, à Martigny.

Mais non, on ne s'habille pas.

MARTIGNY.

Ah! tant mieux.

Il reste sans rien trouver à dire.

CHAMBRAY.

Jeanne? (Elle se rapproche de Chambray. A Martigny.) Mon cher ami, je vous demande pardon, mais j'aurais quelque chose d'assez important à dire à Jeanne, précisément au sujet des Montaille.

MARTIGNY.

Et je suis de trop?

CHAMBRAY.

Oui et non.

MARTIGNY.

C'est-à-dire oui.

Il entre dans la maison, un peu maussade.

CHAMBRAY.

Voici, Jeanne, ce que je voulais te dire. Que les Montaille viennent ici de temps en temps, soit. Ce sont relations d'été, qui se ralentiront d'elles-mêmes, l'hiver venu. Mais, en attendant, j'estime que tu ferais bien de ne pas te lier plus intimement avec Yoyo.

JEANNE.

Oh! il n'est pas question de grande intimité. Mais nous avons été ensemble au couvent. Si elle est un

peu libre de façons, elle n'est du moins pas méchante. Puis, son père est votre camarade d'enfance.

CHAMBRAY.

Oui, et j'ai un certain faible pour lui, malgré ses vices. D'ailleurs, ce n'est pas tout à fait un malhonnête homme. Mais il l'a échappé belle.

JEANNE.

Quant à monsieur de Montaille, vous ne pouvez nier qu'il ne soit la correction même. Il en est... réfrigérant.

CHAMBRAY.

Ce qui ne l'empêche pas, celui-là, d'être probablement un drôle.

JEANNE.

Oh ! parrain !

CHAMBRAY.

Oui, je sais, les Montaille sont, comme on dit, nos amis, à nous qui sommes, je l'espère, d'honnêtes gens. Cela veut dire que très souvent, sans trop savoir pourquoi, par habitude ou lâcheté, on traite en amis des gens qu'on méprise parfaitement, avec qui on n'a pas une idée commune, et qui, en réalité, sont pour nous des étrangers. Et cela est stupide.

JEANNE.

Alors Yoyo?...

CHAMBRAY.

Yoyo... Comment t'indiquer?... Enfin, voilà. Les Montaille n'ont aucune fortune, et tu n'ignores pas de quelle façon ils vivent. C'est la vie mondaine dans toute sa futilité et toute son horreur. Une vie très coûteuse... Comment font-ils? C'est inexplicable; mais le malheur est qu'on l'explique. Comment?... C'est bien simple, si simple que je n'ose pas te le répéter...

Bref, on l'explique par l'extrême gentillesse de Yoyo pour les amis de son mari et sa facilité à accepter les témoignages de leur reconnaissance, — et par l'extrême discrétion de Montaille... Comprends-tu?

JEANNE.

Je crois que oui, parrain.

CHAMBRAY.

J'ajoute que Montaille a la réputation, premièrement d'être très fort aux armes, et secondement de brocanter des bibelots et des vieux meubles aux amis de sa femme, qui sont toujours les siens. On raconte même l'histoire de certain meuble renaissance... — oui, un cabinet florentin, fin quinzième siècle (on met les points sur les *i*) — qu'il aurait vendu successivement à plusieurs de ses intimes; car chacun d'eux le revendait, pas cher, pour s'en débarrasser, et Montaille le rachetait chaque fois, pas bien cher non plus, pour le replacer avantageusement... Comprends-tu?

JEANNE.

Oh! parrain, pourquoi me dites-vous tout cela, si vous n'êtes pas sûr? Pour moi, je n'y crois pas du tout, vous entendez? pas du tout. Mais rien que de me le figurer, cela me serre le cœur.

CHAMBRAY.

Oui, tu es une bonne petite fille. Tu es de celles que l'idée seule de l'existence du mal étonne et fait pleurer... Au reste, tu as raison, je ne suis pas sûr... Mais, en tout cas, je devais t'avertir, et voilà qui est fait. (A part.) Elle n'a pas compris un mot.

JEANNE, regardant au fond à droite.

Voilà monsieur de Vaneuse. Il est venu à bicyclette.

CHAMBRAY.

Gamin!

SCÈNE V

LES MÊMES, VANEUSE.

VANEUSE, *en costume de cycliste, regardant sa montre.*
Quinze kilomètres en quarante minutes [1].

CHAMBRAY.
Tu dois tricher.

VANEUSE.
Presque pas, je t'assure. (*Saluant Jeanne.*) Madame...

JEANNE.
Vous devez avoir très chaud, monsieur?

VANEUSE.
Nullement.

JEANNE.
Voulez-vous boire?

VANEUSE.
Merci. J'attendrai ma fille et mon gendre. Ils ont pris par Ville-d'Avray. Ils avaient parié qu'ils arriveraient quand même avant moi. Jeunes présomptueux!

JEANNE.
Je vais préparer des rafraîchissements.

Elle entre dans sa maison.

SCÈNE VI

CHAMBRAY, VANEUSE.

VANEUSE.
Tu devrais en faire.

1. Cela a été écrit au moment le plus brillant de la bicyclette, avant le triomphe de l'automobile. Cette note s'applique aussi au commencement de la scène VII.

CHAMBRAY.

Quoi?

VANEUSE.

De la bicyclette.

CHAMBRAY.

Je suis trop vieux. Je n'ai que trois ans de moins que toi.

VANEUSE.

C'est pourtant bon. Ça empêche de penser.

CHAMBRAY.

Tu as peur que la pensée ne te dévore?

VANEUSE.

Ne te fiche pas de moi. Si tu avais mes embêtements...

CHAMBRAY.

Quels?

VANEUSE.

Toujours les mêmes.

CHAMBRAY.

Mon pauvre ami, rends-moi cette justice que j'ai fait pour toi ce que j'ai pu. Je t'ai prêté dans ces dernières années pas mal d'argent, soit dit sans reproche; et cela, remarque-le bien, pour te permettre, en somme, de mener une vie que je condamne et qui me dégoûte.

VANEUSE.

Oui, tu as été gentil... Je ne te demande rien... Je n'ai pas de chance, voilà tout.

CHAMBRAY.

Range-toi.

VANEUSE.

Plus possible.

CHAMBRAY.

Tu as ta fille. Tu aurais un foyer, si tu voulais.

VANEUSE.

La maison de ma fille n'est pas un foyer. Yoyo est charmante, mais elle n'est pas plus sérieuse que son père.

CHAMBRAY.

C'est toi qui l'as élevée.

VANEUSE.

Autrement dit, elle n'a pas été élevée du tout.

CHAMBRAY.

Elle t'aime pourtant?

VANEUSE.

Je crois même qu'elle n'a jamais aimé que moi. Elle me trouve chic.

CHAMBRAY.

Et ça ne te remplit pas le cœur. Il te manque quelque chose.

VANEUSE.

Ah! c'est triste d'avoir notre âge.

CHAMBRAY.

L'âge de la solitude. Tu commences à t'en apercevoir? Oui, quand on est hors de la règle naturelle, soit comme toi qui n'as jamais pris le mariage ni la paternité au sérieux, soit comme moi qui ne me suis pas marié, à partir de la cinquantaine on ne sait plus que faire de soi.

VANEUSE.

C'est vrai... Le jour, ça va encore. On joue son rôle de son mieux. On est soutenu par la galerie. Mais quand elle n'est plus là... Si je te disais que je n'ose presque plus rentrer chez moi!... Sais tu ce qui me fait rester au cercle, où cependant je ne m'amuse guère, jusqu'à des trois heures du matin? Eh bien,

mon ami, c'est l'épouvante d'être seul, pas autre chose... Je t'ennuie?

CHAMBRAY.

Pas du tout. Tu es mon ilote. Tu me rends service.

VANEUSE.

Et puis, on a beau lutter, faire bonne contenance, il y a la machine qui ne va plus, les rhumatismes, les gastralgies... Et personne pour vous soigner... On ne peut plus jouir de rien; et c'est d'autant plus atroce que l'on continue à faire mécaniquement les gestes des gens qui s'amusent, parce qu'on n'a jamais appris à en faire d'autres.

CHAMBRAY.

Je te plains. Mais tu n'avais qu'à vivre autrement. Tu aurais pu, si tu avais voulu. Tu as eu une femme excellente : il fallait être un bon mari. Il ne fallait pas traiter ta fille comme un joujou. Tu aurais de bons souvenirs, de bonnes habitudes, une intimité, un coin bien chaud. Ta fille, autrement élevée, aurait consenti à te faire grand-père, ce qui doit être délicieux. Au lieu de cela...

VANEUSE.

Eh bien, dis donc, et toi?

CHAMBRAY.

Quoi? moi?

VANEUSE.

Toi non plus, tu n'as pas de foyer. Tu en as même moins que moi.

CHAMBRAY.

D'abord ce n'est pas sûr. Et puis, moi, ce n'est pas ma faute.

VANEUSE.

Allons donc!

CHAMBRAY.

Non, ce n'est pas ma faute. Il y a quarante ans, — quarante ans! — j'ai aimé une jeune fille, moi, si tu veux le savoir. Je dis : aimé absolument, de toutes les forces de mon esprit et de mon cœur... Mais qu'est-ce que je te raconte là? c'est de l'hébreu pour toi.

VANEUSE.

Je te demande pardon. J'ai aimé comme ça moi aussi.

CHAMBRAY.

Et même plusieurs fois?

VANEUSE.

Et même pas mal de fois.

CHAMBRAY.

Moi, ça ne m'est arrivé qu'une fois. Voilà entre nous toute la différence.

VANEUSE.

Mais, puisque tu l'aimais tant, il fallait l'épouser.

CHAMBRAY.

Évidemment; mais, le jour où je m'étais promis de me déclarer, elle me donna le plus horrible témoignage d'estime : elle me confia affectueusement qu'elle en aimait un autre, — oh! un garçon très bien, beaucoup mieux que moi, — et que le mariage était décidé.

VANEUSE.

Et alors?

CHAMBRAY.

Alors, je suis parti : j'ai été découvrir mon petit coin d'Afrique.

VANEUSE.

Et elle?

CHAMBRAY.

Je ne l'ai pas revue depuis, et je ne sais pas ce

qu'elle est devenue. Je suis resté seul; j'ai voyagé: j'ai travaillé, et beaucoup. Et puis, à un moment, j'ai eu peur de devenir comme toi...

VANEUSE.

Merci.

CHAMBRAY.

A un certain tournant de la vie, quand on n'a pas de famille, il faut s'en faire une. Aimer un enfant, et j'ai eu le bonheur de trouver Jeanne. Aimer les hommes, — ou du moins s'occuper d'eux, ce que je trouve plus facile que de les aimer, — et tu sais ce que j'ai fait pour mes ouvriers. Ce n'est pas que je compte beaucoup sur leur reconnaissance : je fais, si tu veux, des expériences de charité... Et comme cela, je vis, pas trop malheureux... Mais voici ta fille.

SCÈNE VII

LES MÊMES, YOYO et MONTAILLE en costume de cyclistes, JEANNE, MARTIGNY.

YOYO. Elle arrive sur la scène à bicyclette et descend devant la rampe.

Bonjour.

VANEUSE.

Bravo!

MARTIGNY.

Bravo! bravo!

YOYO, après avoir donné des poignées de main.

Vingt-huit kilomètres en soixante-cinq minutes.

VANEUSE.

Moi, quinze en trente-cinq minutes.

CHAMBRAY.

Tu disais quarante, tout à l'heure.

VANEUSE, examinant la bicyclette de Yoyo.

Tu as changé ta machine?

YOYO.

Seulement le pneu, c'est un Dickson.

VANEUSE.

Moi, j'ai un Simpson; je m'en trouve très bien.

MONTAILLE, très grave.

L'obturation est plus complète dans le Dickson.

CHAMBRAY.

Ah?

YOYO.

Oui. C'est Tomy qui m'a conseillé le Dickson.

CHAMBRAY.

Qui ça, Tomy?

YOYO. Elle parle pendant toute la scène d'une voix lente et détachée, presque sans inflexion.

Celui qui détient le record de l'heure sur piste.

CHAMBRAY.

Fichtre!

YOYO.

Il a des jambes, non, mais des jambes!.... Et, là-dessus, un corps d'enfant.

MONTAILLE.

C'est, d'ailleurs, un homme parfaitement élevé.

CHAMBRAY.

Allons, tant mieux... Est-ce que vous croyez que cette conversation nous amuse?

YOYO.

Non, je ne le crois pas. Mais, quand on en fait, on

ne peut plus parler que de ça, c'est connu. Il ne faut pas nous en vouloir... C'est, d'ailleurs, un exercice excellent pour les mœurs. Depuis que je monte là-dessus, je ne songe presque plus à faire des bêtises.

MARTIGNY.

Très drôle !

MONTAILLE, sévère.

Yolande !

CHAMBRAY, à Yoyo.

Pourquoi parlez-vous comme ça ?

YOYO.

Comme quoi ?

CHAMBRAY, l'imitant.

Comme ça.

YOYO.

Nous parlons toutes comme ça dans ma bande, pour marquer que nous nous embêtons.

MONTAILLE, sévère.

Voyons, chère amie...

CHAMBRAY.

Quelle bande ?

YOYO.

Vous ne devez pas connaître... sauf, peut-être, la baronne Mosca.

CHAMBRAY.

Celle qui ?...

YOYO.

Oui, celle qui.

CHAMBRAY.

Vous la voyez ?

VANEUSE.

Yoyo l'a rencontrée une ou deux fois... par hasard.

YOYO.

Non, papa; je la vois très souvent.

VANEUSE.

Ce n'est pas ce que tu fais de mieux, mon enfant.

YOYO.

Pourquoi?

VANEUSE.

Dame! tu sais ce qu'on dit...

YOYO.

Qu'est-ce que ça fait, ce qu'on dit?

CHAMBRAY.

Et même, qu'est-ce que ça fait, ce qu'on fait?

YOYO.

Oui, qui ça dérange-t-il?

JEANNE, naïvement.

Oh! Yoyo... et Dieu? Toi qui étais si pieuse au couvent!

YOYO.

Pauvre petite Jeanne! (Elle l'embrasse.) Enfin, que voulez-vous? Mosca m'amuse parce qu'elle s'embête encore plus que moi.

CHAMBRAY.

Voulez-vous être gentille?

YOYO.

Je le suis toujours avec vous.

CHAMBRAY.

Dites-moi une de vos journées.

YOYO.

Laquelle?

CHAMBRAY.

Celle que vous voudrez.

YOYO.

Alors, hier. Lever à dix heures. Bicyclette. Déjeuner à Madrid avec Mosca. Couturière à deux heures. A trois, Bodinière : audition de chansons obscènes du vieux temps. A quatre et demi, visite à l'exposition des « Défaillants »...

CHAMBRAY.

Vous aimez la peinture?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Pas du tout. De cinq à sept... je passe.

CHAMBRAY.

Pourquoi?

YOYO.

Ça ne vous regarde pas.

MONTAILLE, sévère.

Yolande!

YOYO.

Ni vous non plus, mon ami.

MARTIGNY, rire forcé.

Ha! ha! ha!

CHAMBRAY, à Martigny.

C'est donc drôle? (A Yoyo.) Et puis?

YOYO.

Dîné avec papa aux Ambassadeurs. Puis, à la Comédie-Parisienne, *Loth*, tétralogie mystique. Ça a duré jusqu'à deux heures du matin.

CHAMBRAY.

Vous aimez la littérature?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Pas du tout.

CHAMBRAY.

Et... c'était bien?

YOYO.

C'était dégoûtant. Le sujet était loyalement traité.

VANEUSE.

Ça, oui. Je ne sais vraiment pas où nous allons.

YOYO.

Aux abîmes, papa.

MARTIGNY, faisant le plaisant.

Tout droit.

Chambray hausse les épaules.

CHAMBRAY.

Et avant-hier?

YOYO.

La même chose. Variantes insignifiantes.

CHAMBRAY.

Et vous êtes contente de vous?

YOYO.

Mon Dieu...

CHAMBRAY.

Si! si! vous êtes contente de vous, cela saute aux yeux. Eh bien, vous savez? vous avez tort. Car, ne vous faites pas d'illusion, c'est à la portée de tout le monde de ne chercher que son plaisir, au point de ne plus savoir où il est, et de rayer de sa vie le devoir, et de n'aimer personne, et de ne s'étonner de rien, et de s'embêter, et de se morphiniser, et de s'affoler les nerfs, et de se vider le cerveau...

VANEUSE.

Eh! dis donc, tu l'arranges bien!

CHAMBRAY, à Yoyo.

Mon âge me permet de vous dire certaines choses, mon enfant.

MONTAILLE.

Assurément.

YOYO.

Allez! allez! j'aime tant quand vous m'injuriez!

CHAMBRAY.

En somme, vous êtes tout bonnement une jolie petite anarchiste d'en haut...

YOYO.

Aussi, ce que je comprends ceux d'en bas!... Au moins, ceux-là aussi trouvent la vie bête, et le font savoir!

MONTAILLE, sévère.

Yolande, vous allez décidément trop loin. Vous ne devriez pas, même en plaisantant, quand il s'agit des pires ennemis de la société...

YOYO.

Vous avez peur d'eux?... Bah! après nous la fin du demi-monde! comme dit une de mes amies.

MARTIGNY.

Elle est impayable.

CHAMBRAY.

Vous trouvez? Mais, mon pauvre Pierre, vous ne pouvez pas penser ce que vous dites! Mais voilà une demi-heure que vous riez faux, — heureusement pour vous! Mais vous avez des principes, vous! Mais vous avez des vertus, vous, de bonnes vieilles vertus! Mais vous êtes un bon et brave garçon...

JEANNE.

Très bien, mon oncle!

CHAMBRAY.

... Alors, pourquoi faire le malin?

MARTIGNY, *piqué.*

Mais, j'ai bien le droit, comme un autre...

CHAMBRAY.

Vous aimeriez mieux que je vous considère comme un gredin? ou comme un dilettante? (*A Yoyo.*) Vous finirez par me le gâter, vous, et, vrai! ce serait mal.

YOYO.

Lui? pas de danger. Il est condamné à l'innocence.

MARTIGNY, *prenant un air fin.*

On croit ça.

CHAMBRAY.

Le voilà encore qui va se vanter. (*Entre Gertrude.*) Qu'est-ce qu'il y a, Gertrude?

GERTRUDE.

Monsieur, ce sont les enfants. Depuis qu'on leur a dit qu'ils n'iraient pas à cette matinée, ils ne cessent pas de pleurer, et je ne sais plus quoi en faire.

JEANNE.

J'y vais.

CHAMBRAY.

Non, non, reste. Je m'en charge.

YOYO.

Pauvres petits!

CHAMBRAY.

Vous aimez les enfants?

MONTAILLE.

Beaucoup.

YOYO.

Je les ai en horreur.

CHAMBRAY.

Je l'attendais.

Il entre dans la maison, avec Gertrude.

JEANNE.

Vous savez que des rafraîchissements vous attendent dans le kiosque?

Elle se dirige vers la gauche; les autres la suivent.

MONTAILLE, *chemin faisant à Martigny.*

Cher ami, je vous ai ménagé une surprise.

MARTIGNY.

Quoi donc?

MONTAILLE.

Puisque c'est une surprise!

MARTIGNY, *à part.*

Il me fait trembler.

Ils disparaissent. Vaneuse et Yoyo sont restés en arrière.

SCÈNE VIII

VANEUSE, YOYO.

VANEUSE, *faisant signe à Yoyo de s'approcher.*

Yoyo!

YOYO.

Tu ne parais pas en train, mon pauvre papa?

VANEUSE.

Non.

YOYO.

Encore une culotte?

VANEUSE.

Oui.

YOYO.

Ne joue plus.

VANEUSE.

Ne dis donc pas de bêtises... Yoyo, ma petite Yoyo, tu ne pourrais pas prêter cinquante louis à ton vieux père?

YOYO.

Je ne les ai pas.

VANEUSE.

Tu sais que je t'ai toujours rendu, très exactement...

YOYO.

Je te répète que je ne les ai pas.

VANEUSE.

Tant pis.

YOYO.

Mais je les aurai peut-être.

VANEUSE.

Quand?

YOYO.

Dans quelques jours.

VANEUSE.

C'est long.

YOYO.

Enfin... je m'occuperai de toi. Parole! Ça m'embête parce que je ne suis pas riche. Mais ça m'amuse aussi, parce que, vois-tu? papa, tu es mon excuse. Et puis, je t'aime bien.

VANEUSE.

Tu es une bonne fille.

YOYO.

Meilleure qu'on ne croit.

Vaneuse va rejoindre les autres.

YOYO, appelant.

Monsieur Martigny! J'ai quelque chose à vous dire... Dans le plus strict tête-à-tête. Tu permets, Jeanne?

JEANNE, de loin, on la sent un peu contrainte.

Il n'a pas besoin de ma permission.

MARTIGNY, arrivant.

Voilà.

YOYO.

Plus vite, monsieur. Vous avez l'air d'un chien qu'on fouette.

SCENE IX

YOYO, MARTIGNY.

MARTIGNY.

Vous êtes folle. Vous voudriez donner des soupçons à Jeanne que vous ne vous y prendriez pas autrement ; vous...

YOYO.

Pourquoi n'es-tu pas venu hier?

MARTIGNY.

Pas eu moyen.

YOYO.

Tu m'as fait poser plus d'une heure.

MARTIGNY.

Je vous demande pardon. J'ai été moi-même assez ennuyé...

YOYO.

Si tu en as assez, il faut le dire.

MARTIGNY.

Comment pouvez-vous croire?...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Comment peux-tu croire?...

YOYO.

Tu me voudrais plus sentimentale, n'est-ce pas? plus romanesque, faisant plus de phrases... Mais enfin, quand nous sommes tous deux, là-bas, dans notre chez nous... est-ce que cela t'est si douloureux?

MARTIGNY.

Dame! non.

YOYO.

Tu m'aimes toujours?

MARTIGNY.

Dame! oui.

YOYO.

Moi, je t'aime, au fond, parce que tu es un très honnête homme, — sans blague! — et que ça me change des gens que je vois. Je sens que je puis m'appuyer sur toi... Heureusement; car j'ai bien des ennuis.

MARTIGNY, sans enthousiasme.

Dites-les.

YOYO.

Volontiers, quoique tu n'aies pas l'air de désirer beaucoup les entendre. Et ce que je te comprends! Enfin, voici. Mon mari dépense un argent fou à ses vieilleries...

MARTIGNY.

Moi aussi. Il a toujours des surprises à me faire, des « occasions » dont il m'oblige à profiter.

YOYO.

C'est qu'il a du goût pour toi; et tu avoueras que tu lui dois bien de paraître t'intéresser, de temps en temps, aux choses qui l'intéressent.

MARTIGNY.

Je ne dis pas.

YOYO.

Donc, Robert dépense beaucoup; et, d'autre part, il tient — comme toi — à ce que je sois un peu élégante... Tu prévois la conclusion?

MARTIGNY.

Oui.

YOYO.

Elle est en effet banale... Une note de couturière...

MARTIGNY.

Mais, ma chère amie, j'ai très peu d'argent. Montaille me ruine avec ses meubles. Vous-même, je vous ai déjà aidée...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Je t'ai déjà aidée pas mal de fois. J'ai pu, jusqu'à présent, dissimuler à Chambray ce surcroît de dépenses... Mais je vous assure...

YOYO.

Dis-moi « tu ».

MARTIGNY.

Mais je t'assure que Chambray finira par s'apercevoir...

YOYO.

Tu sais que c'est mufle, ce que tu me dis là?

MARTIGNY.

Yoyo!

YOYO.

Juge toi-même.

Un silence.

MARTIGNY.

Enfin... Combien?

YOYO.

Pas grand'chose. Cent cinquante louis.

MARTIGNY.

Eh bien... tu les auras.

YOYO.

Demain?

MARTIGNY.

Oui.

YOYO.

Tu me les apporteras?

MARTIGNY.

Eh bien... oui.

YOYO.

Tu es gentil. Tu l'es un peu malgré toi. Mais tu es très gentil.

MARTIGNY.

Prends garde!

Chambray sort de la maison. Jeanne, l'apercevant, va au-devant de lui, suivie de Vaneuse et de Montaille. Yoyo et Martigny se séparent.

SCÈNE X

TOUS, puis UN COMMISSIONNAIRE.

JEANNE, à Chambray.

Les enfants sont consolés?

CHAMBRAY.

Parfaitement. (Bas.) Pourquoi as-tu laissé ton mari en tête à tête avec Yoyo?

JEANNE.

Mais...

YOYO, à Vaneuse, pendant que Chambray et Jeanne continuent à causer ensemble, et Martigny avec Montaille.

Tu auras tes cinquante louis, papa.

VANEUSE.

Quand?

YOYO.

Demain soir.

VANEUSE.

Je t'adore.

A ce moment, arrive, par la droite, un commissionnaire apportant un meuble sur un crochet.

MONTAILLE, au commissionnaire.

Par ici! Par ici!

MARTIGNY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MONTAILLE.

C'est la surprise que je vous ai annoncée, mon cher Martigny... Un pur bijou florentin, fin quinzième siècle. J'ai bien vu l'autre jour que vous en aviez envie, et j'ai eu l'égoïsme de vous dire que je ne voulais pas m'en séparer. Mais c'est un vilain sentiment, dont je me punis aujourd'hui. Cette merveille est à vous.

MARTIGNY, écrasé.

Et... combien?

MONTAILLE.

Ne parlons pas de cela... Je l'ai payé trois mille...

MARTIGNY.

C'est entendu.

JEANNE. Elle a tout compris. Elle s'avance vers Yoyo ; mais, au moment où elle va parler, elle chancelle, et tombe dans les bras de Chambray. Yoyo s'approche ; mais Jeanne, revenue à elle :

Non ! pas toi ! Va-t'en !

Martigny s'approche à son tour.

CHAMBRAY, à Martigny.

Non, pas vous ! Laissez-nous ! Laissez-nous tous !

YOYO, à Vaneuse.

Viens, papa.

MONTAILLE, toujours calme.

Notre présence, en effet, ne pourrait que gêner... (Tranquillement, la main tendue à Martigny.) Cher monsieur...

Martigny, ahuri, lui donne la main.

CHAMBRAY. Il entraîne Jeanne vers la maison.

Gertrude ! Gertrude ! (Gertrude paraît sur le seuil. Il lui remet Jeanne ; puis, se retournant vers le commissionnaire.) Remportez ça !... Mais voulez-vous remporter ça ! (Fermant la porte au nez à Martigny qui veut entrer derrière lui.) Vous pouvez vous vanter d'être un joli coco !

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Chambray.

Porte de la chambre de Jeanne à droite; porte à gauche: porte de sortie au fond. — Huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTIGNY, puis CHAMBRAY.

MARTIGNY, frappant très doucement à la porte de droite et appelant.

Jeanne!... Son oncle me l'a enlevée hier soir et ne l'a plus lâchée. On m'a relégué dans ma chambre, tout seul. (Frappant de nouveau, un peu plus fort.) Jeanne!... Si j'osais!... Mais je n'ose pas... Non, je n'ose pas.

CHAMBRAY, entrant par la porte où Martigny vient de frapper.

Qu'est-ce que vous faites là, vous?

MARTIGNY.

Je voudrais voir Jeanne.

CHAMBRAY.

Elle dort.

MARTIGNY.

J'attendrai qu'elle soit réveillée.

CHAMBRAY.

Non. Vous lui feriez mal en vous montrant.

MARTIGNY.

Mais enfin...

CHAMBRAY.

Enfin quoi?

MARTIGNY.

Je suis son mari.

CHAMBRAY.

Ça m'est égal. Je l'ai sous ma garde; je ne vous la laisserai pas approcher.

MARTIGNY.

Elle est forte!

CHAMBRAY.

C'est comme ça, mon ami.

MARTIGNY.

Si je voulais pourtant?

CHAMBRAY.

Mais vous ne voudrez pas. La pauvre petite a passé la nuit à sangloter. C'était à fendre le cœur..

MARTIGNY.

Eh! moi non plus, je n'ai pas dormi de la nuit.

CHAMBRAY.

Nous l'avons veillée, Gertrude et moi. Elle s'est assoupie vers le matin.

MARTIGNY.

Moi pas.

CHAMBRAY.

Ce qu'il lui faut, c'est le repos le plus absolu. Laissez-la tranquille : c'est ce que vous pouvez faire de mieux pour elle.

MARTIGNY.

Je suis bien malheureux!

CHAMBRAY.

Si vous vous figurez que je vais vous plaindre!..

Écoutez, Pierre ; j'avais beaucoup d'amitié pour vous ; je vous avais confié ce que j'ai de plus cher au monde... J'étais si tranquille sur votre compte, que j'avais beau être informé du petit commerce de Montaille, je ne me suis jamais demandé d'où venaient toutes ces horreurs. (Il montre les bahuts dont le salon est encombré.) Je ne soupçonnais même pas ce qui aurait dû me crever les yeux; je croyais aux ventes, je croyais aux trouvailles chez les brocanteurs; je croyais à tout ce que vous nous racontiez... Est-ce que je pouvais me douter qu'avec cette figure-là... Ah! vous m'avez joliment trompé!... Voyons, voyons, pourquoi avez-vous fait cela?

MARTIGNY.

Je ne sais pas.

CHAMBRAY.

N'aviez-vous pas un foyer charmant? une femme adorable? des enfants délicieux? la vie la plus douce et la plus commode, celle qui convenait le mieux à votre caractère? Est-ce que même nous n'avons pas toujours cherché, Jeanne et moi, à vous épargner les petits soucis et les petites responsabilités du ménage? Enfin, n'étiez-vous pas heureux?

MARTIGNY.

Mon Dieu...

CHAMBRAY.

Ah çà! vous n'allez pas dire que vous n'étiez pas heureux?

MARTIGNY.

Évidemment si, je l'étais. Ça peut même se démontrer. Mais...

CHAMBRAY.

Un brave garçon comme vous, fait pour la vie de famille, plutôt timide et empêtré... avoir une maîtresse! et celle-là!

MARTIGNY, piqué.

Eh bien quoi, celle-là?

CHAMBRAY.

Je ne voudrais rien vous dire de désagréable : mais voilà une fantaisie qui ne va guère à votre genre, mon pauvre enfant.

MARTIGNY.

Quoi, mon genre? Il faut croire que tout le monde ne me trouve pas si empêtré, comme vous dites... Et puis, de quoi s'agit-il au fond? Est-ce que j'ai mis mon cœur là dedans? Est-ce que je suis le premier mari qui... Ah! mon Dieu, voilà-t-il pas une affaire?

CHAMBRAY.

Vous devenez odieux, mon cher ami, tout simplement.

MARTIGNY.

Non, mais c'est vous qui me faites dire des choses... Si je pouvais seulement parler à Jeanne!... Car, au bout du compte, elle a, tout au plus, des soupçons?

CHAMBRAY.

Elle sait tout.

MARTIGNY.

Mais comment? Ce n'est pas l'envoi de ce machin florentin (est-il seulement florentin?) qui l'aurait éclairée si elle n'avait pas su autre chose, si elle n'avait pas été avertie... Qui est-ce qui a bien pu lui dire?...

CHAMBRAY, un moment embarrassé.

Elle a deviné, parbleu, avec son instinct de femme... de femme jalouse...

MARTIGNY.

Elle, deviner? Pauvre petite! Elle, si innocente et si confiante?... Non, je vous dis que quelqu'un a dû la

mettre sur la voie. Sapristi! si je connaissais l'animal!...

CHAMBRAY.

Elle sait tout, voilà le fait. Et, comme c'est une créature très candide, très loyale, que votre trahison a dû, par conséquent, bouleverser tout entière, et aussi une âme tendre et aimante, capable, sous sa douceur, de sentiments très profonds... enfin, qu'est-ce que vous voulez? c'est triste à dire, mais je me demande si elle pourra jamais vous pardonner. En tout cas, bien sincèrement, je vous conseille, dans votre intérêt, de ne pas la voir en ce moment. Ce serait maladroit; cela ne ferait qu'exaspérer sa souffrance et sa rancune. Croyez-moi, mon ami, ne la voyez pas; laissez passer la crise... C'est d'ailleurs le meilleur moyen de lui dérober certaines démarches... probablement inévitables, et qu'elle ne doit pas connaître.

MARTIGNY.

Quelles démarches?

CHAMBRAY.

Dame! mon ami, quand on s'est offert la femme d'un autre et qu'il en est informé, il faut généralement s'attendre...

MARTIGNY.

Tiens! c'est vrai... Montaille va sans doute m'envoyer ses témoins. Je n'y avais pas encore pensé.

CHAMBRAY.

Il va sans dire, mon ami, que, si vous souhaitez mon assistance... J'ai assez l'expérience de ces choses-là.

MARTIGNY.

Merci, vous êtes bien bon... Mais, je suis bête! Il ne sait rien, Montaille. Il ne veut rien savoir, c'est même sa force. Il m'a tendu la main en s'en allant. Ainsi!

CHAMBRAY.

Il peut se raviser. L'éclat a été si public, qu'il est difficile, même à lui, de faire celui qui ne comprend pas.

MARTIGNY.

Nous verrons bien.

CHAMBRAY.

Le drôle est extrêmement fort à l'épée.

MARTIGNY.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?

CHAMBRAY.

Je savais, Pierre, que vous êtes brave.

MARTIGNY.

Oh! mon Dieu, non. Mais tout m'est indifférent, à l'heure qu'il est, sauf une chose. Je veux voir Jeanne. Toute fâchée qu'elle est, je vous jure que, si je pouvais lui parler, lui dire mon chagrin, et aussi lui expliquer... bref, lui faire lire dans mon cœur, et puis... la prendre, l'embrasser comme je l'aime, — elle me pardonnerait, elle ne pourrait pas ne pas me pardonner.

CHAMBRAY, glacial.

Je vous ai prévenu qu'elle dormait.

MARTIGNY.

Au moins, laissez-moi la regarder... rien qu'un peu, en entr'ouvrant la porte tout doucement. J'ai besoin de la voir.

CHAMBRAY.

Vous êtes fou.

MARTIGNY.

Je veux la voir...

CHAMBRAY.

Non!

MARTIGNY.

Et je la verrai!

CHAMBRAY.

Essayez donc!

Il lui barre la porte.

MARTIGNY.

Sapristi de sapristi! Si vous n'étiez pas mon maître, et si je ne vous avais pas appelé mon oncle pendant six ans...

CHAMBRAY.

Il est neuf heures. Vous devriez être à l'usine depuis longtemps. Allez-y, ça vous calmera.

MARTIGNY.

J'y vais, mais ça ne me calmera pas.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE II

CHAMBRAY, puis JEANNE.

CHAMBRAY, seul.

La prendre?... l'embrasser? Est-ce qu'il se figure, l'imbécile, qu'une femme délicate et fière comme Jeanne... (Frappant à la porte de droite). On peut entrer?

JEANNE, de la coulisse.

Je viens, parrain.

Elle entre.

CHAMBRAY.

Comment! tu t'es levée? Quelle imprudence!

JEANNE.

Oh! je suis malheureuse, mais je ne suis pas malade.

CHAMBRAY.

Mais si, tu es malade... Ces pauvres petites mains glacées... Couvre-toi bien au moins, ma chérie, et ne te fatigue pas, surtout... Assieds-toi là... dans la bergère... Tu y dormais de bons sommes quand tu étais petite, et tu n'y tenais guère de place... Tu as eu tort de grandir, Jeanne.

JEANNE.

Je voudrais voir Pierre.

CHAMBRAY.

Il est sorti.

JEANNE.

Sans demander à me voir?

CHAMBRAY.

Je lui ai dit que tu dormais.

JEANNE.

Et il n'a pas insisté?

CHAMBRAY.

Je te répète qu'il vient de sortir.

JEANNE.

Et moi qui l'attendais! Il me semblait pourtant que son premier mouvement aurait dû être de venir à moi, pour me parler... m'expliquer... oh! mon Dieu, même pour me mentir.

CHAMBRAY.

Il faut être juste, Jeanne: tu l'as toi-même repoussé hier soir.

JEANNE.

Belle raison! Il n'avait qu'à rester malgré moi... Je n'étais pas assez forte, je suppose, pour le mettre dehors... Mais que vous a-t-il dit? Quelle figure a-t-il? Est-ce qu'il se rend compte du mal qu'il m'a fait?

CHAMBRAY.

Il est très ennuyé.

JEANNE.

Seulement ennuyé?

CHAMBRAY.

Oh! devant moi, il se croit obligé de faire l'homme fort, de feindre le détachement et l'insouciance. Les êtres faibles comme lui ont de ces vanités... peut-être de ces timidités. C'est même la seule excuse que je voie à certaines paroles qui lui ont échappé...

JEANNE.

Quoi? qu'a-t-il dit?

CHAMBRAY.

Rien... une simple bravade. Il a dit : « Voilà-t-il pas une affaire! »

JEANNE.

Il a dit cela? Mais c'est affreux, parrain; c'est cruel, c'est méchant, c'est...

Elle est prête à pleurer.

CHAMBRAY.

Voyons! voyons! Il ne le pensait pas. Il essaye de se tromper lui-même. Faisons-lui l'honneur de croire qu'au fond il n'a pas la conscience si tranquille... Et veux-tu un conseil? Donne-lui le temps de réfléchir à ce qu'il a fait, laisse-le à sa solitude, et il ne tardera pas à te revenir. Mais ne cherche pas à le voir, ne fais pas un pas vers lui. Ce serait donner raison à son insouciance apparente, le confirmer dans l'idée qu'il n'est pas si coupable et que, en effet, ce n'est pas une affaire... Comprends-tu?

JEANNE.

Oui, parrain. Au reste, après ce que vous m'avez rapporté, je vous jure que je n'ai plus aucune envie de le voir ni de l'entendre.

CHAMBRAY.

Bien! très bien!

JEANNE.

J'avais tant de confiance en lui ! je le croyais si honnête, si sincère, si loyal ! Et j'étais si persuadée qu'il m'aimait !... Ce n'est pas qu'en y réfléchissant un peu...

Elle s'interrompt.

CHAMBRAY.

Quoi ?... Dis !

JEANNE.

C'est assez difficile, parrain.

CHAMBRAY.

Pas avec moi. Moi, tu peux tout me dire.

JEANNE.

Certes il m'aimait bien. Il était très doux, très tendre... Mais...

CHAMBRAY.

Mais ?

JEANNE.

Mais il me semble que ce n'était jamais un abandon absolu. Quelquefois... souvent... je ne puis dire qu'il fût précisément distrait... ou inquiet, mais — ce n'est là qu'une impression, parrain, — c'était... comme s'il avait songé à autre chose... ou comme s'il avait craint qu'il n'y eût quelqu'un derrière les portes... C'est bête, ce que je vous dis là.

CHAMBRAY.

Que veux-tu ? il faut prendre les gens comme ils sont. Pierre est un timide, un incertain...

JEANNE.

Peut-être l'aimait-il déjà, l'autre ?

CHAMBRAY.

Peut-être.

JEANNE.

Mais comment a-t-elle pu le prendre ? Car ils n'ont ni

le même caractère, ni le même esprit, ni les mêmes goûts, ni la même vie, ni rien. Je suis sûre que, à l'origine du moins, il y avait dans Yolande beaucoup de choses qui déplaisaient à Pierre.

CHAMBRAY.

A l'origine, c'est possible. Mais cela montre justement qu'elle le tient par quelque chose de secret et qu'il vaut mieux ne pas approfondir.

JEANNE.

Quoi, parrain?

CHAMBRAY.

Hum! c'est un peu délicat... Tu es, toi, trop pure, trop innocente, ma chérie. Cette coquine lui offrait sans doute... ce que tu ne pouvais pas lui donner... Elle savait, elle, vaincre ses distractions. Elle a de l'expérience, elle, une longue expérience, acquise dans des collaborations variées... Elle sait ce qui plaît, ce qui mord, ce qui tient... Comprends-tu?

JEANNE.

Un peu... Ainsi, par exemple, elle sait s'habiller.

CHAMBRAY.

Oui, elle sait... s'habiller aussi.

JEANNE, comprenant un moment après.

Oh!... Mais, parrain, où, comment se voyaient-ils?

CHAMBRAY.

Ils ont dû suivre la coutume... Garçonnière de rez-de-chaussée dans les quartiers neufs; petite porte en avant de la loge du concierge; des meubles de cocotte... — car je pense qu'il n'y fourrait pas les meubles de Montaille; c'eût été manquer de tact... Beaucoup de fleurs — et du porto — les jours où elle venait... Ou bien qui sait? tout bonnement l'hôtel garni... Et puis, il y a les fiacres.

JEANNE.

Oh!

CHAMBRAY.

Oui, c'est vilain, mais c'est comme ça.

Un silence.

JEANNE.

Parrain, vous venez de me faire bien du mal; mais vous avez eu raison de me dire tout cela, et je vous en remercie... Je n'ai plus d'illusions Je vois maintenant les choses comme elles sont. Il ne m'aime pas, il ne m'a peut-être jamais aimée, et moi je ne l'aime plus. Et c'est le dégoût, plus encore que la douleur, qui a tué mon affection pour lui. Alors, c'est bien simple, nous n'avons qu'à nous séparer. Je ne veux plus le voir, jamais; je m'en irai; je...

CHAMBRAY.

Ce n'est pas sérieux, Jeanne? Réfléchis un peu, mon enfant. J'ai eu tort de répondre un peu brutalement à tes questions; j'aurais dû songer qu'une jeune femme et un vieil homme ne pouvaient voir ces vilaines réalités-là du même œil. Mais, je te l'affirme à présent, Pierre n'est pas si coupable que tu te l'imagines. Il n'aime pas Yoyo: ce n'est pas son cœur qu'il lui a donné, et ce n'est pas par le cœur qu'elle le tient, tu peux en être sûre. Alors?

JEANNE.

C'est vous maintenant qui ne comprenez pas, parrain. S'il l'aimait vraiment, avec son cœur, ce serait plus triste en un sens, mais je trouverais peut-être sa conduite moins monstrueuse.

CHAMBRAY.

On dit cela. Mais, s'il avait pour elle une véritable passion, tu dirais : « Si encore ce n'était qu'un caprice d'homme! »

JEANNE.

Peut-être. Cela prouve que, quelle que soit l'espèce de sa trahison, j'ai de quoi souffrir... Et c'est pourquoi je veux m'en aller, demander le divorce...

CHAMBRAY.

Je te répète que tu aurais tort. Un raccommodement tel quel vaudra toujours mieux, crois-moi.

JEANNE.

Non, parrain.

CHAMBRAY.

C'est bien ta pensée?

JEANNE.

Oui.

CHAMBRAY.

Elle est irrévocable?

JEANNE.

Irrévocable.

CHAMBRAY.

Eh bien... soit. Je pourrai me rendre cette justice que j'ai tout fait pour empêcher ce dénouement. Mais, après tout, il aura le mérite des solutions nettes... Pierre n'est pas méchant: mais il est faible, très faible: il pourrait recommencer; tu ne serais jamais tranquille... Et puis, veux-tu que je te dise, Jeanne? Nous ne serons peut-être pas si malheureux. Nous vivrons tous deux, comme autrefois, quand tu étais petite. Est-ce que nous étions si à plaindre, dis? Et ce sera encore mieux qu'autrefois, puisque nous aurons avec nous tes deux petits. (Jeanne s'est mise à pleurer.) Ne pleure donc pas... Jeanne, je t'en supplie, ne pleure pas!

JEANNE.

Ah! mon parrain! mon cher parrain!

Elle se jette sur son épaule.

CHAMBRAY.

Là... là... c'est fini... Et maintenant, Jeanne, il faut que tu me pardonnes.

JEANNE.

Quoi donc, parrain?

CHAMBRAY.

De t'avoir donné un pareil mari. Je ne pouvais pas prévoir... Il semblait t'aimer; il ne te déplaisait pas; j'avais pour lui de l'estime. Je trouvais tout très bien; j'ai fait ce mariage avec une entière confiance, même avec joie. Et pourtant, — je puis te l'avouer aujourd'hui, — à peine étiez-vous mariés, je n'ai plus été aussi satisfait; j'ai soupçonné que Pierre n'était pas l'homme qu'il te fallait, et que je m'étais trompé sur son compte... Est-ce singulier!

JEANNE, qui n'a pas écouté.

Parrain, où sont les enfants?

CHAMBRAY.

J'ai dit qu'on les promène.

JEANNE.

Je voudrais tant, tant les voir!

CHAMBRAY.

Tu les verras à déjeuner.

JEANNE.

Non, tout de suite, parrain.

CHAMBRAY.

On peut envoyer Gertrude.

JEANNE.

Elle n'en finirait pas. Voulez-vous être bon? Allez les chercher vous-même, parrain.

CHAMBRAY.

Mais, ma chérie, je ne puis te laisser dans l'état où tu es...

JEANNE.

Parrain, je vous en prie.

CHAMBRAY.

Alors il faut bien que j'obéisse. (Il l'embrasse; fausse sortie.) A ta place, je m'enfermerais.

JEANNE.

Pourquoi?

CHAMBRAY.

Pour qu'on ne te dérange pas. Tu as besoin de beaucoup, beaucoup de repos... A tout à l'heure.

Il sort par le fond.

SCÈNE III

JEANNE, puis MARTIGNY.

Jeanne reste songeuse avec des mouvements de tête enfantins, qui expriment la décision et la rancune.

MARTIGNY, dans la coulisse, frappant à la porte de gauche.

Jeanne!

Elle n'entend pas; il ouvre la porte timidement, s'approche derrière Jeanne, veut l'embrasser.

JEANNE, violemment, lui tournant le dos.

Laissez-moi! ne me touchez pas!

MARTIGNY, suppliant.

Jeanne!

JEANNE.

Je croyais que vous ne vouliez pas me voir?

MARTIGNY.

Moi? quand je n'ai que cette idée-là depuis hier soir! Mais d'abord c'est toi qui m'as repoussé. Et puis tu es rentrée dans ta chambre, avec ton oncle, qui m'a fermé la porte au nez. Et, ce matin, ton oncle encore m'a dit que tu dormais.

JEANNE.

Il a bien fait. Mais il fallait insister.

MARTIGNY.

J'ai insisté.

JEANNE.

Pas assez.

MARTIGNY.

Pas assez? Mais j'ai failli bousculer ton oncle, qui me barrait la porte... comme ça... avec ses deux bras. Je ne pouvais pourtant pas lui passer sur le corps.

JEANNE.

Si vous aviez sérieusement voulu me voir... Mais avouez que vous n'y teniez pas.

MARTIGNY

Ah! c'est trop fort! Je passe une nuit abominable, à rôder dans ma chambre, et puis dans le jardin (il faisait même un froid!) et puis ici, dans ce salon, autour de ta porte, à ruminer les choses que je te dirais pour obtenir mon pardon, des choses bien vraies, va! J'ai la simplicité de croire ce qu'on me disait, que tu dormais, qu'il fallait respecter ton sommeil... Et quand je te trouve seule, enfin! et que j'arrive tout content...

JEANNE, stupéfaite.

Tout content!

MARTIGNY.

Oui, tout content, malgré mon chagrin, de pouvoir

soulager mon cœur... voilà comme tu me reçois!... Non, là, vrai, c'est trop injuste!

JEANNE.

Ainsi, c'est vous qui me faites une scène! Cela, par exemple, c'est extraordinaire!

MARTIGNY.

Mais non, je ne te fais pas de scène, ma chérie... Seulement... je n'ai pas de chance, je suis maladroit comme toujours, je ne sais pas me faire comprendre... Je ne te fais pas de scène, puisque, au contraire, je viens te dire...

JEANNE.

Me dire quoi?

MARTIGNY.

D'abord, que je t'aime. Tu ne peux pas te figurer combien je t'aime à l'heure qu'il est, et combien je me repens.

JEANNE.

Ah?... Alors pourquoi avez-vous dit tout à l'heure : « Voilà-t-il pas une affaire! »

MARTIGNY.

C'est ton oncle qui a eu la charité de te rapporter ça?

JEANNE.

Enfin, l'avez-vous dit?

MARTIGNY.

Eh! c'est sa faute. Il a le talent de me faire dire des sottises. Et puis, quoi? Cela signifiait que ce n'était pas une affaire par rapport à moi, que je n'y avais rien mis de mon cœur, que ce n'était pas sérieux...

JEANNE.

Et que j'étais bien bonne de m'en émouvoir, mais que, si j'en souffrais, tant pis pour moi! que ma foi détruite, mon cœur brisé, mes larmes, mon désespoir,

tout cela vous était égal... Hélas! non, vous ne m'aimez plus.

MARTIGNY.

Encore?... Mais c'est exaspérant à la fin de n'être pas cru, juste au moment de sa vie où l'on est peut-être le plus sincère.

JEANNE, continuant.

Ah! je comprends maintenant. J'étais trop naïve, trop innocente. Cette femme vous offrait ce que je ne pouvais pas vous donner. Elle a de l'expérience, elle, une longue expérience, acquise dans des collaborations variées... Elle sait ce qui plaît aux hommes, ce qui les mord, ce qui les tient...

MARTIGNY.

Ce n'est pas toi qui as trouvé ça toute seule.

JEANNE.

Dites tout de suite que je suis trop bête!... Le mieux est de nous séparer, Pierre. Vous pardonner, je ne saurais, car je me souviendrais toujours. Et puis vous êtes faible; vous pourriez recommencer; je ne serais jamais tranquille... Je partirai, avec mes petits enfants, et je ne vous verrai jamais plus...

MARTIGNY.

Mais c'est idiot, ce que tu dis là! C'est tellement idiot que... Tiens, je ne lutte plus. Fais ce que tu voudras.

JEANNE.

Vous êtes résigné?

MARTIGNY.

C'est encore le plus court.

JEANNE.

Alors, adieu.

MARTIGNY.

Adieu. (Un long silence. Elle reste assise, immobile Il se pro-

mène en grommelant. Tout à coup, en passant auprès d'elle :) Tu sais que je me bats avec Montaille?

JEANNE, se dressant, avec un cri involontaire.

Pierre!

MARTIGNY.

Eh bien, non, là, ça n'est pas vrai... Montaille ne sait rien ; il ne veut rien savoir, c'est même sa force Il m'a tendu la main en s'en allant... J'ai voulu t'éprouver, et ça a réussi.

JEANNE.

Vous vous trompez. J'ai eu un mouvement tout irréfléchi, que vous avez provoqué par une ruse indigne. Cela ne prouve rien. C'est une offense ajoutée à d'autres, voilà tout.

MARTIGNY.

Tu es furieuse de t'être trahie, ma petite Jeanne, mais la façon dont tu as crié « Pierre! » prouve que tu m'aimes encore un peu. Et, puisque tu m'aimes encore un peu, tu vas me pardonner, j'en suis sûr... Mais oui! mais oui!... Écoute, je me suis très mal conduit, et tu as le droit de m'en vouloir, — mais pas trop, ni trop longtemps. Car ce qui est arrivé n'est presque pas ma faute. Bien vrai! Je ne pensais pas à elle; elle m'éloignait plutôt avec son genre, son aplomb, sa blague froide, son air de se moquer du monde ; j'étais persuadé que je lui paraissais un bonhomme tout à fait ridicule. Ah! non, je ne songeais pas à lui faire la cour! C'est elle qui me l'a faite. Parfaitement! Comment? Oh! par des moyens on ne peut plus simples et directs. C'est une personne qui s'exprime paisiblement, mais avec beaucoup de clarté. J'avais beau ne pas être fat, il n'y avait vraiment pas moyen de se méprendre sur ses intentions... Bref, c'est elle qui a voulu de moi, et c'est elle qui m'a pris... Je n'ai pas su résister : mais je t'assure

que, si tu avais été là, tu aurais toi-même reconnu que, en résistant, j'aurais été par trop bête ou par trop impoli... (*Voyant que Jeanne va parler.*) Non, ne dis rien; ne fais pas attention à ce qui te choque dans mon histoire; écoute jusqu'au bout, tu répondras après... J'avoue d'ailleurs que, au commencement, cela flattait ma vanité : une aventure, une liaison avec une femme à la mode... je n'avais jamais eu ça. Mais c'est une satisfaction qui n'a guère duré; ça n'était pas assez gratuit pour que je pusse longtemps me faire illusion... Oh! je sais bien que ce n'est pas très. . élégant, très... homme du monde de parler ainsi d'une femme avec qui... Mais, ma foi, tant pis pour elle! je ne dis que la vérité, et c'est mon bonheur, c'est le tien que je défends... Donc, je me suis laissé séduire, — comme une fille des champs, mon Dieu oui! — par amour-propre, par lâcheté, par curiosité, si tu veux. Mais que j'en ai eu vite assez! et quelle existence j'ai menée! Oh! le bric-à-brac du mari et (*Montrant les bahuts du salon*) les abominations dont il m'encombrait et que je n'osais pas refuser! Oh! la nécessité de mentir toute la journée! et l'argent qui filait! et la terreur d'être découvert, et l'idée que peut-être un jour tu apprendrais tout, et que je te paraîtrais odieux, et surtout que tu pleurerais, que tu souffrirais par ma faute, ma pauvre chérie!... Et je ne l'aimais pas! mais pas du tout! Seulement je ne savais plus comment me tirer de là. J'avais fini par la prendre en horreur... Tiens, le mal que je te disais d'elle, hier, tu crois peut-être que c'était une feinte, une ruse pour détourner tes soupçons? Eh bien, non. Je le pensais. En plein!... Et maintenant je suis désolé sans doute de t'avoir fait cette peine... et de m'être mis dans tous ces embarras: mais au fond je suis content, je respire, parce qu'au moins c'est fini avec elle. Et je t'aime, Jeanne, et je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je t'aimais

d'autant plus que j'avais plus d'ennuis avec l'autre. Et sois tranquille, tu n'as rien à redouter de l'avenir. Si jamais on m'y reprend, avec les femmes du monde!... Oui, je suis coupable. Oui, j'ai été nigaud, ce qui est encore plus dur à avouer. Mais je t'adore. Dis que tu me crois, Jeanne! Dis que tu me pardonnes!

JEANNE, glissant dans ses bras; presque à voix basse.

Méchant!

MARTIGNY.

Et sais-tu pourquoi j'ai fait cette sottise? pourquoi je n'ai pas su me défendre? Parce que je ne t'avais pas assez. Parce que, toujours, entre toi et moi, entre moi et les enfants, il y avait ton oncle. C'est à lui que nous devons les mauvaises heures que nous venons de passer. C'est lui qui a dit à chacun de nous, en particulier, ce qui pouvait le mieux l'indisposer contre l'autre, et qui a tout fait pour rendre notre... malentendu irréparable... Et tiens, j'y pense, je suis sûr que c'est lui qui t'a mise au courant de mon histoire. Car, bonne et confiante comme tu es, jamais de toi-même tu n'aurais soupçonné... Dis, comment as-tu pu, hier, non seulement deviner, mais avoir une certitude? C'est lui, n'est-ce pas?...

JEANNE.

Oui... Ce meuble italien... Il m'a raconté que monsieur de Montaille l'avait déjà vendu à plusieurs maris. Alors, quand je l'ai vu arriver, cela, joint à d'autres petits indices...

MARTIGNY.

Ainsi, sans ton oncle, tu n'aurais rien su. Cela aurait fini en douceur, sans que tu souffres, — puisque c'était déjà en train de finir. — Ou plutôt, sans ton oncle, cela n'aurait jamais commencé. Est-ce que tu crois que, si j'avais pu t'avoir bien à moi, être ton mari à mon aise, j'aurais accepté des distractions ailleurs?

Mais j'étais comme un étranger dans ma maison. Je n'avais même pas le droit de m'occuper des enfants. J'aurais voulu, quelquefois, me promener avec toi toute seule : mais il était là, toujours ; et c'était toujours lui qui te donnait le bras. Et moi, je suivais, piteux, les mains ballantes, — sauf quand je portais ton châle ou ton manteau, ce qui me faisait tout de même plaisir.

JEANNE, souriant à demi.

Pauvre Pierre!

MARTIGNY.

Tu me plains ; mais, en me plaignant, tu ne peux pas t'empêcher de sourire. Tu as raison : j'étais un peu ridicule... C'est cette maudite timidité! Il y a toujours eu, pour moi, comme un abîme infranchissable entre sentir ou penser — et agir, traduire en actes mes sentiments. C'est comme si tout témoin me faisait peur. On est bien malheureux d'être comme ça... Chez ton oncle, au contraire, l'action suit la pensée avec une raideur et une ponctualité militaires... Je subissais l'ascendant de son énergie : c'était fatal. Je m'effaçais devant lui ; j'avais l'air de reconnaître le premier que je n'existais presque pas, que j'étais un être négligeable. Alors toi, naturellement, tu me prenais au mot, sans y songer et tout en m'aimant bien... Mais, en somme, c'était ma faute.

JEANNE.

Non, Pierre, ce n'était pas ta faute tant que cela. Je vois bien que c'était un peu la mienne. Je t'aimais bien, comme tu dis, mais je ne te connaissais pas, et voilà que je commence seulement à te connaître. Il est vrai que tu ne t'es jamais montré ainsi : mais c'était à moi de te découvrir... Je te considérais, sans doute, comme un homme très bon et comme un grand savant, mais aussi, — tu me pardonnes? — comme une espèce de

grand enfant presque incapable de se diriger et de vouloir, et guère mieux armé que moi-même. J'aurais dû essayer au moins de te voir avec mes yeux, non avec ceux de mon parrain... C'est peut-être moi, Pierre, qui suis le plus responsable de notre erreur commune.

MARTIGNY.

Non, c'est moi. J'aurais dû, non seulement garder chez moi ma place et mon rôle naturel, mais te croire capable de m'y aider. Tandis que j'étais pour toi comme un grand enfant, tu étais pour moi comme une petite fille, charmante et bonne, mais aussi passive que moi. J'aurais dû deviner en toi la fine raison et la volonté sérieuse que je commence seulement à y apercevoir. Car voilà que nous faisons, l'un chez l'autre, des découvertes. Il en fallait faire plus tôt. C'est moi qui n'ai pas su.

JEANNE.

Non, Pierre; c'est moi qui ai été égoïste et sotte. Il m'était doux, le plus souvent, d'être gâtée par mon oncle. Cela m'engourdissait; je ne démêlais pas que le plaisir d'être adorée me coûtait la joie meilleure de vivre de ma vie propre, d'être vraiment femme, vraiment mère, et que, ayant accepté de n'avoir guère d'autre vie ni d'autres obligations que celles d'une poupée gentiment inutile, je t'autorisais par là à ne n'aimer aussi que comme une poupée.

MARTIGNY.

Et maintenant?

JEANNE.

Maintenant je vois clair; et c'est pourquoi, mon ami, bien que tout mon cœur saigne encore, je fais le grand effort de te pardonner.

MARTIGNY.

Oui, Jeanne, maintenant nous nous connaissons mieux, et nous sommes tout près de mieux valoir...

Il me semble que, toutes ces dernières années, nous étions dans les limbes, nous n'existions qu'à demi... Quelqu'un pesait sur nous, vivait à notre place : nous allons vivre nous-mêmes et pour notre compte. Nous ne permettrons plus à personne de faire la police de nos cœurs. Tu m'as vu enfin tel que je suis; je t'ai retrouvée, et je te jure que je te garderai!

Il la serre dans ses bras.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHAMBRAY.

CHAMBRAY, entrant par la porte du fond.

Voyons, Martigny, après ce qui s'est passé, ayez au moins la pudeur de laisser cette enfant tranquille!

MARTIGNY.

Monsieur, je l'embrasse parce que je l'aime et que je suis son mari... Oui, autrefois, j'osais à peine : vous étiez toujours entre nous deux; et, quand cela m'arrivait, vous faisiez une figure! C'est au point que, même quand vous n'étiez pas là, il m'en restait une appréhension, une peur de vous voir surgir tout à coup... Eh bien, tout cela est changé! Je l'embrasse tant que je veux, et devant vous; et tant pis si ça vous gêne! et tant pis si vous êtes jaloux!

CHAMBRAY, écrasé de surprise.

Jaloux?

JEANNE.

Pierre!

MARTIGNY.

Oh! je ne tiens pas aux mots... Mais j'ai tort de vous parler avec emportement, et je vous prie de m'excuser. Je vais tâcher de vous dire avec calme ce qui arrive et

où nous en sommes. — J'ai pour vous, mon cher maître, beaucoup de respect et de reconnaissance... Vous m'avez fait autrefois bon accueil. J'ai travaillé pour vous de mon mieux; vous avez apprécié ma collaboration, et vous l'avez largement récompensée. Vous avez voulu faire plus en me donnant Jeanne, et cela devrait me lier à vous encore plus que tout le reste. Seulement, voilà : vous avez cru me la donner: en réalité, vous l'avez gardée. J'aurais dû être heureux depuis six ans : j'ai été très malheureux. Sans vous en douter peut-être, vous m'avez frustré de mon bien, opprimé, supprimé. Je n'étais plus mari et père que par surprise et à la dérobée. Et le pire, c'est que vous m'avez, peu à peu, ôté ma confiance en moi. Vous pensiez, et sans doute vous disiez de moi, et peut-être devant Jeanne : « C'est un faible! » Je crois bien! C'est vous qui me rendiez ainsi... Je sentais que je ne pouvais cesser de paraître faible qu'en paraissant ingrat et dur, comme à présent... Aussi, je me résignais, je m'habituais même à mon rôle humilié. Mais aussi je me suis trouvé sans défense contre les tentations du dehors. C'est vous qui m'aviez désarmé. C'est à cause de vous que j'ai fait cette sottise qui a failli me coûter le cœur de ma femme... Eh bien, je ne puis plus, je ne dois plus accepter des conditions de vie si étranges — et si dangereuses. Il ne s'agit point de vous enlever l'affection de votre nièce, mais seulement de savoir si ce n'est pas moi qui ai d'abord charge d'elle et de ses enfants. Il n'est pas question de vous rien retrancher, mais de me restituer ce qui m'appartient. Je respecte des sentiments, des tendresses sacrées : je ne veux que rétablir entre nous trois l'ordre naturel des devoirs et des responsabilités. Et c'est uniquement dans cette pensée, — qui n'a rien d'offensant pour vous, monsieur Chambray, — que je dis à Jeanne : « Jeanne, il faut choisir entre ton oncle et ton mari ».

JEANNE. *Elle va silencieusement vers Martigny; puis :*

Je vous aime bien, mon cher parrain. Je vous aime toujours autant... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

CHAMBRAY.

C'est bon, j'ai compris. *(Un silence.)* Tu avais cinq ans, Jeanne, et tu étais toute seule au monde. Je revenais de mon grand voyage; il me restait bien des choses intéressantes à faire là-bas: j'étais en passe de devenir, comme on dit, un homme célèbre; je n'étais pas encore très vieux : mais je ne suis pas reparti... Pendant plusieurs années, trois fois par semaine, — et sans exception, Jeanne, — tu m'as vu dans le petit parloir de ton couvent. Puis, comme tu étais frêle et maladive, je t'ai prise chez moi, dans ma maison. Il en coûtait quelque chose à ma liberté et à mes aises : mais j'aimais les chaînes que je me donnais à cause de toi. Quand tu as été grande fille, je t'ai mariée avec Pierre, tout de suite... pour ne pas te voir pleurer!... Ne crois pas, Jeanne, que je te rappelle tout cela pour te le reprocher. Je l'ai fait avec joie, parce que je l'ai voulu — et parce que je ne pouvais pas ne pas le faire... Mais enfin, Jeanne, je l'ai fait. Tu es tout pour moi, depuis vingt ans: tu es ma seule raison de vivre... J'espérais, en retour, un petit coin près de toi, où tu me souffrirais, car c'est bien seul, un homme de mon âge... Oh! je te le répète, tu ne me devais rien. On ne doit rien à ceux qui, sans qu'on les en prie, ont absolument voulu se dévouer à vous. On ne leur doit rien : mais, tout de même, quand on a bon cœur, on ne peut pas les haïr, on leur accorde même un peu d'amitié, — de pitié, si tu veux... Ce que je ne vous pardonne pas, c'est l'humiliation d'apprendre tout à coup que, pendant si longtemps, vous m'avez subi, que j'ai été pour vous un hôte encombrant, une gêne, un fardeau. Votre silence a été lâche, puisqu'il devait aboutir à cette révolte

cruelle. Si ma tendresse me faisait importun, si je vous aimais mal à votre gré, il fallait m'avertir, doucement. J'aurais compris : je vous aimais assez pour vous aimer mieux. Mais, en me faisant entendre que vous m'avez menti pendant six ans, non seulement vous me brisez le cœur : vous m'empoisonnez même mon pauvre bonheur passé... Ah! vous montrez brusquement, après une patience bien surprenante, une énergie bien imprévue! Les jeunes sont durs aux vieux, quand ils s'y mettent... Enfin, je vous avais donné mon cœur, vous me le rendez : c'est bien. Plus rien de commun entre nous. Je quitte cette maison, et pour n'y plus rentrer. Je vous débarrasse, je vous délivre de moi. Soyez heureux.

Il se dirige vers la porte du fond.

JEANNE.

Mais, mon parrain, ce n'est pas du tout cela que Pierre a voulu dire. Comment pouvez-vous croire...

CHAMBRAY.

Ne te force pas, ma petite Jeanne, et ne te crois pas obligée d'exprimer ce que tu ne sens plus. Pierre n'est-il pas ton mari? Il paraît que je l'avais oublié. Tu ne l'avais pas assez? Eh bien! maintenant, tu l'auras tout le temps, tu l'auras tout ton saoul, et je ne te gênerai plus. Adieu.

Il est près de la porte. Martigny se place entre la porte et lui.

MARTIGNY.

Jeanne disait bien, monsieur : ma pensée n'a jamais été de vous séparer de votre nièce... Mais, puisque vous le prenez ainsi... c'est à nous de partir, car nous sommes ici chez vous. Le pavillon de l'usine est prêt. Nous pouvons emménager dès ce soir.

CHAMBRAY, redescendant.

Soit! Mais alors faites vite.

MARTIGNY.

Viens, Jeanne.

JEANNE.

Je vous verrai tous les jours, parrain.

CHAMBRAY.

C'est inutile, Jeanne.

JEANNE.

Je vous enverrai les enfants.

CHAMBRAY.

Pas d'aumône.

JEANNE.

Mais vous allez du moins les embrasser?

CHAMBRAY.

Non.

JEANNE, lui tendant le front.

Mon parrain!...

Chambray la baise froidement sur le front.

CHAMBRAY.

Adieu.

Martigny entraîne Jeanne et sort avec elle par la porte de droite.

SCÈNE V

CHAMBRAY, puis GERTRUDE.

CHAMBRAY.

Allons! me revoilà seul... J'en avais perdu l'habitude... Qu'est-ce que je vais faire de moi?

Entre Gertrude.

GERTRUDE, mystérieuse.

Monsieur...

CHAMBRAY.

Qu'y a-t-il?

GERTRUDE.

C'est monsieur de Montaille. Il voudrait parler à monsieur, mais à monsieur seul, et sans être vu des

autres personnes de la maison. Je l'ai fait attendre dans la chambre de monsieur.

CHAMBRAY.

Monsieur de Montaille? C'est bien moi qu'il demande?

GERTRUDE.

Oui, monsieur.

CHAMBRAY.

Je le recevrai ici. Fais-le descendre par le petit escalier. (Gertrude sort.) Que me veut ce drôle?

Montaille entre par la porte de gauche

SCÈNE VI

CHAMBRAY, MONTAILLE.

CHAMBRAY.

Voilà, monsieur, bien du mystère.

MONTAILLE, toujours très froid.

Vous allez comprendre pourquoi, monsieur. J'ai à vous entretenir, en effet, de choses très secrètes, très délicates : mais vous m'inspirez, permettez-moi de vous le dire, tant de confiance, tant de respect...

CHAMBRAY.

Parlez, monsieur.

MONTAILLE.

Vous avez devant vous le plus malheureux des hommes... Mais, d'abord, voulez-vous me donner des nouvelles de madame Martigny?

CHAMBRAY.

Elle va très bien.

MONTAILLE.

Pauvre jeune femme! Je n'avais rien compris, hier...

CHAMBRAY.

Bah?

MONTAILLE.

J'étais extrêmement préoccupé... Oui... d'assez graves ennuis...

CHAMBRAY.

Financiers?

MONTAILLE.

Peut-être... J'avais toutefois remarqué le trouble de madame de Montaille... Pressée de questions, elle m'a tout avoué aujourd'hui.

CHAMBRAY.

Le 15, jour d'échéance.

MONTAILLE.

Hein?

CHAMBRAY.

Ne faites pas attention. Je suis un peu préoccupé moi-même.

MONTAILLE.

Vous jugez, monsieur, de mon désespoir. J'adorais ma femme. Elle était, je puis le dire...

CHAMBRAY.

Toute votre richesse?

MONTAILLE.

Justement. Mon devoir est donc tout tracé. Je ne puis me dispenser, vous l'avez pressenti, de demander réparation à monsieur Martigny...

CHAMBRAY.

Cela est fort naturel. Mais alors... (Montrant les bahuts qui encombrent le salon.) vous reprenez les meubles?

MONTAILLE, d'abord interloqué, puis se remettant.

Vous pensez que ce serait plus correct?

CHAMBRAY.

Dame!... Et vous rendez l'argent.

MONTAILLE.

Il n'est rien, monsieur, que je ne sois disposé à faire pour vous être agréable, quoi qu'il puisse m'en coûter

CHAMBRAY.

Oh! vous en retrouverez le placement. Madame de Montaille vous y aidera.

MONTAILLE, comme n'ayant pas entendu.

Je dois ajouter, monsieur, que, dans ma pensée, cette rencontre sera des plus sérieuses. Mais il y a une jeune femme, digne de tout respect, et qui n'est en tout ceci que la plus innocente et la plus sympathique des victimes : madame Martigny. Je suis venu moi-même vous prévenir, monsieur, pour que, dans ces tristes circonstances, vous puissiez veiller sur elle, lui épargner tout au moins les premières émotions. Je dis les premières. Car, quant au dénouement...

CHAMBRAY, à part.

Gredin!

MONTAILLE.

On m'attribue, vous le savez, une certaine force à l'épée... Je n'ignore pas, hélas! qu'en frappant le coupable, j'atteindrai, par contre-coup, une nièce que vous aimez tendrement... Mais il le faut... J'ai le droit, j'ai le devoir et j'ai l'intention de me servir ici de tous mes avantages. Mon honneur l'exige.

CHAMBRAY, ayant l'air d'acquiescer tristement.

Évidemment.

MONTAILLE, pesant et détachant les mots.

Je ne pourrais peut-être ménager mon adversaire que par considération pour un homme comme vous, monsieur, que je vénère profondément, qui êtes d'ailleurs le meilleur ami de mon beau-père, — et seulement dans le cas... où vous m'en témoigneriez — clairement — le désir.

CHAMBRAY, se levant et lui tendant son chapeau.

Monsieur, je n'ai rien pour vous, et on vous a déjà donné.

MONTAILLE.

Monsieur, vous m'insultez.

CHAMBRAY.

Je ne fais même que ça depuis cinq minutes.

MONTAILLE.

Dès que j'aurai terminé avec monsieur Martigny, vous me rendrez raison, et je vous jure que ce ne sera pas pour rire!

CHAMBRAY.

Monsieur, je vous conseille de laisser Martigny en repos. Si vous faites auprès de lui l'ombre d'une démarche, je dis tout ce que je sais sur vous, et je publie les documents, — car j'en ai, — et ce sera long, mais ce ne sera pas ennuyeux... Pour moi, je suis bon homme et je consens à me mettre à votre disposition.

MONTAILLE.

Je n'ai rien à craindre, monsieur! Mais vous méritez un tour de faveur.

CHAMBRAY.

Je savais bien.

MONTAILLE.

Mes témoins seront chez vous ce soir.

CHAMBRAY.

A la bonne heure!

Montaille sort.

SCÈNE VII

CHAMBRAY, seul.

Le plus curieux, c'est que je n'en ai pas du tout, de documents, sur ce drôle... (Respirant.) Ah! ça va déjà mieux.

ACTE TROISIÈME

Chez Chambray.

Un cabinet de travail. — Deux jours après.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMBRAY, GERTRUDE.

GERTRUDE. Elle vient de servir le café sur une petite table.

Alors... vous allez bien, monsieur?

CHAMBRAY, près de la fenêtre.

On ne peut mieux.

GERTRUDE.

Vous ne vous ressentez plus de rien?

CHAMBRAY.

Tu es bête. Puisqu'il ne m'a pas touché!

GERTRUDE.

Sans doute; mais les émotions...

CHAMBRAY.

C'est moi qui l'ai piqué... là, à côté de la moustache... Je ne sais pas comment j'ai fait, par exemple. Je croyais qu'il était fort, ce gredin-là... C'est lui qui le disait...

GERTRUDE.

Moi, j'en ai été malade.

CHAMBRAY.

Tu es une brave fille, Gertrude... Je t'ai laissée libre de suivre ma nièce ou de rester avec moi. Tu es restée.

GERTRUDE.

Je savais que c'était vous qui seriez le plus malheureux.

CHAMBRAY.

Eh bien, tu te trompes, je ne suis pas malheureux du tout.

GERTRUDE.

Seulement, vous n'êtes pas gai.

CHAMBRAY.

Je ne suis pas triste... Tu me soignes très bien; tu me mets dans du coton... Et puis, maintenant, je fais tout ce que je veux, je suis libre, je n'ai à m'occuper que de moi... C'est très agréable... Dis donc, Gertrude, ma nièce n'est pas revenue?

GERTRUDE.

Vous n'avez pas voulu la recevoir. Elle se l'est tenu pour dit.

CHAMBRAY.

Elle a bien fait.

GERTRUDE.

Et si elle revient?

CHAMBRAY.

Je ne veux plus la voir, tu entends? jamais.

GERTRUDE.

Et monsieur Martigny?

CHAMBRAY.

Encore moins.

GERTRUDE.

Et les enfants?

CHAMBRAY.

Non plus.

GERTRUDE.

Bien, monsieur... Mais ce n'est pas la peine de guetter comme ça à la fenêtre. Ce n'est pas leur heure.

CHAMBRAY.

Qu'est-ce que tu veux dire?

GERTRUDE.

Que, devant la fenêtre, il y a une avenue, et que les petits passent tous les jours au bout de cette avenue-là. Vous les avez aperçus hier, de loin. Ils allaient avec leur bonne chez la vieille dame des Tilleuls... Mais aujourd'hui, vous êtes en avance. Ils ne passeront que dans une heure.

CHAMBRAY.

Tu es stupide, Gertrude... Laisse-moi.

GERTRUDE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

CHAMBRAY, puis MARTIGNY.

CHAMBRAY, seul.

Si elle croit que je suis assez bête pour me soucier de deux bambins... qui m'ont, sans doute, déjà oublié, les pauvres petits.

Bruit de voix dans la coulisse.

MARTIGNY, dans la coulisse.

Et moi, je vous dis que j'entrerai! (Forçant la porte.) Et j'entre!

CHAMBRAY.

Vous, monsieur?

MARTIGNY.

Oui, moi.

CHAMBRAY.

Et si je vous flanquais à la porte?

MARTIGNY.

Je vous en défie bien!... Monsieur Chambray, il faut que vous m'entendiez, il le faut. J'ai tant à vous dire... que je ne sais par où commencer... Je ne peux pas oublier que vous êtes mon maître et l'oncle de Jeanne; d'autre part, vous avez fait une chose qui montre bien que vous avez encore de l'amitié pour nous... Et je vous en suis reconnaissant... et pourtant j'aurais le droit de m'en plaindre, car c'est très généreux, mais c'est aussi très offensant pour moi... Et, tout de même, il est impossible qu'après cela nous restions brouillés; cela nous ferait, à nous, un rôle trop odieux... que je vous reproche de nous avoir donné, tout en étant touché du sentiment... Enfin, vous voyez bien qu'il faut que nous causions!

CHAMBRAY.

Vous trouvez que c'est clair, ce que vous me contez là?

MARTIGNY.

Je vais tâcher de mettre de l'ordre... Pourquoi vous êtes-vous battu hier à ma place?

CHAMBRAY.

Moi?

MARTIGNY.

Oui, avec Montaille. Pourquoi est-ce vous qui vous êtes battu? Cela me revenait de droit. Quelle posture aurais-je si l'histoire était connue? Quelle idée peut avoir de moi ce coquin? De quoi ai-je l'air à mes propres yeux, et peut-être aux vôtres?

CHAMBRAY.

D'un ahuri. D'abord, si je me suis battu, qui vous dit

que ce soit à cause de vous et à votre place? Qui vous dit que ce n'est pas pour une affaire personnelle, ou simplement pour me distraire?

MARTIGNY.

Mais...

CHAMBRAY.

Avez-vous entendu parler de Montaille? Avez-vous reçu ses témoins?

MARTIGNY.

Non.

CHAMBRAY.

Vous ne pouvez pourtant pas l'obliger à vous demander raison si ça ne lui plaît pas! D'ailleurs, qui vous prouve qu'il ait à vous demander raison? Il ne sait rien, il ne veut rien savoir, c'est vous-même qui le disiez.

MARTIGNY.

Cependant...

CHAMBRAY.

Quant aux remerciements que vous croiriez me devoir si je m'étais, en effet, substitué à vous (ce qui n'est pas), vous en seriez en tout cas dispensé, car je n'ai pas couru l'ombre d'un danger. La réputation d'escrimeur de Montaille était une blague, un truc, comme le reste de son existence, et cela est admirable! Vous-même, qui n'êtes pourtant pas malin, vous vous en seriez tiré comme moi... Alors fichez-moi la paix!

MARTIGNY.

Eh bien non, je ne vous la... donnerai pas. Voyons, monsieur Chambray, quoique vous disiez, et bien que je n'y comprenne pas grand'chose, ce que vous avez fait prouve au moins que vous nous aimez encore un peu. Il y a eu, c'est vrai, entre nous un malentendu; nous avons tous eu des torts... moi surtout, je le reconnais. Mais, maintenant que chacun de nous sait en

quoi il s'est trompé, est-ce que ça ne peut pas s'arranger, dites? Alors revenez-nous... ou laissez-nous revenir. Vous ne pouvez pas effacer le passé : après ce que vous avez été pour Jeanne et pour moi, après ce que nous avons été pour vous pendant si longtemps, il est absurde que nous restions brouillés, que vous viviez sans Jeanne et sans vos petits-enfants, et que Jeanne vive sans vous!... Je devine ce que vous allez dire : que ce ne serait plus comme avant; qu'il y a quelque chose de brisé et qui ne se raccommodera plus; que nous serions tous trois gênés, contraints dans nos relations, inquiets sur nos droits respectifs... Eh bien, ça n'est pas vrai! Je vous affirme que, non seulement ce serait comme avant, mais mieux qu'avant... parce que nous savons aujourd'hui par où nous pouvons nous faire souffrir... Tenez, monsieur Chambray, j'ai tant de confiance en vous que je vous dis : — Revenez, et revenez sans conditions. Les choses seront ce que vous voudrez qu'elles soient, et je suis sûr, à présent, qu'elles seront bien, puisque nous sommes tous trois de braves gens et que nous nous aimons bien, au fond... Du moins, Jeanne et moi, nous vous aimons toujours... Ça, vous ne pouvez pas l'empêcher... Allons, monsieur Chambray... allons, mon cher oncle, un bon mouvement! Pardonnez, et revenez! (Chambray lui tend la main.) Ah! enfin!

CHAMBRAY.

Et Jeanne? Comment prend-elle tout cela?

MARTIGNY.

Jeanne? Elle pense exactement comme moi. Et elle fait comme moi : elle vous attend.

CHAMBRAY.

Comment va-t-elle?

MARTIGNY.

Très bien. Un peu triste que vous n'ayez pas voulu

la recevoir... Mais elle s'occupe toute la journée de sa maison, de ses enfants... Ah! elle s'en donne! Je ne l'ai jamais vue comme cela. Elle est en train de devenir une ménagère remarquable.

CHAMBRAY.

Et comment a-t-elle pris mon affaire avec Montaille?

MARTIGNY.

Elle ne l'a sue que lorsque tout était terminé. Elle n'a donc pas pu en être autrement bouleversée, grâce à Dieu.

CHAMBRAY.

C'est heureux... C'est très heureux... Pourquoi n'est-elle pas revenue me voir?

MARTIGNY.

Je vous avoue que je ne le lui ai pas conseillé... Vous l'aviez fait mettre à la porte. Elle a voulu vous épargner l'effort et le chagrin d'agir une seconde fois contre votre cœur, et de paraître méchant quand vous êtes bon...

CHAMBRAY.

Un peu compliqué, ce raisonnement... Et Jacques et Amélie?

MARTIGNY.

Ils vont très bien. Je vous ai dit que Jeanne s'occupe beaucoup d'eux. Elle ne les quitte plus; c'est une folie

CHAMBRAY.

Est-ce qu'ils parlent de moi?

MARTIGNY.

Oui, oui, quelquefois..., souvent.

CHAMBRAY.

Est-ce qu'ils me réclament?

MARTIGNY.

Jeanne leur a dit que vous étiez en voyage... Et puis, vous savez, à cet âge-là...

CHAMBRAY.

C'est juste... Enfin, Jeanne n'est pas malheureuse?

MARTIGNY.

Elle souffre de votre absence. Mais elle sait bien que vous nous reviendrez.

CHAMBRAY.

Vous croyez?... Eh bien, si elle m'attend, elle attendra longtemps. Dites-le-lui : ça lui fera plaisir, puisqu'elle se trouve si bien d'être délivrée de moi, puisque mes affaires la laissent si tranquille, et puisque mon départ a éveillé chez elle, — comme ça, tout d'un coup, — tant de vertus domestiques!... Tout va si bien, sans moi! A qui est-ce que je manque? et pourquoi reviendrais-je? Vous m'offrez d'être le vieux parent dont on supporte le voisinage, à condition qu'il soit discret et qu'il se tienne à sa place. C'est très généreux de votre part, mais je vous dis grand merci.

MARTIGNY.

Oh! monsieur Chambray, vous qui tout à l'heure m'avez tendu la main!

CHAMBRAY.

J'étais un imbécile. Mais vous êtes, vous, un fier maladroit! Heureusement elle me sauve, votre maladresse.

MARTIGNY.

Que je sois maladroit, ce n'est pas une nouvelle que vous m'apprenez, mon cher maître. Mais je vous répète que nous vous aimons, que nous vous attendons et que vous ne pouvez pas ne pas revenir.

CHAMBRAY.

En d'autres termes, vous pouvez vous passer de moi et je ne puis pas me passer de vous? C'est ce que nous verrons... Est-ce que j'ai besoin d'elle? Est-ce que j'ai besoin de vous, mon pauvre garçon? Non, non. Vous

sentez bien que c'est fini, maintenant, plus fini que quand vous êtes entré! Donc adieu, et pour de bon cette fois.

MARTIGNY.

Au revoir, monsieur Chambray.

CHAMBRAY.

Jamais.

MARTIGNY.

Si!

CHAMBRAY.

Non!

MARTIGNY.

Si!

CHAMBRAY.

Si? Foutez-moi le camp, tenez, foutez-moi le camp!

Martigny sort.

SCÈNE III

CHAMBRAY, seul.

Cette petite Jeanne!... L'ingrate, la méchante enfant!... Ah! on ne pourra pas dire que j'aie eu de la chance dans mes affections, moi!... Ça a commencé de bonne heure... et ça continue... (Gertrude lui apporte une carte.) Vaneuse? Fais entrer.

SCÈNE IV

CHAMBRAY, VANEUSE.

VANEUSE.

Eh bien, mon pauvre vieux?

CHAMBRAY.

Eh bien?

VANEUSE.

Tu ne m'en veux pas?

CHAMBRAY.

De quoi?

VANEUSE.

Je ne sais pas. Évidemment je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé : je n'en ai même rien su. Mais tu aurais pu te figurer...

CHAMBRAY.

Je ne me figure rien, et je te félicite bien sincèrement d'ignorer ce qui se passe chez ta fille. Cette ignorance est ta dernière vertu : conserve-la précieusement.

VANEUSE.

Mon ami, cela m'est d'autant plus aisé que mes enfants ne me jugent pas assez sérieux pour me faire des confidences... Mais enfin, cette affaire avec Montaille... comment c'est-il arrivé? A quel propos? Mon gendre n'a rien voulu me dire. J'ai d'ailleurs refusé de lui servir de témoin.

CHAMBRAY.

Tu as bien fait et je t'en remercie.

VANEUSE.

Même quand j'aurais su, je devais bien cela à notre amitié; mais, je te le répète, je ne savais rien... J'ai été très ennuyé... et très surpris; car je t'avoue que, si j'avais pu prévoir une rencontre, ce n'était pas entre Montaille et toi... Avec Martigny, je ne dis pas.

CHAMBRAY.

Ton gendre n'avait rien à voir avec Martigny, puisqu'il n'y avait rien.

VANEUSE.

Oh! j'en suis persuadé...

CHAMBRAY.

Et c'est parce que monsieur de Montaille, ayant eu

l'idée bizarre de me consulter là-dessus, n'avait pas l'air assez convaincu de ce que je lui disais que nous n'avons pu nous entendre. Voilà tout. Et puis crois-en ce que tu voudras.

VANEUSE.

Mais, mon ami, j'en crois ce que tu m'en dis.

CHAMBRAY.

C'est plus simple en effet. (Un silence.) Dis-moi, que penses-tu de ton gendre?

VANEUSE.

Ce n'est pas un méchant garçon.

CHAMBRAY.

Mais encore?

VANEUSE.

J'ai entendu dire que c'était un gredin. Mais, étant son beau-père, j'ai dû être un des derniers à en avoir la nouvelle, et je serai sans doute le dernier à en avoir la preuve. Je ne la chercherai pas. Je ne crois que ce que je vois et, Dieu merci, je ne suis pas curieux. (Rompant les chiens.) Et alors... tu vas bien?

CHAMBRAY.

Tu vois.

VANEUSE.

Cela fera plaisir à Yoyo. Elle était très en peine de toi, très émue de toute cette affaire, qu'elle ne pardonne pas à son mari... Car tu sais qu'elle t'adore?

CHAMBRAY.

C'est possible. Elle doit aimer à être battue.

VANEUSE.

Il ne faut pas mal juger Yoyo. Tu ne peux pas t'imaginer comme elle a toujours été gentille pour moi... Je t'assure que c'est un excellent cœur... Elle craint

d'avoir été, malgré elle et à son insu, la cause indirecte des derniers... incidents, et elle en est désolée... Et alors elle a eu une idée que je trouve charmante.

CHAMBRAY.

Voyons.

VANEUSE.

Elle voudrait te dire elle-même son chagrin, ses regrets, s'assurer que tu ne lui en veux pas... Qu'est-ce que tu as?

CHAMBRAY.

Rien. Je te regarde.

VANEUSE.

Enfin, si elle venait te voir, la recevrais-tu?

CHAMBRAY.

Mon Dieu, tout de même.

VANEUSE

Je crois qu'elle viendra cet après-midi. Sois bon pour elle.

CHAMBRAY.

Je serai bon.

VANEUSE.

Bien entendu, elle n'aurait pas songé à faire cette démarche, pourtant si simple, si tu avais continué à demeurer avec les Martigny... Mais nous avons su votre rupture et nous en avons été, Yoyo et moi, très affectés... Je ne te demande pas ce qu'il y a eu entre vous, ni pourquoi ils t'ont quitté?

CHAMBRAY.

Ils m'ont quitté parce que je les aimais trop et que ça les gênait.

VANEUSE.

Mon pauvre ami!

CHAMBRAY.

La vérité, vois-tu, c'est de se marier à vingt-cinq ans, d'être grand-père à cinquante...

VANEUSE.

Et ainsi de suite?

CHAMBRAY.

Parfaitement. J'étais né pour ça. Père et grand-père, on m'aurait supporté; et, d'ailleurs, m'étant déjà contenté auparavant, je n'aurais pas eu, au tournant de l'âge, ce besoin inquiet de tendresse qui m'a, paraît-il, rendu intolérable... Mais j'ai eu beau faire pour Jeanne dix fois plus qu'un père n'aurait fait, je ne suis que l'oncle. On me l'a fait sentir... Que vais-je devenir maintenant?... Quelle raison ai-je de vivre?... Ah! c'est triste d'avoir notre âge!

VANEUSE.

Notre âge, notre âge... Tu n'as que ça à la bouche! Mais il a du bon, notre âge, beaucoup de bon. Tu te demandes ce que tu vas faire? Ne cherche pas si loin. Fais comme moi.

CHAMBRAY.

Comme toi! (Il le toise.) Mais, mon ami, sans te parler de certains autres sentiments avec lesquels tu es brouillé, j'ai le sentiment du ridicule, moi.

VANEUSE.

Erreur! préjugé! faiblesse! Oui, on se moque des vieux messieurs qui se distraient, des « vieux marcheurs », comme on dit. Cela n'empêche pas leurs plaisirs d'être réels. Jamais, entends-tu bien? jamais on ne jouit mieux de la vie qu'à nos âges. On a l'expérience du plaisir; on le goûte savamment, minutieusement, — lentement...

CHAMBRAY.

Et pour cause.

VANEUSE, continuant.

On trouve de la saveur aux moindres choses; on ne laisse rien perdre des petits bonheurs qui flottent

autour de nous ; on sait voir, respirer, humer, frôler, aimer...

CHAMBRAY.

Oui, tout, excepté être aimé.

VANEUSE.

Nouvelle erreur, mon ami. Nous n'inspirons plus de passions, c'est vrai. Mais passions — ou béguins — à part, crois bien qu'en général les femmes, — très malignes, — nous préfèrent aux jeunes gens. Et pas seulement parce qu'elles attendent plus de notre libéralité : non; c'est très sincèrement et très réellement qu'elles nous préfèrent. Elles nous trouvent plus de prestige, de surface... et aussi plus de politesse et de douceur. Nous leur faisons plus d'honneur, et nous leur inspirons plus de confiance. Nous flattons à la fois leur vanité et leur besoin d'égards et de considération, et même leur besoin de romance, car nous, nous sommes encore sentimentaux... Enfin, je t'assure qu'elles aiment les vieux. (Grand geste vers la salle.) Demande-leur plutôt !

CHAMBRAY.

Parbleu ! elles sont payées pour ça !

VANEUSE.

Mais non, mon ami, pas tant que tu crois... Pour peu que nous soyons bien tenus, pas dégoûtants, ne crois pas qu'elles aient à s'efforcer. C'est de très bon cœur, spontanément et pour leur plaisir — je sais ce que je dis — qu'elles sont gentilles avec nous. Si je pouvais te raconter... C'est étonnant, quand on a été formé par quarante ans de fête, comme on finit par en recueillir les bénéfices !...

CHAMBRAY.

Vieux scélérat !

VANEUSE.

Vieux ! vieux ! Encore un préjugé, mon ami. Quand

je disais les vieux, tout à l'heure, c'est une concession que je te faisais. C'est à quatre-vingts ans qu'on commence à être vieux. Notre âge à nous, c'est l'automne, la saison charmante...

CHAMBRAY.

Oui, l'âge adorable où l'on découvre l'innocence des trottins, où les petites bouquetières s'adressent à vous de préférence, où les entremetteuses vous envoient leurs circulaires, ou bien, quand on est honnête, l'âge où l'on épouse sa cuisinière pour n'être pas seul... Pouah!

VANEUSE.

Bah! Tout ça, c'est vivre, après tout. Essaye, et tu m'en diras des nouvelles.

CHAMBRAY.

Toi, tu viens de gagner au jeu.

VANEUSE.

Oui, mon ami, et même pas mal. Mais ce n'est pas ça qui empêche ce que je te dis d'être vrai. Et, comme tu es riche, toi, tu n'auras pas besoin d'être heureux au baccara pour voir les choses comme je les vois aujourd'hui. Tu auras tout le temps l'illusion, l'illusion sainte. Tu as d'ailleurs une revanche à prendre. Car tu n'as pas eu de jeunesse, toi, ou presque pas. Tu étais austère et laborieux... A quoi ça t'a-t-il servi?

CHAMBRAY.

Probablement à souffrir un peu plus. (Gertrude lui remet une carte.) C'est déjà ta fille.

VANEUSE.

Allons, reçois-la, tu me l'as promis.

Chambray fait signe que oui à Gertrude, qui sort.

CHAMBRAY.

Dis-moi... es-tu vraiment inconscient?

VANEUSE.

Inconscient?... Mais, mon ami, si je l'étais, je ne le saurais pas.

CHAMBRAY.

C'est juste.

SCÈNE V

LES MÊMES, YOYO.

CHAMBRAY.

Madame, votre père me faisait de la morale.

YOYO.

Je la connais... C'est une autre que je viens chercher. Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me recevoir.

Vaneuse embrasse Yolande et prend son chapeau.

CHAMBRAY.

Tu t'en vas?

VANEUSE.

Je suis absolument obligé...

CHAMBRAY.

Où vas-tu?

VANEUSE.

Aux Ambassadeurs, mon ami, à la répétition du *Tub de Félicienne*... L'idée est de moi.

CHAMBRAY.

Elle est gracieuse. On verra l'éponge?

VANEUSE.

On verra tout... Mais je me suis mis en retard. Au revoir. Pense à ce que je t'ai dit.

Il sort.

SCÈNE VI

CHAMBRAY, YOYO.

YOYO.

Je n'osais pas venir, monsieur. C'est papa qui m'a rassurée.

CHAMBRAY.

Vous êtes devenue si timide ?

YOYO.

Oh ! monsieur, ne me maltraitez pas. Aidez-moi plutôt à me confesser... Je vous assure que je ne suis plus la même.

CHAMBRAY.

Vos amis ne peuvent qu'y perdre, chère madame.

YOYO.

De grâce, monsieur, ne me parlez plus comme cela. Si, par hasard, je valais un peu mieux que vous ne pensez, ou plutôt si j'avais résolu de valoir mieux, serait-il charitable, serait-il digne de vous de décourager ce commencement de bonne volonté ?

CHAMBRAY.

C'est donc sérieux ?

YOYO.

Oui, monsieur. J'ai beaucoup souffert depuis l'autre jour, — mon Dieu, oui, — et j'ai beaucoup réfléchi... Et d'abord je vous demande pardon du mal que j'ai fait à Jeanne. Mon excuse, c'est que je l'ai fait sans le savoir.

CHAMBRAY.

Expliquez-moi ça.

YOYO.

Je l'aime bien, moi, la chère petite. Je n'ai jamais songé qu'elle pourrait souffrir. Sans cela !... Ce que

j'ai fait me paraissait si ordinaire, si courant, si dénué d'importance! Cela m'aurait été si égal, à moi, que mon mari...

CHAMBRAY, doucement.

Et puis, il faut vivre.

YOYO, après un petit tressaillement.

... Oui. Oh! je comprends que j'étais un bien pauvre être. J'avais été si mal élevée par mon cher papa, et si mal mariée! L'égoïsme et la sécheresse de mon mari me faisaient le cœur si vide! Est-il surprenant que j'aie cherché à oublier...

CHAMBRAY.

« A m'étourdir! »

YOYO.

Hein?

CHAMBRAY.

Je finis vos phrases.

YOYO, continuant.

Enfin, est-il surprenant que j'aie fini par abuser de la liberté que me laissait son indifférence?...

CHAMBRAY, entre ses dents.

Lui, pas bête.

YOYO.

Si vous saviez mes angoisses de ces derniers jours, surtout quand j'ai appris que Robert se rencontrait avec vous! Mon mari, je le hais maintenant; jamais je ne lui pardonnerai les mauvaises heures qu'il vient de me faire passer...

CHAMBRAY.

Le fait est que c'est un rude gaffeur.

YOYO.

Ce n'est pas pour lui, oh! non, ce n'est pas pour lui que j'ai fait des vœux. Je dis les choses comme

elles sont. Est-ce singulier! Vous ne m'avez pourtant jamais ménagée, vous vous souvenez? Eh bien, je ne vous en ai jamais voulu. De vous, tout était bon... Au fond, ce sont peut-être vos sévérités qui m'ont, peu à peu, éclairée sur moi-même. Je sentais qu'elles me faisaient du bien. Et c'est pourquoi j'ai eu l'idée de venir à vous aujourd'hui, au risque d'être encore bousculée... Je vois déjà que j'ai été très coupable — et très sotte, que mon affectation de ne croire à rien et de me moquer de tout était vilaine et ridicule; que j'étais une petite créature très futile et qui pouvait être malfaisante... C'est à vous que je dois de m'en être aperçue... N'est-ce pas que vous me croyez? N'est-ce pas que vous me pardonnez? N'est-ce pas que vous continuerez votre œuvre?

Elle s'est approchée très près de Chambray et a posé la main sur la sienne.

CHAMBRAY.

Mon Dieu... ça en vaudrait peut-être la peine.

YOYO.

Oui, je vous le jure... Vous me donnerez de bons conseils; vous veillerez sur moi (Se frottant contre Chambray) ; vous m'aiderez à devenir une honnête femme... Tenez, prenez-moi...

CHAMBRAY, à part.

Hé! si j'avais encore mes cinquante-cinq ans...

YOYO.

Prenez-moi pour me défendre, pour me faire meilleure, pour m'élever jusqu'à vous... Dites, vous voulez bien?

CHAMBRAY, à part.

Diable! diable!

YOYO.

Je vous rendrai cela comme je pourrai, en vous aimant de tout mon cœur... Vous allez être si seul!

Vous me permettrez de vous voir souvent. Je tâcherai de remplacer Jeanne auprès de vous... oh! jusqu'à ce qu'elle vous revienne... — C'est presque un devoir pour moi, puisque c'est moi qui vous ai séparé d'elle.

Elle a fini par poser sa tête sur l'épaule de Chambray : mais, au nom de « Jeanne » Chambray a eu un frémissement, et s'est arraché brusquement à la demi-étreinte de Yoyo.

CHAMBRAY.

Tout cela veut dire que vous n'avez plus le sou et que vous êtes une délicieuse coquine.

YOYO.

Oh!

Elle se dresse, comme suffoquée d'indignation, gagne la porte, puis chancelle; Chambray la reçoit, la soutient et la dépose sur le canapé.

CHAMBRAY.

Ça y est!... Elle se trouve mal... comme Jeanne l'autre jour : mais c'est beaucoup mieux fait : tant l'art surpasse la nature! (Toujours pâmée, Yoyo fait signe, du doigt, qu'il faut desserrer son corsage. Il la dégrafe.) Là!... (Entrevoyant la gorge de Yoyo.) Mâtin! (Après quoi, laissant Yoyo à sa syncope, il redescend.) Ça n'est pas grave... Elle reprendra ses esprits... quand il faudra. Mon Dieu, je sais bien qu'elle n'est qu'une petite bête de joie, que son mari est un misérable, et qu'en ce moment même elle joue une comédie... qu'il lui a peut-être conseillée. Je sais tout cela, et elle sait que je le sais... Et puis après?... L'illusion n'est pas nécessaire. Nous n'aurions, ni l'un ni l'autre, de surprise ni de mécompte : la situation serait d'une netteté admirable... (Regardant Yoyo, toujours évanouie.) Oui, il n'y a pas à dire, ce serait une jolie maîtresse... Un peu coûteuse peut-être, mais pas tant que si je n'étais pas averti. Son mari même y mettra de la discrétion, maintenant qu'il sait, lui aussi, que je le connais et que je puis le nommer par son nom. Il me fera des concessions, des prix d'ami.

comme les marchands courtois en font aux vieux clients... Je suis sûr qu'il m'adorera, cet homme-là!... Et quand j'en aurai assez, il n'osera pas trop se rebiffer, puisque je suis renseigné même sur sa force à l'épée... (Regardant Yoyo de nouveau.) Non... elle ne juge pas encore à propos de revenir à elle... Prends ton temps, ma fille... Qu'est-ce qu'elle attend?... C'est vrai qu'elle est jolie, la mâtine! Et de l'expérience! Et pas méchante, après tout... Et un certain imprévu dans la cervelle!... Cet idiot de Martigny n'a pas dû s'embêter tous les jours... Allons! j'ai fait dans ma vie assez de bêtises généreuses : faisons-en une agréable. C'est dit : je jette ma gourme. Il n'est que temps.

YOYO, revenant à elle.

Où suis-je?

CHAMBRAY.

Sur mon canapé, mon enfant.

YOYO.

Que s'est-il donc passé?

CHAMBRAY.

Rien encore. Il fait très chaud; vous étiez fatiguée... Ça va mieux?

YOYO.

Comme vous êtes bon! Où en étions-nous avant cette sotte interruption?

CHAMBRAY.

Vous me demandiez d'être votre ami.

YOYO.

Eh bien?

CHAMBRAY.

Eh bien oui, là... et un ami bien dévoué, un bon vieil ami.

YOYO.

Si vieux? Vous n'en avez pas l'air.

CHAMBRAY.

Je vous dispense de ces compliments-là, mon enfant.

YOYO.

Tout à la franchise alors? Ça me va.

CHAMBRAY.

A moi aussi. Il est tout à fait inutile que nous fassions semblant d'avoir des illusions l'un sur l'autre. Nous savons très bien ce qu'attend chacun de nous de notre petit arrangement. Donc...

YOYO, très fille.

Vous avez raison, mon oncle. (Mouvement de Chambray.) Ça vous fâche? C'est une gaffe?... Comment faut-il que je vous appelle?

CHAMBRAY.

Nous chercherons ça.

YOYO.

Enfin, nous voilà d'accord sur l'essentiel, qui est que nous serons amis. Voulez-vous que nous commencions?

CHAMBRAY.

Hé! hé!

YOYO.

Non, c'est pas ça que j'ai voulu dire. J'allais vous demander si ça vous irait de dîner ce soir au cabaret avec papa et moi.

CHAMBRAY.

Ça ne m'ennuierait peut-être pas. Mais où?

YOYO.

Aux Ambassadeurs. Nous ne serons que nous trois; ce sera gentil.

CHAMBRAY.

Et mon vieux Vaneuse vous donnera sa bénédiction.

YOYO, avec un cri du cœur.

Oh! papa ne sait rien! rien! rien! Ça, je vous le jure!

CHAMBRAY, un peu étonné.

Vous avez bien dit ça... Après tout, c'est possible, et j'aime autant. Vous êtes fâchée?

YOYO.

Je n'en ai pas le moyen.

CHAMBRAY.

J'ai fait aussi ma gaffe ; je vous demande pardon... là... Mais votre mari ?

YOYO.

Condamné à garder la chambre. Rien de dangereux, mais une forte fièvre. Vous me l'avez défiguré, vous savez? vous êtes épatant!

CHAMBRAY.

Pauvre diable!... C'est drôle que, pendant ce temps-là, vous et moi...

YOYO.

La vie est pleine de ces choses-là... A ce soir, huit heures?

CHAMBRAY.

C'est convenu.

YOYO, s'apercevant qu'elle est restée dégrafée.

Comme je suis faite !

CHAMBRAY.

Mais... très bien, je n'en doute pas... Vous permettez?

Il la ragrafe.

YOYO.

Vous y mettez le temps.

CHAMBRAY.

Un rien m'amuse.

YOYO.

Un rien? (Se cambrant.) Je ne suis pourtant pas une ombre. A ce soir?

CHAMBRAY.

A ce soir.

Il l'embrasse longuement. Elle sort.

SCÈNE VII

CHAMBRAY, puis GERTRUDE.

CHAMBRAY, seul. Il fredonne l'air :

A moi les plaisirs!

GERTRUDE, entrant.

Monsieur... Ah! vous êtes gai maintenant?

CHAMBRAY.

Comme un pinson, Gertrude.

GERTRUDE.

Monsieur, il y a là une dame, madame Mériel, qui insiste pour vous parler.

CHAMBRAY.

Connais pas.

GERTRUDE.

C'est la dame qui a acheté les Tilleuls. Elle est venue, l'autre jour, voir madame Martigny : vous ne vous rappelez pas? Une bien bonne dame, à ce qu'on dit.

CHAMBRAY.

Si c'est une bien bonne dame, fais-la entrer... Ah! Gertrude, je ne dîne pas ici, ce soir.

GERTRUDE.

Bien, monsieur.

CHAMBRAY.

Je vais à Paris... je ne sais pas quand je rentrerai : ne t'inquiète pas.

GERTRUDE.

Je vous trouve trop gai, monsieur.

CHAMBRAY.

C'est de mon âge, Gertrude. (Elle sort.) Oui... je sais bien ce qu'on peut me dire, et je sais bien ce qu'elle

recouvre, ma gaieté... Mais c'est leur faute; c'est eux qui l'ont voulu! Tant pis pour... Tant pis pour moi!

Entre madame Mériel.

SCÈNE VIII

CHAMBRAY, MADAME MÉRIEL
puis JEANNE et MARTIGNY.

CHAMBRAY, saluant.

Madame...

MADAME MÉRIEL. Elle s'avance lentement vers Chambray.
Un long temps.

Me reconnaissez-vous, monsieur Chambray?

CHAMBRAY.

... Non, madame.

MADAME MÉRIEL.

Regardez-moi bien... Non?... Il y a quarante ans, j'étais Amélie.

CHAMBRAY, assez tranquille.

Amélie... Vous? c'est vous?

MADAME MÉRIEL.

Mon Dieu, oui. Vous auriez pu me rencontrer vingt fois sans vous en douter, n'est-ce pas? Je n'ai plus mes cheveux blonds ni mes fossettes, et mes yeux se sont fanés. Et peut-être que je ne vous aurais pas reconnu davantage. Nous sommes... un peu changés, et moi, je suis une vieille femme... Oh! cela m'est égal, puisque je vous retrouve.

CHAMBRAY.

Ma pauvre amie...

MADAME MÉRIEL.

Je vous ai surpris; et, je le sens, cette rencontre vous laisse plus tranquille que vous n'auriez cru... Il

faut le temps : attendez que vous m'ayez reconnue. Ne dites rien... C'est moi qui parlerai...

CHAMBRAY.

Vous vous appelez madame Mériel... Vous n'avez donc pas épousé...?

MADAME MÉRIEL.

Non. Quand vous êtes parti, je n'ai pas pu. Je vous regrettais trop... J'ai vu clair en moi. Pourquoi n'avez-vous pas parlé, mon ami?

CHAMBRAY.

Pourquoi n'avez-vous pas attendu que je parle?

MADAME MÉRIEL.

C'est que je m'ignorais moi-même : j'étais trop bien élevée pour oser croire que j'en savais plus long que mes parents sur mon propre cœur. C'est bête, les jeunes filles...

CHAMBRAY, interrompant.

Oui, c'est vous, c'est bien vous... Tenez, à l'instant même, je viens de reconnaître le son de votre voix... une inflexion de jadis... et je vous revois toute... Ah! mon amie! mon amie!

Il lui prend les mains, la fait asseoir, s'assied près d'elle.

MADAME MÉRIEL.

Donc, vous parti, je n'ai pas épousé l'autre... Mais vous ne reveniez pas... je devenais une vieille fille, je désolais mes parents... Enfin, je me suis laissé marier : on ne fait pas ce qu'on veut. Je n'avais pour mon mari, et encore en m'y appliquant, que de l'amitié; il est vrai qu'il ne demandait pas davantage; et, du moins, il n'a jamais souffert par moi... Jusque-là, je n'avais pas particulièrement à me plaindre. Mais j'ai perdu une fille de douze ans; puis mon mari, après une longue, très longue maladie. Je suis restée veuve avec

un fils infirme. J'ai été vingt ans sa garde-malade. Il est mort l'an dernier. C'est tout.

CHAMBRAY.

C'est plutôt triste.

MADAME MÉRIEL.

Et c'est très ordinaire. Mais, pendant tout ce temps-là, je pensais à vous, et, — mes soixante ans me permettent de vous le dire, — je vous aimais. Je vous suivais de loin; je lisais les récits de vos voyages et des belles choses que vous avez faites. Et, parmi mes obscures épreuves, c'était vous ma grande douleur, et c'était vous aussi mon unique joie et mon intime orgueil... Dès que j'ai été libre, je vous ai cherché, je suis venue demeurer par ici; j'ai espéré que je vous verrais quelquefois, que je pourrais peut-être, sans vous gêner, sans vous peser, vivre pas trop loin de vous...

CHAMBRAY.

Vous venez bien tard, mon amie, bien tard... Cela me paraît si étrange de vous revoir!... Que nous ayons eu vingt ans; que vous ayez eu ces cheveux, ces yeux, toute cette grâce dont je me souviens; que je puisse en parler devant vous-même comme de choses disparues, et que je sois, moi, un vieux monsieur à qui vous pouvez dire librement que vous l'avez aimé; que nous ayons pu être heureux et qu'il ne soit plus temps, et que nous soyons là, tous deux, tout seuls, à nous dire nos secrets, sans trouble, sans rougeur à nos vieux fronts... est-ce que tout cela ne vous remplit pas d'une mélancolie affreuse?

MADAME MÉRIEL.

Eh bien, non! Le temps nous apporte des douleurs, mais, après elles, et par elles, l'apaisement, la sérénité. Puis, il nous donne des droits que n'ont pas les jeunes. J'ai celui de vous aimer, avec ces rides-là, et

de me dévouer à vous... — oh! discrètement, n'ayez pas peur. C'est à la fin de ma vie que je réaliserai mon rêve de jeune fille dans ce qu'il y avait de plus pur et de plus beau, et c'est avant de mourir que j'aurai eu mon roman. Oh! la chère vieillesse!...

CHAMBRAY.

Hélas! que je vous aurais préférée romanesque à dix-huit ans!

MADAME MÉRIEL.

Achevez votre pensée... Pourquoi suis-je revenue? Mon souvenir n'était-il pas plus joli que moi?... Je m'y attendais... Oui, quelque chose en vous me résiste. Mais ce quelque chose, — qui n'est pas ce qu'il y a de meilleur en vous, mon ami, — je ne le crains pas. Je suis la plus forte, j'en suis sûre : je vous apporte mieux, beaucoup mieux que ce qui est peut-être déjà venu tenter votre solitude...

CHAMBRAY.

Voyons?

MADAME MÉRIEL.

Oh! évidemment, moi toute seule, ce n'est rien. Mais je ne suis pas seule, mon ami, et je viens à vous les bras pleins. Je vous rapporte Jeanne et ses petits enfants... Et j'en profite pour me faire apporter par eux.

CHAMBRAY.

Jeanne?... Elle se soucie bien de moi!

MADAME MÉRIEL.

Quand vous avez refusé de la voir, la pauvre petite, qui pourtant ne me connaissait pas depuis longtemps, est venue chez moi fondre en larmes... Elle avait le cœur si gros, si gros, qu'elle n'osait rentrer chez son mari dans cet état... Son instinct l'avait bien guidée... Nous avons pleuré ensemble... Pour qu'elle pût mieux

me donner toute sa confiance, je lui ai conté mon histoire, et ce que j'avais été pour vous, et ce que vous étiez pour moi. Et nous avons fait un complot... que je suis en train d'exécuter. C'est pour cela que Jeanne n'est pas revenue. Mais elle m'attend, — sur la route, probablement. — Que lui dirai-je de votre part?

CHAMBRAY.

Alors... Jeanne a beaucoup pleuré?

MADAME MÉRIEL.

Oui, mon ami. Vous auriez trouvé vous-même que c'était assez.

CHAMBRAY.

Eh bien... Mais à quoi bon recommencer? Cela est-il même possible?

MADAME MÉRIEL.

Oui, mon ami: à une condition. Quand je soignais mon pauvre fils, j'étais d'abord très malheureuse parce qu'il semblait ne m'en savoir aucun gré... Il souffrait tant, que cela, en vérité, le dispensait de tout devoir... Je l'ai compris peu à peu: je n'ai plus rien attendu en retour de mes soins, et dès lors le peu qu'il me donnait m'a été d'un prix infini... Bref, je n'ai eu de joie, dans ma vie sacrifiée, qu'après avoir sincèrement renoncé à toute joie. A notre âge, il faut aimer sans exiger, sans désirer même un retour égal. Ne le croyez-vous pas?

CHAMBRAY, les yeux fermés.

Je ne sais pas bien ce que vous me dites, mais parlez! parlez! Je vous reconnais maintenant, je vous reconnais tout à fait... Parlez encore!

MADAME MÉRIEL.

Oui, écoutez-moi... et fermez les yeux... Il ne faut pas aimer pour soi; cela est bon pour les jeunes gens. On s'habitue à ce renoncement, vous verrez! Cela

devient même très doux. Qu'est-ce que Jeanne et ses enfants peuvent vous donner de meilleur que le bonheur même de vivre pour eux? Et je mets tout au pire! Car je sais, moi, qu'ils ont profondément souffert, elle et son mari, de votre rupture, qu'ils sont déchirés de remords, — bien que leur crime soit imaginaire, mon ami, — et qu'ainsi ils tâcheront de leur côté, les pauvres petits, de vous aimer encore mieux et plus fort qu'auparavant. Ce sera donc désormais, entre eux et vous, une lutte de désintéressement et de tendresse... Vous voyez bien qu'on peut recommencer! (S'approchant de Chambray.) Des larmes?

CHAMBRAY.

Oh! toutes petites.

MADAME MÉRIEL.

Ce sont celles qui signifient le plus de choses.

CHAMBRAY.

Celles-là signifient donc...

MADAME MÉRIEL.

Que vous vous rendez?

CHAMBRAY.

Il faut bien.

MADAME MÉRIEL.

Ah! mon ami, que je suis heureuse!

CHAMBRAY.

Tout de même, vous avez bien fait de revenir... Au moins, vous ne me trahirez plus?

MADAME MÉRIEL.

J'ai passé l'âge des erreurs.

CHAMBRAY.

Comme nous allons bien vieillir ensemble!

MADAME MÉRIEL.

Le plus lentement possible, s'il vous plaît!

CHAMBRAY.

Mais, dites-moi, nous ne serons pas un peu ridicules?

MADAME MÉRIEL.

Il n'y a que nos enfants qui le sauront... Pour ouvrir la fête, je vous préviens qu'ils dînent avec vous ce soir... Vous me prendrez par-dessus le marché.

CHAMBRAY.

Mais...

MADAME MÉRIEL.

Vous n'êtes pas libre?

CHAMBRAY.

... Si!... Un moment... Un petit envoi à faire. (Il prend dans un tiroir un carnet de chèques et s'assied à son bureau. A part :) Cinq mille... est-ce assez?... Mettons six mille. (Il glisse le chèque dans une enveloppe ; écrivant :) « Madame la vicomtesse de Montaille. » (A madame Mériel.) Là... c'est fait... Vous venez peut-être de me sauver, mon amie.

MADAME MÉRIEL.

Sûrement.

Elle va vers la porte.

CHAMBRAY.

Où allez-vous?

MADAME MÉRIEL.

Leur ouvrir.

Elle disparaît un instant. Entre Jeanne.

JEANNE, se jetant dans les bras de Chambray.

Mon parrain! mon cher parrain!

CHAMBRAY, à Martigny dans la coulisse.

Allons! venez, imbécile!

MARTIGNY, entrant et saisissant la main de Chambray.

Mon bon maître!

LE PARDON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 11 février 1895,

à la COMÉDIE-FRANÇAISE.

PERSONNAGES

GEORGES	M.	WORMS
SUZANNE.	Mmes	BARRETTA
THÉRÈSE.		BARTET

L'action se passe dans une ville manufacturière de France.

LE PARDON

ACTE PREMIER

Un salon servant de cabinet de travail.
Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, puis SUZANNE.

THÉRÈSE. Elle entre par la porte du fond.

Viens.

SUZANNE. Elle entre à son tour.

J'ai peur.

THÉRÈSE.

Puisque je te dis qu'il n'y a personne! Ton mari est encore à son travail, et j'ai su éloigner les domestiques. Car... tu ne m'en voudras pas, ma chérie?... j'ai pris l'habitude — oh! sur sa prière et avec l'autorisation de mon mari, — de m'occuper un peu de son ménage.

SUZANNE.

Ma bonne Thérèse!

THÉRÈSE.

Il le fallait bien. Il était si désorienté, si éperdu en arrivant ici il y a quinze jours!

SUZANNE.

Comme je vous suis reconnaissante, à ton mari et à toi...

THÉRÈSE.

Ne nous remercie pas; ce que nous avons fait est bien naturel. Georges ne pouvait, pour mille raisons, rester là-bas après cette histoire. Mon mari a eu la chance de lui trouver, tout de suite, une place excellente. Il lui a fait signe, et n'a pas eu à le regretter. Tu ne saurais croire quelle situation Georges a conquise à l'usine, et cela du premier coup. Son invention a fait merveille. Il paraît que c'est tout à fait un monsieur, ton mari.

SUZANNE, naïvement.

Oh! oui!... Mais que dit-on de moi? Tu es sûre qu'on ne sait rien?

THÉRÈSE.

Absolument sûre. Georges a raconté que tu étais à la campagne, chez ta mère, pour rétablir ta santé, et que tu viendrais le rejoindre quand tu irais mieux. Mon mari lui-même ignore la vérité. Tu peux donc être tranquille.

SUZANNE.

Et alors... Georges est toujours malheureux?

THÉRÈSE.

Très malheureux: et cela est bon signe. Mais oui! s'il était décidé, comme il l'avait dit, à demander le divorce contre toi, il l'aurait déjà fait, cela est évident... Mais parlons un peu de toi. Ma pauvre Suzanne, comment as-tu pu, toi que je croyais si raisonnable et dont j'aurais répondu comme de moi-même...

SUZANNE.

Est-ce que je sais? Maintenant que c'est passé, je n'y comprends plus rien, ou pas grand'chose...

THÉRÈSE.

Voyons, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

SUZANNE.

C'est bien cela!

THÉRÈSE.

Hein?

SUZANNE.

Eh! oui, j'aimais Georges, mais comme aime une petite fille. Tu te souviens? C'est chez tes parents que je l'ai rencontré. J'avais dix-huit ans, et la tête pleine d'idées de romans. J'ai cru que le mari, c'était encore l'amoureux, le monsieur qui vous apporte des fleurs tous les jours, qui vous dit de jolies choses et qui ne s'occupe que de vous. J'ai été surprise de trouver le mariage si... austère. Mon mari s'absentait des semaines entières, car de tous les côtés on le faisait venir pour appliquer son invention. Je trouvais les journées longues; je n'avais pas en moi, dans mon cœur ni dans ma tête, de quoi remplir le vide de ces absences... Un autre m'a chanté la chanson dont j'étais désaccoutumée et que j'avais besoin d'entendre, pauvre niaise que j'étais... Mon histoire n'est pas originale, comme tu vois.

THÉRÈSE.

Et elle ne m'étonne aussi que parce qu'elle est la tienne... Ou plutôt, sais-tu ce qui m'étonne?... L'ennui, les rêvasseries, même les premières coquetteries et les premières imprudences, je les conçois, à la rigueur. Mais, que tu aies pu... comment dire cela?... enfin, que tu aies pu aller jusqu'au bout, toi, toi Suzanne! cela ne m'entre presque pas dans la pensée. Il me semble que, dans ces aventures-là, il doit y avoir, entre les premiers chapitres et le dernier, un tel abîme, et si énorme à franchir, quand on y songe!

SUZANNE.

C'est que tout s'enchaîne, et qu'on glisse d'une faiblesse à une autre sans s'en apercevoir. Chaque pas nouveau qu'on fait dans ce qui est défendu semble le premier pas, et ainsi on ne se voit pas descendre. Et puis, que veux-tu, à mesure qu'on approche de la fin, on sent je ne sais quoi de mauvais qui s'éveille en vous. C'est comme un vertige, comme une griserie honteuse. Et l'on va! l'on va!... Bien sûr, quand on a commencé, on ne croyait pas qu'on achèverait... Vois-tu, Thérèse, il ne faut pas commencer. Cela dépend de nous; le reste, non.

THÉRÈSE.

Mais, au moins, l'aimais-tu....l'autre?

SUZANNE.

Je crois à présent ne l'avoir jamais aimé. Pourtant, j'ai dû l'aimer un peu au commencement. Sans cela, quelle femme serais-je? En réalité, je ne sais plus, plus du tout. Comme c'est étrange!

THÉRÈSE.

Et lui, t'aimait-il?

SUZANNE.

Il a fait son métier d'homme.

THÉRÈSE.

Qu'est-il devenu?

SUZANNE.

Je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

A-t-il essayé de te revoir? ou de t'écrire?

SUZANNE.

Non.

THÉRÈSE.

Il est discret. — Et, à présent, tu aimes ton mari?

SUZANNE.

Absolument et uniquement. Je l'aime pour lui-même, parce qu'il est le plus loyal et le meilleur des hommes, et aussi pour le mal que je lui ai fait. Je l'aime de tout mon repentir, avec un cœur nouveau, et un infini désir de me sacrifier à lui tout entière.

THÉRÈSE.

Comme tu dis cela, Suzanne !... Je suis tout émue en t'écoutant.

SUZANNE.

Va, je suis bien changée... J'ai plus appris en quelques jours que dans tout le reste de ma vie.

THÉRÈSE.

C'est vrai, tu n'es plus du tout la même.

Un silence.

SUZANNE.

Pourvu qu'il me croie, lui !

THÉRÈSE.

Cela dépendra surtout de toi, ma chérie. Je te le répète, il t'aime encore, quoiqu'il s'en défende ; et c'est pour cela que je t'ai fait venir. Je ne dis pas que tu le reprendras sans peine. Les premiers temps seront durs. Sa blessure est si vive encore ! Mais l'essentiel est que tu sois là, près de lui, fût-ce un peu malgré lui. Sois bonne, patiente, soumise ; et qu'il te sente sincère. Qu'il retrouve en toi, avec plus de sérieux et de réflexion, ce que tu as été pour lui au commencement de votre mariage : et alors le souvenir des jours heureux refoulera lentement les autres souvenirs. Puis, le charme même de ta présence opérera insensiblement sur son esprit... Mais je suis là à te donner des conseils ! Tu sauras bien mieux que moi ce qu'il faut faire. Au fond, les choses de la passion, je m'aperçois que ce n'est pas mon fort, à moi.

Un silence.

SUZANNE.

Tu n'as jamais été tentée, toi, Thérèse?

THÉRÈSE.

Non.

SUZANNE.

Ton mari?...

THÉRÈSE.

Il est excellent. Oh! ce n'est pas comme le tien, un grand savant, un inventeur... Mais il est très bien; pas laid, pas bête: et j'ai pour lui une vraie affection.

SUZANNE.

Vous êtes heureux?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui. Nous sommes riches et d'humeur gaie tous les deux. Nous savons nous occuper, lui dans ses fermes, moi à la maison; nous nous retrouvons toujours avec plaisir, et nous vivons comme deux bons compagnons... Non, je n'ai jamais été tentée... Et cependant, tu sais? on me fait beaucoup la cour, ici, mais beaucoup! Eh bien, cela ne m'a jamais rien dit. Mon opinion, c'est que, quand on a un mari passable, c'est vraiment folie d'aller chercher ailleurs ce que l'on a chez soi, et que tous les hommes se ressemblent... ou finissent, à un moment, par se ressembler.

SUZANNE, naïvement.

Non, Thérèse.

THÉRÈSE.

Enfin, si je me trompe, je n'ai aucune envie d'y aller voir.

Un silence.

SUZANNE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Quoi?

SUZANNE.

Est-ce qu'il ne va pas bientôt venir?

THÉRÈSE, regardant l'heure.

Si. C'est à peu près l'heure où il rentre.

SUZANNE.

J'ai peur. S'il allait me chasser encore!

THÉRÈSE.

Mais non! mais non!

SUZANNE.

Si tu savais, là-bas, de quel air il m'a parlé en me quittant, et comme j'ai senti que je n'existais plus pour lui, que, tout d'un coup, il me rayait de sa vie!... Ah! que j'ai peur! que j'ai peur!

THÉRÈSE, prêtant l'oreille.

Écoute!... C'est lui. Cache-toi vite; va, ma chérie, et laisse-moi faire.

Elle fait entrer Suzanne dans une pièce voisine, par la porte de droite.

SCENE II

THÉRÈSE, GEORGES.

GEORGES. Il entre en lisant une lettre qu'il met dans sa poche en apercevant Thérèse.

Tiens, c'est vous? Ah! je suis bien content de vous voir, bien content. Jacques va bien?

THÉRÈSE.

Très bien. — Voulez-vous dîner avec nous ce soir? Vous viendrez comme vous êtes. Il n'y aura que nous.

GEORGES.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte. Mais comme je dois vous ennuyer!

THÉRÈSE.

Vous savez parfaitement que non. Jacques vous adore. Ainsi!

GEORGES.

Quel brave garçon que ce Jacques! Vous en doutez-vous, au moins?

THÉRÈSE, souriant.

Mais... certainement, je m'en doute.

GEORGES.

Je lui dois tant! Qu'est-ce que je serais devenu sans lui... et sans vous, Thérèse?

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon... Qu'avez-vous fait hier soir?

GEORGES, cherchant.

Hier soir?... Ah! c'est vrai, vous n'étiez pas chez vous... Qu'est-ce que j'ai donc fait, hier soir?... Ah! j'ai dîné au restaurant... Et puis, ma foi, j'ai été au café-concert.

THÉRÈSE.

Tout seul?

GEORGES.

Dame... Oh! ne me plaignez pas. J'ai passé une soirée très supportable.

THÉRÈSE.

Mon pauvre ami!

GEORGES.

Mais non, mais non, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. D'abord, vous comprenez, je suis tellement occupé à l'usine que je n'ai pas le temps de penser à mes affaires. Et puis, le temps fait son œuvre. Ça va mieux, bien mieux... pourvu que je sois dehors. En somme, je commence à reprendre goût à la vie de garçon.

THÉRÈSE.

Si vous voulez que je vous croie, il faudrait me dire cela d'un autre ton.

GEORGES.

Mais je vous dis cela bien tranquillement, il me semble.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous lisiez tout à l'heure, en entrant?

GEORGES.

Moi?

THÉRÈSE.

Vous relisiez sa dernière lettre. Ne niez pas.

GEORGES.

Eh bien, quoi? Cela prouve que je suis stupide.

THÉRÈSE.

Je ne trouve pas.

GEORGES.

Je sens bien le ridicule de mon personnage, allez! et comme je dois être assommant avec mes plaintes et mon rabâchage et mes airs lamentables... Eh! imbécile, qu'est-ce que tu veux que ça fasse aux autres, ce qui t'arrive? Aie du moins la pudeur de te taire!

THÉRÈSE, suppliante.

Georges!

GEORGES.

Eh bien, oui, là! je ne pense qu'à ça, à chaque minute, même en travaillant... Non, non, voyez-vous, ce qu'elle a fait est abominable!... Tenez, une chose qui me revient... Pendant les derniers jours, quand je ne savais rien encore, je ne puis vous dire comme elle a été tendre et aimante, et comme elle se blottissait contre moi. Jamais elle n'avait été ainsi : jusque-là, elle était douce, affectueuse, mais un peu indolente et

passive. Et moi, en la voyant pour la première fois si... émue, je me disais : « Enfin, elle m'aime; elle m'aime pour de bon, elle est bien à moi, maintenant. » Et juste à ce moment-là... Ah! la menteuse! la menteuse!

THÉRÈSE.

Qui sait?...

GEORGES.

Hein?

THÉRÈSE.

Je dis : qui sait? Pour moi, cela ne prouve qu'une chose; c'est qu'elle cherchait en vous un asile, un secours contre elle-même; enfin, qu'elle n'a jamais cessé de vous aimer. Et c'est mon premier point. Je vous dirai mon second tout à l'heure.

GEORGES.

Ma chère Thérèse, je ne suis pas encore tout à fait idiot, mettez-vous bien cela dans la tête. Les démonstrations de tendresse prodiguées au mari au plus fort de la trahison... mais c'est classique, cela! Je connais mon cas, allez. Il a été étudié et décrit par les bons auteurs. Et, n'est-ce pas? j'ai été à même de vérifier l'exactitude de leurs remarques... oh! mais, largement!

THÉRÈSE.

Pourquoi, mon ami, cette ironie qui fait mal?

GEORGES.

Laissez donc! cela me soulage, au contraire. Tout cela a un côté comique, on le sait bien. (Changeant de voix.) C'est égal, le jour où j'ai tout appris, je suis resté comme assommé du coup. En une seconde, j'ai senti qu'elle ne m'était plus de rien. Je n'avais même pas de haine ni de colère. Quand elle est rentrée, je ne l'ai pas interrogée, je ne lui ai adressé ni reproches ni

injures. Je lui ai dit seulement : « Va-t'en! » Elle s'en est allée, et je ne me suis pas retourné pour la regarder sortir. Je ne puis même pas dire que je souffrais. C'est singulier.

THÉRÈSE.

Et depuis?

GEORGES.

Ah! depuis!... L'idée est là, toujours là... vivante, oui, vivante, comme une bête qui me rongerait... C'est à devenir fou... Quelquefois, pourtant, je suis sur le point de m'apaiser. Je me souviens du temps de nos fiançailles; je la revois... si douce, si frêle, si innocente... Puis je me rappelle de gentils détails de notre vie à deux, des gestes qu'elle avait, une phrase qu'elle disait d'une certaine façon... Et je m'attendris, et je lui trouve même des excuses : son inexpérience, sa jeunesse, son isolement pendant mes absences... Mais tout à coup l'image de ce qu'elle a fait surgit et revit dans ma pensée, nette, précise, concrète... Dans ma pensée?... non, dans ma chair. C'est comme une morsure, une brûlure subite. Et alors je voudrais la tenir... pour l'envelopper de baisers, de baisers qui la marqueraient, qui effaceraient les autres, qui la referaient mienne... — ou peut-être pour l'étrangler.

THÉRÈSE.

Autrement dit, vous l'aimez encore. Et c'est mon second point.

GEORGES, *suivant sa pensée.*

Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi a-t-elle fait cela?

THÉRÈSE.

Ça, mon ami, nous ne le saurons jamais exactement, — ni elle non plus, du reste. Il est donc bien inutile de se le demander. Mais puisque vous vous aimez toujours, puisque vous ne pouvez décidément

vivre sans elle, ni elle sans vous... c'est bien simple : il faut lui pardonner et la reprendre, et tout de suite.

GEORGES.

La reprendre? mais, Thérèse, je serais un lâche.

THÉRÈSE.

Un lâche parce que vous seriez bon? Un lâche parce que vous seriez juste? Oui, juste. Suzanne a expié; elle est prête à expier encore. Vous en avez pour preuve les lettres que j'ai reçues d'elles et que je vous ai montrées, et celles qu'elle vous a écrites à vous, ces lettres si humbles, si touchantes, si sincères...

GEORGES.

Sincères?

THÉRÈSE.

Oui, sincères. Elle saute aux yeux, cette sincérité, et, au fond, vous y croyez aussi bien que moi. Alors, pourquoi faites-vous semblant de douter?

GEORGES.

Laissons cela. Thérèse. J'ai déjà été assez ridicule...

THÉRÈSE.

Voilà donc encore une fois le grand mot lâché! Ce mot-là signifie, mon ami, que vous attachez moins d'importance à ce que vous sentez, vous, et à ce que vous croyez, qu'aux interprétations où pourraient se complaire les sots et les méchants — si votre aventure était publique. Or, elle ne l'est pas. C'est donc l'idée seule d'un ridicule, auquel en réalité vous avez échappé, qui vous fait peur et qui vous affole. Eh bien, cela est misérable, cela est bête, si vous voulez toute ma pensée, et cela est indigne de vous.

GEORGES.

Vous m'injuriez par charité, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous vous trompez, mon ami; je vous injurie de

très bonne foi. — Quand tout le monde saurait ici votre histoire, je vous dirais encore : « Reprenez votre femme qui se repent et qui vous aime ». Mais tout le monde ignore ce qui s'est passé : tout le monde, même mon mari, même la mère de Suzanne. Il n'y a que vous et moi, — vous et moi, entendez-vous? — qui le sachions.

GEORGES.

Vous êtes sûre de ce que vous me dites là?

THÉRÈSE.

Oui, sûre.

GEORGES.

Vous croyez que là-bas?...

THÉRÈSE.

On a pu causer, faire des suppositions... mais, soyez tranquille, il y a longtemps qu'on n'en parle plus... Et puis, qu'est-ce que ça vous fait ce qu'on raconte à deux cents lieues d'ici?

GEORGES.

Mais, ma chère amie, comprenez donc que ce rapprochement serait une chose infiniment sérieuse... qui ne pourrait se faire qu'à certaines conditions... Il faudrait, maintenant, que je pusse compter absolument sur elle. Il faudrait... Non, allez, cela est impossible. J'admets son repentir, j'admets ses bonnes résolutions : mais vous savez ce qu'on dit?...

THÉRÈSE.

Quoi?

GEORGES.

Qu'il est plus difficile à une femme de... enfin de s'en tenir à un premier amant que de n'en pas avoir du tout.

THÉRÈSE.

Quel est le grand moraliste qui a dit ça? Eh! qu'en

savait-il? En voilà encore un qui a perdu une belle occasion de se taire! On dirait que, pour ces gens-là, le cœur des hommes et des femmes est réglé comme un papier à musique!... Je vous réponds, moi, de Suzanne : elle connaît son devoir, elle l'accepte dans toute son étendue; elle sait qu'il ne suffira pas qu'elle soit désormais irréprochable, mais qu'il faudra qu'elle vous en communique à chaque instant la certitude... C'est de vous que je voudrais pouvoir répondre. Car, ne vous y trompez pas, c'est vous qui aurez les plus grands devoirs et les plus difficiles. Il est plus aisé de se repentir que de pardonner. Sentez-vous bien ce que cela veut dire : pardonner, remettre la faute?... Il faudra, mon ami, vraiment oublier, ou ne se souvenir que pour plaindre, et encore sans le dire, sans en ouvrir jamais la bouche. Serez-vous capable de cela?

GEORGES.

Eh! oui, si j'étais sûr...

THÉRÈSE, souriant.

Mais, je suis sûre, moi, qui suis une personne très raisonnable. Allons, mon ami, ayez le courage de consentir tout de suite à ce que vous auriez fait tôt ou tard. (Mouvement de Georges). Mais oui! Car enfin, pourquoi, malgré vos déclarations du premier moment, n'avez-vous pas demandé le divorce? Pourquoi, arrivé ici, avez-vous imaginé, de vous-même, cette histoire de la maladie et de la villégiature de Suzanne, si ce n'est parce que, dans le secret de votre pensée, vous admettiez la possibilité de la réunion et du pardon? Et comme vous avez bien fait! Non, non, tout n'est pas perdu. Rien n'est irréparable quand on a la bonne volonté et la simplicité du cœur. Ne vous appliquez plus à vous torturer vous-même. N'y a-t-il pas de l'orgueil et... qui sait?... quelque cabotinage intime dans cette complaisance à considérer, à couver, à entretenir

son propre mal? Vous guérirez, rien qu'en vivant et en aimant. Vous êtes jeunes tous deux, et vous pouvez vous faire encore un joli bonheur en raccommodant les morceaux du passé... A quoi pensez-vous?

GEORGES.

Je pense... que vous êtes la meilleure des amies; que je ne puis rien vous cacher; que vous connaissez toutes mes plaies et le baume qu'il leur faut; enfin que j'ai envie de vous croire et de vous obéir.

THÉRÈSE.

L'envie ne suffit pas, monsieur. Que décidez-vous?

GEORGES.

Eh bien... écrivez-lui, et faites-lui espérer que peut-être... dans quelque temps... Mais c'est vous qui l'aurez voulu? Il est bien entendu que l'idée est de vous; que, s'il ne sortait de là que plus de douleur encore, j'aurais le droit de vous maudire?

THÉRÈSE.

Oui, mon ami, c'est entendu. (Montrant la porte de droite.) Vous savez qu'elle est là?

GEORGES.

Qui?

THÉRÈSE.

Suzanne.

GEORGES.

Suzanne est là?... Non, non, qu'elle s'en aille! Je ne peux pas encore... c'est trop tôt... je vous jure que je ne peux pas!

THÉRÈSE, ouvrant la porte.

Viens, Suzanne. (A Georges.) A tout à l'heure, mon ami.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE III

GEORGES, SUZANNE.

SUZANNE. Elle s'avance, très humble, vers Georges, qui a le dos tourné.

Georges!

GEORGES.

Je ne vous attendais pas, Suzanne.

SUZANNE.

Georges! ne me chassez pas!... Laissez-moi vivre auprès de vous... me racheter... vous prouver que je ne suis pas tout à fait indigne de votre pardon... Je ne serai pas gênante... Ne me regardez pas... mais supportez-moi dans votre maison... Voulez-vous?

GEORGES.

Oui, Suzanne.

SUZANNE.

Que vous êtes bon! Que je vous aime!... (Elle lui prend la main et la baise.) Alors... vous voulez bien que je reste?

GEORGES.

Oui, Suzanne... (Elle a gardé sa main; il l'amène lentement en face de lui.) Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que ce moment est grave pour nous deux? Vous savez à quoi vous vous engagez en rentrant ici? Enfin... vous avez la ferme volonté de ne plus jamais...

SUZANNE.

Ah! Dieu!

GEORGES.

Jurez-le.

SUZANNE.

Ah! oui, je le jure.

GEORGES.

Ainsi donc le passé n'existe plus? Nous n'en parlerons jamais?

SUZANNE.

Jamais.

GEORGES.

Nous n'y penserons même jamais?

SUZANNE.

Jamais.

Georges l'attire, elle s'incline, il la baise sur le front.

GEORGES.

Et maintenant, essayons de vivre! (Un long silence. Suzanne est immobile : Georges se promène dans le salon.) Ta mère va bien?

SUZANNE.

Pas trop.

GEORGES.

Qu'est-ce qu'elle a?

SUZANNE.

Rien de sérieux. Ses névralgies.

GEORGES.

Oui, le changement de temps.

SUZANNE.

C'est probable.

Un silence.

GEORGES.

Par quel train es-tu venue?

SUZANNE.

Par le train de cinq heures. Thérèse m'attendait à la gare.

GEORGES.

Et tes bagages?

SUZANNE.

Thérèse a dit qu'elle les enverrait prendre.

GEORGES.

Ah! à propos, nous dînons chez elle, ce soir. Tu feras la connaissance de son mari. C'est un ancien camarade à moi.

SUZANNE.

Oui, je sais.

Un silence.

GEORGES.

Mais... j'y songe... après ce long voyage... par cette poussière... Veux-tu passer dans ma chambre?

SUZANNE.

Volontiers.

GEORGES.

Tiens, c'est par ici. (Il ouvre la porte de gauche.) Tu vois, la maison n'est pas mal... Presque un petit hôtel, entre cour et jardin... Et je ne paye pas ça trop cher... C'est une occasion... Imagine-toi...

ACTE DEUXIÈME

Quinze jours après. — Même salon qu'au premier acte, mais plus élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, GEORGES.

SUZANNE. Elle est assise et travaille à un petit ouvrage de femme. Georges entre.

Bonsoir, mon ami... La journée a été bonne? Tu as bien travaillé?

GEORGES, indifférent.

Oui.

SUZANNE.

Tu n'as pas eu d'ennuis?

GEORGES.

Non.

SUZANNE.

Alors, tu es content?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

C'est vrai que les ouvriers t'adorent?

GEORGES.

Je ne suis pas méchant avec eux.

SUZANNE.

Sais-tu ce qu'on a dit de toi, hier, dans une maison où j'étais en visite?

GEORGES.

Voyons.

SUZANNE.

Que tu étais un homme tout à fait supérieur, — oui, c'est comme cela qu'on a dit, — et que ton invention était une des plus belles choses, et des plus utiles, qu'on eût trouvées depuis très longtemps. Explique-la-moi, veux-tu?

GEORGES.

Quoi?

SUZANNE.

Ton invention.

GEORGES.

Tu ne comprendrais pas.

SUZANNE.

Si tu me l'expliquais, toi, je comprendrais peut-être.

GEORGES.

Laisse donc, ce n'est pas ton affaire.

SUZANNE.

On disait que ta découverte sauvait tous les ans plusieurs centaines de vies humaines.

GEORGES.

C'est possible.

SUZANNE.

C'est très beau, cela! Ah! comme je suis fière de toi! et comme je t'aime! (Elle l'embrasse; il s'y prête avec impatience.) Tu ne veux pas que je t'embrasse?

GEORGES.

Mais si.

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu as contre moi?

GEORGES.

Je n'ai rien.

SUZANNE.

Si! tu as quelque chose.

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie aujourd'hui?... Tu devrais te promener un peu tous les jours, voir tes amies... Une jeune femme comme toi a besoin de distractions.

SUZANNE.

Des amies... je n'ai pas pu m'en faire de bien sérieuses en quinze jours... Et puis... j'avais cru que tu préférais que je reste à la maison... Je m'y plais beaucoup, je t'assure, et j'ai de quoi m'occuper... Tiens, ce petit salon, on ne le reconnaît déjà plus.

GEORGES.

En effet.

SUZANNE.

Et c'est moi qui ai tout arrangé... N'est-ce pas que c'est joli?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

Tu dis cela sans conviction. Est-ce que ça ne te plaît pas?

GEORGES.

Mon Dieu...

SUZANNE.

Allons, dis! Ça m'est égal que tu critiques, pourvu que tu prêtes un peu d'attention à ce que je fais.

GEORGES.

Eh bien...

SUZANNE.

Quoi?

GEORGES.

Eh bien... que veux-tu? j'ai des goûts un peu bourgeois... Et tous ces bibelots et ces fanfreluches...

SUZANNE.

Tu n'aimes pas ça?

GEORGES.

Oh! moi, je n'y entends rien. Mais je trouve ça un peu... Tu ne te fâcheras pas? Enfin, je trouve ça un peu salon de cocotte. Voilà.

SUZANNE.

Oh! Georges!... Et moi qui me suis donné tant de mal et qui m'imaginais que c'était joli! (Se maîtrisant.) Mais je changerai tout cela, sois tranquille, et de bien bon cœur, je t'assure... Vois-tu, je veux qu'il n'y ait jamais rien, en moi ou autour de moi, qui te déplaise...

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie cet après-midi?

SUZANNE.

Je t'ai déjà répondu. Il y a des jours où je ne déteste pas de rester seule dans mon petit coin.

GEORGES.

Allons donc, ce n'est pas la vraie raison.

SUZANNE.

Je n'en vois pourtant pas d'autre.

GEORGES.

Si tu avais le courage d'être absolument sincère...

SUZANNE.

En cherchant bien, il y a peut-être encore ceci. Te rappelles-tu ce que tu m'avais dit au sujet de la belle madame Rousseau, une de nos nouvelles connaissances?

GEORGES.

Ma foi, non.

SUZANNE.

Tu as désiré que je la voie moins, parce qu'elle te

paraît un peu légère et que tu crains qu'elle n'ait sur moi une mauvaise influence. Alors, comme j'étais presque sûre de la rencontrer si j'étais sortie aujourd'hui... j'ai préféré m'abstenir.

GEORGES.

Mais ce n'est pas du tout ce que je voulais... Je te conseillais seulement de ne pas faire de madame Rousseau ton amie intime, de rendre insensiblement vos relations plus rares... Tu agis comme si j'étais un tyran ; c'est ridicule.

SUZANNE.

J'avais cru bien faire. Pardonne-moi.

GEORGES.

Oh! ce n'est rien, et il n'y a pas là matière à tant de repentir. Mais tu devrais comprendre que j'ai plus de confiance que cela dans ta raison et que je ne veux pas te rendre la vie impossible... En tout cas, tu pouvais aller faire une visite à Thérèse... Pourquoi ne la vois-tu pas plus souvent?

SUZANNE.

Mais, mon ami, voilà deux fois que je vais chez elle sans la trouver, et il y a bien huit jours qu'elle-même n'est venue ici. C'est elle, on le dirait, qui s'éloigne de nous.

GEORGES.

Quelle idée! Thérèse est toujours la même pour nous... Mais elle a son mari, sa maison... Enfin... pour en revenir à toi... j'aime mieux que tu sortes, que tu te promènes... Il n'est pas bon que tu restes seule trop souvent... A quoi peux-tu bien penser pendant ces longues heures?

SUZANNE.

Mais à rien, mon ami : je n'ai pas le temps. Quand on veut s'occuper sérieusement de son ménage...

GEORGES.

Si ! tu penses à quelque chose. Je le vois, j'en suis sûr... Je sens bien que tu as toujours l'esprit ailleurs... Tiens, hier soir, au théâtre... c'était pourtant très gai... eh bien, tu faisais une figure !

SUZANNE.

Tu te trompes, je me suis beaucoup amusée.

GEORGES.

En dedans, alors ?

SUZANNE.

Cela tient peut-être à ce que j'avais déjà vu la pièce. Nous allons au théâtre presque tous les soirs.

GEORGES.

Dame, qu'est-ce que nous ferions de nos soirées, ici, en tête à tête ? Tu n'as pas tant de distractions, d'ailleurs.

SUZANNE.

Je me passerais bien de celle-là, si tu voulais.

GEORGES.

Non. Il est excellent que nous sortions, et le plus possible. Seulement, je l'avoue, je voudrais que tu eusses l'air de t'amuser un peu plus. Pourquoi faisais-tu cette figure ?

SUZANNE.

Mais...

GEORGES.

A cause du sujet de la pièce, n'est-ce pas ? Il était question d'un mari... Eh ! ma pauvre enfant, de quoi veux-tu que nous parlent les vaudevillistes ? C'est la vieille gaieté française, ça... Si on ne venait pas là pour oublier, il y aurait toujours une bonne moitié de la salle qui n'oserait pas rire... Pourquoi ne riais-tu pas ? Je riais bien, moi !

SUZANNE.

Georges!

GEORGES.

Dis, à quoi songeais-tu?

SUZANNE.

A rien, mon ami.

GEORGES.

En ce moment même, à quoi songes-tu? Voyons, sois franche... A l'instant où je te parle... là, sous ce front... se lèvent des souvenirs, des images... Ose dire que non!

SUZANNE.

Mais, mon ami, ce n'est pas moi, c'est toi qui y penses toujours.

GEORGES, étonné.

Oui... c'est vrai... toujours... (Un silence.) Veux-tu que je te dise pourquoi?

SUZANNE.

Georges! de grâce...

GEORGES.

C'est parce que... en somme... j'ignore, moi, comment cela s'est passé... C'est ma faute! je ne t'ai pas interrogée, je n'ai même pas voulu t'entendre... Mais il y a des choses... des détails... que je voudrais savoir à présent, que j'ai besoin, oui, besoin de savoir... Promets-moi de me répondre; et, quand je saurai, ce sera fini, bien fini; je ne te ferai plus souffrir, jamais.

SUZANNE, suppliante.

Mon ami...

GEORGES.

Si! si! il le faut... Sans cela, je ne serai jamais tranquille et je te rendrai toujours malheureuse... Dis, où

était-ce, ces rendez-vous? Comment faisais-tu pour y aller?

SUZANNE.

Je t'en supplie, ne nous fais pas tout ce mal...

GEORGES.

Il faut que tu dises; il le faut. C'était... dans une chambre d'hôtel garni?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Alors... dans un appartement qu'il avait meublé?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Et... à quelle heure vous retrouviez-vous?... Réponds! mais réponds donc!... L'après-midi? quand tu sortais pour tes visites?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES, ricanant.

Pendant que moi, pauvre imbécile... Oh! je vois tout cela d'ici : le fiacre, la double voilette, la maison à deux sorties... où il y a une couturière... C'est bien cela, n'est-ce pas?

SUZANNE.

A peu près.

GEORGES.

Au moins, ça n'est pas original! — Et... tu restais longtemps?

SUZANNE.

Oh! non.

GEORGES.

Une heure?

SUZANNE.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Et... tu y es allée plusieurs fois?

SUZANNE.

Deux fois.

GEORGES.

Mais j'ai fait, vers ce temps-là, des absences de plusieurs jours... Vous ne vous êtes jamais vus... la nuit... chez nous?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Non?

SUZANNE.

Je le jure devant Dieu qui me tiendra compte de ce que j'endure en ce moment.

GEORGES.

Et... comment cela a-t-il commencé? Où et quand t'a-t-il parlé d'amour pour la première fois?

SUZANNE.

Je ne sais plus. Et qu'importe?

GEORGES.

Mais... qu'est-ce qui te plaisait particulièrement en lui? En quoi m'était-il supérieur?... Tu ne veux pas répondre?... A quoi penses-tu encore?... (Se rapprochant.) Est-ce que... Enfin... tu étais heureuse?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Tu mens! tu mens!

SUZANNE.

Ah! Georges, tu es bien méchant, bien méchant!

Elle éclate en sanglots.

GEORGES.

Oui, je suis une brute... et un lâche : car nous avions juré de ne jamais parler de ces choses, et je manque à la parole donnée... Toi, tu l'as tenue. Il est vrai que cela t'était plus facile.

SUZANNE.

Hélas! si tu as tant souffert pour te taire, songe à ce que j'ai dû souffrir, moi, pour parler... Tiens-moi compte de cela, mon ami. Vois, je ne te fais pas de reproches, et j'essaye de ne pas pleurer. Mais si tu recommençais à m'interroger comme tout à l'heure... je serais toujours ta servante... seulement, crois-moi, quelque mal que j'aie pu te faire, nous ne tarderions pas à être quittes.

GEORGES.

Tu as raison, Suzanne, et c'est moi qui te demande pardon... Mais c'est fini maintenant, bien fini... Allons, sèche tes yeux... et sors un peu, promène-toi... tu as encore le temps et cela te fera du bien.

SUZANNE.

Je n'en ai guère envie, mon ami.

GEORGES.

Mais si! mais si!... Tu n'es pas obligée de garder toujours la maison... tu es libre... Va faire un tour, je le veux... J'ai besoin d'être seul... Oui, c'est fini... Allons, va... mais va donc!

SUZANNE.

Oui, mon ami.

Elle sort.

SCÈNE II

GEORGES, seul.

Travaillons ! Il n'y a encore que cela.

Il s'assied à une table, ouvre un livre, remue des papiers, prend une plume et reste les yeux fixés devant lui. Entre Thérèse.

SCÈNE III

GEORGES, THÉRÈSE.

GEORGES, joyeux.

Vous?

THÉRÈSE.

Suzanne n'est pas ici?

GEORGES.

Vous ne l'avez pas rencontrée?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES

Elle vient de sortir.

THÉRESE.

Alors je me sauve. Je venais la prendre.

GEORGES.

Justement, elle se plaignait de ne plus vous voir. Elle disait que vous vous éloigniez de nous.

THÉRÈSE.

Vous savez bien que non. Mais je viens d'être mêlée si intimement à sa vie... J'ai peur quelquefois que ma présence ne lui soit un peu pénible, du moins dans les

premiers temps... et je ne veux pas m'imposer... C'est un sentiment bien facile à comprendre.

GEORGES.

Évidemment.

THÉRÈSE.

Lui avez-vous dit que le hasard nous avait fait nous rencontrer deux ou trois fois à l'heure où vous sortez de l'usine... ce qui est tout naturel, puisque c'est dans mon quartier.

GEORGES.

A quoi bon le lui dire? Elle croirait que nous parlons d'elle, cela l'inquiéterait. Il vaut mieux qu'elle ne sache pas.

THÉRÈSE.

Évidemment.

GEORGES.

Ah! Thérèse, ces bonnes promenades avec vous, ces causeries — trop courtes — le long des grands quais déserts... ce sont mes seuls bons moments, à moi. J'étoufferais, si je ne vous avais pas. Comme c'est gentil d'être venue! Voulez-vous que je vous dise? Je vous attendais un peu.

THÉRÈSE.

Alors... vous et Suzanne, ça ne va pas mieux?

GEORGES.

Ah! bien oui! Je viens encore de lui faire une scène absurde.

THÉRÈSE.

A propos de quoi?

GEORGES.

Oh! à propos de rien.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'elle n'est pas gentille avec vous?

GEORGES.

Elle? Elle est parfaite ... Seulement... voilà, j'ai beau faire, je me souviens... toujours. C'est un mal que j'ai dans le sang et que je traîne partout. Je me fais l'effet d'un rat empoisonné.

THÉRÈSE.

Cependant, vous ne pouvez pas douter de son repentir, ni de son affection?

GEORGES.

Oui, elle fait ce qu'elle peut... Mais c'est plus fort que moi. J'avais cru que, l'ayant là, ça irait mieux; que, de la voir et de la tenir, cela ferait évanouir les fantômes. Eh bien, c'est tout le contraire. Quand elle est triste, cela m'exaspère, parce que je m'imagine qu'elle songe à ce qui s'est passé; et quand elle sourit, il me semble qu'elle se moque de moi... Écoutez, Thérèse, depuis qu'elle est revenue... c'est terrible... je ne pense qu'à lui, à l'autre... à son amant... j'y pense beaucoup plus encore qu'auparavant... Si je l'ai laissé tranquille, là-bas, quand la chose est arrivée, c'est qu'alors j'étais absolument décidé au divorce... Mais, à présent, il est clair que ma situation vis-à-vis de lui n'est plus la même; et j'ai des envies d'aller le trouver, ce misérable, et de lui dire...

THÉRÈSE, *souriant.*

Il est un peu tard pour cela, mon ami.

GEORGES.

Je vous parais ridicule?

THÉRÈSE.

Non; mais bien à plaindre... et aussi, laissez-moi vous le dire, bien peu généreux. Oui ou non, avez-vous pardonné à Suzanne?... Vous n'avez pas le droit, l'ayant reprise, de la rendre malheureuse. Ce qu'on offre

d'une main on ne le retire pas de l'autre. Prenez garde, Georges, vous êtes coupable, réellement coupable.

GEORGES.

Vous en parlez à votre aise, mon amie. Pardonner... c'est fait. Mais oublier... je ne peux pas. Comprenez donc que je ne peux pas! Tenez, à certains moments, elle m'attendrit avec son gros chagrin et ses airs de soumission; d'ailleurs, elle est jeune et pas laide... Je l'embrasse et la caresse comme une jolie enfant qu'elle est... Mais, dès que je la tiens dans mes bras... c'est comme une flamme aiguë qui me traverse le cerveau... je me dis : « Elle compare », et alors je la repousse brutalement, ou bien encore je la serre comme si je voulais lui faire mal, avec colère: et elle a peur, et elle ne sait pas ce que cela veut dire... Au fond, je crois maintenant que je la hais... C'est que je l'ai trop aimée... Ce qu'elle était pour moi, cela ne se peut exprimer. J'avais beaucoup étudié, beaucoup voyagé, beaucoup vécu même, si vous voulez; j'avais rencontré en chemin des femmes de toutes les couleurs. Mais je n'avais jamais donné mon cœur, le temps m'avait manqué. Suzanne était en réalité mon premier amour. Ce que je croyais trouver en elle, c'était, après tant d'agitations, le repos et la douceur de toute ma vie. J'avais concentré en elle toutes mes tendresses, toutes mes pensées, toutes mes ambitions; je travaillais pour qu'elle fût fière de moi et pour qu'elle fût riche; et c'est à cause d'elle que j'étais heureux de mes succès... Vous ne vous figurez pas avec quel sérieux de tous les diables j'avais pris le mariage... C'est bête, hein?

THÉRÈSE, un peu troublée.

Mais non.

GEORGES

Et tous les jours, quand je rentrais, en voyant de la rue sa fenêtre éclairée, le cœur me battait comme au

lendemain de mes noces... Oui, chaque fois, le cœur me battait, à mesure que je sentais plus proche son frais baiser, ce baiser du retour, dont l'attente avait rempli les heures de ma journée... Comprenez-vous cela, mon amie?

THÉRÈSE, de même.

Mais oui, parfaitement.

GEORGES.

Jugez ce que j'ai dû souffrir!... Ah! ma pauvre Thérèse, que cela est triste!

THÉRÈSE.

Oui, bien triste... j'y songe souvent... Car, Dieu merci, depuis un mois, j'ai vécu absolument de votre vie. Hélas! je voudrais tant vous être bonne à quelque chose! Cela me fait tant de peine de vous voir ainsi!... Mais que vous dire? Le seul moyen que j'aie de vous soulager un peu, c'est de vous écouter... Et je vous écoute avec tout mon cœur. Qui sait? A force de vous plaindre et de vous confesser, vous souffrirez moins... Puis, à voir les efforts de Suzanne, vous arriverez peu à peu à la juger dans un sentiment de justice, comme un homme, puisqu'il paraît que vous autres hommes vous êtes plus justes que nous. Laissez agir le temps... Je vous jure que vous pouvez encore être heureux.

GEORGES.

Non, allez... J'ai voulu me faire illusion... Mais entre elle et moi, il y a l'irréparable; et ni le temps, ni ma raison, ni son repentir n'y peuvent rien... Il faudrait autre chose...

THÉRÈSE.

Quoi donc?...

GEORGES.

Je ne sais... Mais, moi non plus, je ne suis pas le même qu'auparavant. Je vaux moins, cela est certain... Même dans les instants où il m'arrive de croire que je

l'aime encore, ce n'est plus du même amour qu'autrefois... Oh ! non... C'est très mystérieux ces choses-là... Vous ne comprenez pas cela, vous Thérèse?

THÉRÈSE.

Pourquoi dites-vous toujours que je ne comprends pas?

GEORGES.

Vous êtes si tranquille, si naturellement raisonnable ! Vous avez d'ailleurs pour mari le meilleur garçon du monde... Ah ! vous êtes heureuse, vous !

THÉRÈSE.

Heureuse? Évidemment je le suis. Je l'étais même complètement avant toutes vos histoires. Nous jouissons, Jacques et moi, d'une excellente santé morale... j'en suis presque honteuse... Ah dame ! nous n'avons pas vos grands mouvements de passion, ni vos violences, ni vos déchirements, ni votre talent pour souffrir. Nous sommes très paisibles, très ordinaires... Quand vous me racontez comment vous aimiez Suzanne... enfin, il est certain que je n'ai jamais été aimée comme ça, moi... Oui, je suis heureuse... à condition peut-être de ne pas trop réfléchir sur la qualité de mon bonheur. Aussi, je n'y réfléchis pas.

GEORGES.

Vous êtes la sagesse, Thérèse ; vous êtes la sérénité et la bonté...

THÉRÈSE.

Oui, oui, c'est entendu.

GEORGES.

Ne vous moquez pas... Voulez-vous que je vous dise?... C'est une femme comme vous qu'il m'aurait fallu.

THÉRÈSE.

Heu !

GEORGES.

En somme, cela aurait très bien pu arriver. Je vous ai connue longtemps avant Suzanne. Vous étiez aussi jolie qu'elle... Vous l'êtes toujours... Plus même... Mais si!... Pourquoi gardez-vous votre voilette?

THÉRÈSE.

Cela vous gêne beaucoup?

GEORGES.

Mais oui, cela me cache vos bons yeux.

THÉRÈSE.

Alors...

Elle ôte sa voilette et la jette sur une chaise.

GEORGES, la regardant.

Oui, c'est bien vous... Je vous reconnais... Je vous revois jeune fille... Vous n'avez presque pas changé... Vous aviez déjà cet air calme et doux, ce charme qui enveloppe et qui apaise... Seulement, comme nous jouions ensemble depuis notre enfance, vous n'étiez pas une femme à mes yeux et j'ai passé auprès de mon bonheur sans m'en douter... Mais je suis bien fat! Sais-je si vous auriez voulu de moi?

THÉRÈSE.

Eh! peut-être.

GEORGES.

Vraiment?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui... Je vais vous dire mon secret. Il n'y a pas d'inconvénient à cela : c'est si loin... Eh bien, quand vous avez demandé Suzanne... oh! sans doute ce n'a pas été un de ces désespoirs... J'étais déjà très raisonnable, comme vous dites... mais tout de même, j'ai eu un peu de dépit. Il n'y a pas à dire, j'avais déjà beaucoup de sympathie pour vous, mon ami Georges. Et si, dans ces derniers temps, je me suis donné tant

de mal pour vous, c'était bien par franche et bonne amitié, mais peut-être aussi qu'il y avait dans ce beau zèle un ressouvenir des trois ou quatre petites larmes que vous m'aviez coûtées autrefois... Mais parlons d'autre chose, voulez-vous?

GEORGES.

Parlons de cela, au contraire... Quel malheur, Thérèse! quel malheur! Nous aurions été si heureux ensemble! C'était vous ma vraie compagne. Comment n'ai-je pas vu cela? Avec votre ferme raison, vous auriez été pour moi non seulement la femme, mais la chère associée. Votre vaillante gaieté m'aurait fait la vie légère... Et vous ne m'auriez pas trahi, vous! Vous m'auriez aimé doucement et solidement... comme je vous eusse aimée... et pour toujours...

THÉRÈSE, rêveuse.

Oui... je le crois...

GEORGES.

Au moins, puisque tout cela n'est pas, qui eût été si bon, ayez bien pitié de moi, mon amie... (Il lui a pris la main; elle la retire.) Qu'est-ce que vous avez?... Vous pouvez bien me donner votre pitié... et votre tendresse. J'y ai droit... car enfin, Thérèse, c'est votre faute si je me trouve aujourd'hui un peu plus à plaindre qu'il y a quinze jours... Soyez-moi donc meilleure encore, puisque, sans le savoir, vous aussi vous m'avez fait du mal... Laissez-moi vous aimer, me réfugier dans votre tendresse et m'y enfouir, et m'y réchauffer...

Il s'est rapproché et a presque mis sa tête sur l'épaule de Thérèse.

THÉRÈSE, effrayée.

Georges! Georges!

GEORGES.

Quoi donc, ma chérie?

THÉRÈSE.

Il ne faut pas, Georges! il ne faut pas!

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas?

THÉRÈSE.

Mais...

GEORGES.

Mais je vous adore, Thérèse, voilà la vérité, et ce qui m'étonne, c'est que j'aie mis tout ce temps à m'en apercevoir. Quand je prenais cet étrange plaisir à vous confesser, à vous, des choses que j'aurais voulu me cacher à moi-même... c'est que je vous aimais... Et vous-même, Thérèse... si vous me supportiez avec cette douceur d'ange, si mes plaintes éternelles ne vous rebutaient point, si vous repreniez tous les jours votre tâche patiente de consolatrice, c'est que vous aimiez à me consoler, c'est qu'un peu de ma fièvre vous gagnait, et qu'il y a des choses qu'on n'écoute pas impunément... Ne me repoussez pas, ma chérie. Après ce que vous avez fait pour moi, ce serait trop méchant... Donnez-moi vos yeux... vos cheveux... votre bouche...

THÉRÈSE, se dégageant doucement.

Georges, vous êtes fou. (Elle se remet debout et se trouve devant la fenêtre.) Mon Dieu! Suzanne!

GEORGES.

Suzanne?

THÉRÈSE.

Elle ouvre la porte de la cour... Adieu, mon ami... Je sortirai par le jardin.

GEORGES.

Vous ne voulez pas la voir?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, lui prenant les poignets.

A demain donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, sans la lâcher.

Je le veux... Par pitié, Thérèse!

THÉRÈSE, du ton dont elle dirait oui...

Non, non.

Elle sort.

SCÈNE IV

GEORGES, seul.

Il remet en place les sièges dérangés, puis s'assied au bureau et fait semblant de travailler.

SCÈNE V

GEORGES, SUZANNE.

GEORGES, très aimable.

As-tu fait une bonne promenade?

SUZANNE.

Oui, mon ami.

GEORGES.

Où as-tu été?

SUZANNE.

Au hasard d'abord. Et puis je suis encore allée pour voir Thérèse. Elle n'y était pas.

GEORGES.

Tu n'as pas fait ton petit tour dans les magasins?

SUZANNE.

Non. Je crains les tentations... Tu n'as pas l'air de

t'en douter, mais je suis devenue une ménagère très sérieuse. Si tu voyais mes carnets!

GEORGES.

Je les ai vus. Tu es une bonne petite femme, Suzette, et je t'aime bien... Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE.

Il y a si longtemps que tu ne m'as parlé comme ça!... Je suis contente, bien contente.

GEORGES.

Je n'ai qu'un seul reproche à te faire.

SUZANNE, inquiète.

Ah!

GEORGES.

C'est, justement, que tu es en train de devenir trop économe. (La regardant.) Qu'est-ce que c'est encore que cette robe-là? Ce n'est pas gai, sais-tu? J'ai remarqué que tes toilettes étaient maintenant d'une austérité!...

SUZANNE, ravie.

Tu fais attention à cela?

GEORGES.

Moi, je veux te voir belle et parée, comme autrefois. Nous sommes assez riches, Dieu merci... Je veux que tu me fasses honneur... C'est comme ce salon... Je ne savais pas ce que je disais tout à l'heure. Il est très joli et très bien arrangé, ce salon... Il est tout naturel qu'une femme de ton âge...

SUZANNE.

Pendant ce qui précède, elle a trouvé sur une chaise la voilette de Thérèse.

Et toi, qu'as-tu fait pendant mon absence?

GEORGES.

Moi?... J'ai lu, j'ai travaillé... tu vois?

Il remue des papiers sur le bureau.

SUZANNE.

Tu n'as pas été dérangé?

GEORGES.

J'ai travaillé, je te dis... et même pas mal. Je suis sur la piste d'une idée...

SUZANNE.

Tu as travaillé tout le temps?

GEORGES.

A peu près.

SUZANNE.

A peu près?

GEORGES.

Ah çà, qu'est-ce que tu as avec tes questions? (Il se retourne et voit la voilette dans la main de Suzanne.) Ah! cette voilette?...

SUZANNE.

Pourquoi ne me disais-tu pas que Thérèse est venue?

GEORGES.

Et toi, pourquoi m'interroges-tu avec cette insistance?... Oui, Thérèse est venue... Elle venait te chercher... Et après? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

SUZANNE.

Rien... sinon...

GEORGES.

Sinon?

SUZANNE.

Sinon ton silence là-dessus, et la vivacité avec laquelle tu réponds à des questions bien innocentes.

GEORGES.

Voyons, voyons, Suzanne; nous n'allons pas intervertir les rôles à ce point? Ce serait plaisant! Tu ne vas

pourtant pas me faire des scènes de jalousie? D'abord, je ne le mérite pas... Et quand même je...

SUZANNE.

N'achève pas, Georges... (Avec un grand effort.) Non, va, je ne suis pas jalouse... Je connais Thérèse, je suis bien sûre qu'elle ne voudrait pas me faire de mal. Je n'oublie pas quelle amie elle a été pour nous; je conçois très bien que tu lui donnes une place à part dans ton cœur, et je ne dois pas en prendre d'ombrage... Je tâcherai d'être bonne comme elle, voilà tout. — Seulement... si j'ose te faire une prière... ne me cache rien!...

GEORGES.

Mais...

SUZANNE.

Oui, c'est entendu, tu n'avais rien à me cacher, c'est moi qui ai été maladroite et sotte. Mais comprends comment je te dis cela... Je te place si haut, il y a tant de respect et de confiance dans l'amour que j'ai pour toi: même quand tu es un peu méchant, tu es si bien pour moi le seul appui, le seul asile, que si je ne pouvais plus croire en toi, d'une foi absolue, comme un enfant, tout me manquerait et je sens que je ne pourrais plus vivre.

GEORGES.

Que de grandes phrases, ma chérie!.. Allons, l'incident est clos, et nous n'en parlerons plus... (Il se promène à grands pas.) Nous sommes fous, ma parole? ou en train de le devenir... C'est vrai, nous sommes là à prendre les choses au tragique... Je me demande si elles valent même la peine d'être prises au sérieux!... On dirait que ce qui nous est arrivé est unique, que cela ne s'est jamais vu depuis que le monde est monde!... Ah! Dieu! si on connaissait l'histoire de tous les ménages!... C'est stupide, à la fin, cette rage de tout

dramatiser... Écoute, je te propose une trêve. Le passé est le passé... Je suis maintenant sûr de toi, et tu n'es plus une petite fille. Sois tranquille, je ne t'ennuierai plus. Mais sois raisonnable de ton côté. C'est bien le moins, n'est-ce pas? que tu oublies, quand je ne veux plus me souvenir... Et puis... si tu veux me faire plaisir... ne me place pas si haut. Je ne suis qu'un homme... et ça n'est pas merveilleux, un homme... Oui, j'étais un rêveur ; je prenais l'amour, et le mariage, et tout, avec un sérieux... qui devait me rendre joliment assommant! Mais, décidément, il ne faut pas exiger de la vie ce qu'elle ne peut donner... Je m'accommode très bien de ce qu'elle nous laisse... Nous vivrons gentiment... en bons compagnons... tiens, comme Jacques et Thérèse. Voilà des sages et qui comprennent l'existence!... Et maintenant que le pacte est conclu... embrassons-nous, ma chère petite camarade.

Il sort en fredonnant.

SUZANNE, *seule.*

Hélas! je l'aimais mieux quand il était méchant.

ACTE TROISIÈME

Un mois après.

Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

Oui, c'est moi. Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir?

GEORGES.

Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

THÉRÈSE.

C'est parce que je l'ai reçue que me voilà.

GEORGES, inquiet.

Mais Suzanne?

THÉRÈSE.

Rassurez-vous, elle n'est pas rentrée... Mais, au reste, ce qui pourrait le mieux lui donner l'éveil, c'est la rareté de mes visites depuis six semaines. Il n'y a donc nul inconvénient, au contraire, à ce qu'elle me trouve ici.

GEORGES.

Eh bien, mon amie, voulez-vous l'attendre?... Moi, je suis obligé d'aller à l'usine (Regardant l'heure). L'heure est même déjà passée.

Il va pour sortir, elle lui barre le chemin.

THÉRÈSE, ironique.

Cela est tout à fait fâcheux, mais vous m'entendrez... N'ayez pas peur, je ne vous retiendrai pas longtemps... Seulement, voilà trois fois de suite que vous m'écrivez qu'il ne vous est pas possible de vous trouver à notre rendez-vous. Oh ! vous me donnez chaque fois les meilleures raisons du monde. Je viens vous demander si vous êtes sincère. Georges, je vous adjure de me dire la vérité. Je suis prête.

GEORGES.

Mais, mon amie, il n'y a rien du tout. Il y a que je ne fais pas toujours comme je veux; il y a que, n'étant libres ni l'un ni l'autre, nous sommes tenus à la plus grande prudence, et que...

THÉRÈSE.

Allons, Georges, la vérité?

GEORGES.

Mais je vous l'ai dite.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES.

Eh bien... Je ne vous aurais jamais dit cela si vous ne m'aviez pas questionné avec cet acharnement... mais Suzanne m'inquiète; voilà! Je ne sais pas ce qu'elle soupçonne ou ce qu'elle devine, mais il est évident qu'elle est très malheureuse et qu'elle passe à pleurer dans les coins tout le temps où je ne suis pas là... Et, de la voir si changée, avec sa pauvre petite figure amaigrie, ses yeux creux et rougis de larmes... enfin... cela me fait pitié à la longue, et je n'étais sans doute pas fait pour le rôle de bourreau.

THÉRÈSE.

C'est tout?

GEORGES.

Mais vous devez comprendre cela, Thérèse. Il n'est pas possible que Jacques lui-même n'ait pas quelque vague soupçon...

THÉRÈSE.

Ne vous occupez pas de Jacques, mon ami. Il est un peu tard... Je vous ai dit qu'il avait confiance en moi et j'ai eu la charité de lui épargner toute souffrance. Que votre bon cœur se rassure.

GEORGES.

Pauvre garçon!

THÉRÈSE.

Vous le plaignez aussi? Vous plaignez tout le monde! Eh bien, et moi?

GEORGES, suivant sa pensée.

Je vous avoue que je ne peux plus rencontrer Jacques sans une gène inexprimable... Tenez, je me souviens qu'une des choses qui m'indignaient le plus, c'était de penser que l'autre... là-bas... vous savez?...

THÉRÈSE.

Oui, oui, l'amant de Suzanne.

GEORGES.

C'était de penser que cet homme avait eu la lâcheté, dans le temps même où il me trahissait, de me tendre la main. Et voilà que je fais la même chose... Ah! misère de nous!

THÉRÈSE.

Est-ce que vous croyez, mon ami, que c'est d'un très galant homme, ce que vous faites là avec moi?

GEORGES.

Mais...

THÉRÈSE.

Vous doutez-vous que vous venez de me dire les

choses les plus dures et les plus humiliantes que puisse entendre une femme?

GEORGES.

Moi?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu, oui... Tout ce dont vous vous plaignez... on n'en souffre pas quand on aime.

GEORGES.

Mais je vous aime toujours, Thérèse. N'avez-vous pas été pour moi l'amie incomparable, le cœur où j'ai trouvé un refuge?...

THÉRÈSE.

Oui... j'ai été.

GEORGES.

Mais vous êtes encore tout cela, Thérèse. Mes plaintes même de tout à l'heure en sont la preuve. Si je vous dis tout, c'est qu'en effet je suis à vous tout entier, tel que je suis, avec toutes mes faiblesses et toutes mes misères, et que votre divine bonté m'a laissé prendre l'habitude de rejeter sur vous tous mes fardeaux... C'est à cette bonté-là que je m'adresse, mon amie. Pensez quel supplice c'est, à la longue, toute cette douleur autour de moi, cette douleur dont je suis... dont nous sommes cause.

THÉRÈSE.

Oui, tout cela est ma faute, n'est-ce pas?... Avouez-le, vous me trouvez très coupable. Vous vous indignez que j'aie pu trahir pour vous mon mari et mon amie, que j'aie pu faire enfin ce que vous avez tant imploré... Ou plutôt vous êtes persuadé que c'est moi qui vous ai séduit, et vous m'en voulez de vous avoir fait manquer à votre devoir, d'avoir tendu des pièges à votre vertu.... Décidément, vous étiez fait pour être honnête, mon ami, je le dis sans raillerie. Il est seulement triste pour que vous ne vous en soyez pas aperçu plus tôt.

GEORGES.

Thérèse! n'ayez pas de ces paroles amères, ou je croirai que c'est vous qui êtes lasse et qui ne voulez plus de moi.

THÉRÈSE.

Vous aimeriez mieux cela, n'est-ce pas?

GEORGES.

Quelles preuves voulez-vous donc de mon amour, Thérèse?... Écoutez, tant que nous resterons ici, nous nous rendrons malheureux... Voulez-vous que nous partions? que nous allions tous les deux, seuls, très loin?

THÉRÈSE, ironique.

Merci, Georges.

GEORGES.

Cela signifie?

THÉRÈSE.

Comme vous me haïriez si je disais oui!... Enfin... vous faites ce que vous pouvez, et je dois vous savoir gré de cet effort... et de ce mensonge... Ah! mon pauvre ami! nous n'aurons eu de bon que notre première rencontre... Vous rappelez-vous? nous pleurions tous deux, comme deux bêtes... Nous nous attendrissions sur vous. C'était délicieux... Hélas, dès le lendemain le charme était rompu, et j'ai senti que vous me reprochiez secrètement de vous avoir cédé. Vous ne vous souveniez déjà plus que, si j'avais été faible, — ah! bien faible, je le reconnais, et bien lâche — ce n'était pourtant pas moi qui vous avais pris, et que, ce qui était arrivé, vous l'aviez voulu enfin, voulu de toutes vos forces, et avec une sorte d'emportement désespéré... Je ne dis point cela pour me justifier : je dis la vérité vraie, rappelez-vous... Et je ne veux pas non plus vous accabler de mon sacrifice. Il a dû m'être léger, puisque je vous aime... Mais j'étais si tranquille

avant de vous avoir revu! ma vie était si droite et si heureuse! et j'avais tant de raisons de m'y tenir! Ma seule excuse, si j'en pouvais avoir une, eût été dans la profondeur et la durée du sentiment que je croyais vous avoir inspiré. Je n'avais pour justification que le besoin que vous disiez avoir de mon amour... Et presque tout de suite j'ai vu que nous nous étions trompés. Et ainsi c'est pour rien que je me suis perdue. Et vous n'êtes pas plus heureux et je suis bien malheureuse.

GEORGES.

Non, Thérèse, non, ma chérie, ne dis pas cela. Oublie les méchantes paroles qui ont pu m'échapper. Je ne sais pas ce que j'avais tout à l'heure... Je t'aime, entends-tu? (Il la prend par la taille.) Ma lettre ne compte pas... Oui, je serai là tantôt... je m'arrangerai pour cela. Et surtout ne va pas croire que cela me coûte, ou que je te dis cela pour ne plus te voir pleurer... Regarde-moi. Ai-je l'air de quelqu'un qui joue la comédie?... Est-ce qu'ils mentent, mes yeux?... Va, si j'ai loin de toi des heures d'angoisse, — soit remords ou lâcheté ou ce que tu voudras, — dès que je te retrouve, et que je te touche, et que je te tiens sur mon cœur, je suis à toi, à toi seule, comme le premier soir... A tantôt. Est-ce dit?

THÉRÈSE.

Merci de votre aumône, Georges. Je ne suis pas fière, car moi je vous aime.

GEORGES.

Je ne veux pas que vous parliez ainsi, Thérèse, et je ne veux pas que vous soyez triste. C'est vraiment assez d'une victime.

THÉRÈSE.

Vous y revenez, Georges.

GEORGES.

Puis-je empêcher ce qui est? Apparemment on ne

peut vivre sans faire du mal à quelqu'un... A tantôt, ma chérie.

THÉRÈSE.

A tantôt.

GEORGES.

Vous restez?

THÉRÈSE.

Oui, je veux voir Suzanne.

GEORGES.

Pourquoi?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas, mais je veux la voir.

GEORGES.

Vous avez peut-être raison.

Il hésite un instant et sort.

SCÈNE II

THÉRÈSE, seule.

Alors, c'est ça?... au bout de huit jours!... Ah! misérable que je suis, et stupide de n'avoir pas vu que ce qu'il aimait en moi, c'était lui, c'était la douceur de se confesser et peut-être un plaisir obscur de revanche!... Alors pourquoi ne pas m'en aller, moi? Pourquoi le forcer encore à mentir, le pauvre homme! — Si j'avais le courage!... — Cette dernière semaine de ma vie, où il me semble vraiment que j'ai été une autre que moi, oh! l'effacer! l'oublier! redevenir la femme que j'étais!... Et surtout, oh! surtout ne pas faire souffrir les innocents!...

SCÈNE III

THÉRÈSE, SUZANNE.

THÉRÈSE.

Bonjour, Suzanne. Tu es surprise de me voir?

SUZANNE.

Un peu.

THÉRÈSE.

Tu es venue chez moi plusieurs fois sans me trouver... C'est que j'ai été très prise dans ces derniers temps... Tu m'en veux?

Elle va pour embrasser Suzanne.

SUZANNE, se détournant.

Ah! non, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Tu oses le demander?... Ce n'est pas moi que tu venais voir, j'imagine. Et, quant à mon mari, tu le vois assez ailleurs. Alors, que fais-tu ici?

THÉRÈSE.

Que veux-tu me dire?

SUZANNE.

Que je te hais, car tu es la maîtresse de mon mari.

THÉRÈSE.

Moi?

SUZANNE.

Ne te donne pas la peine de mentir. Je suis sûre. J'ai fait ce qu'on fait pour savoir ces choses-là. J'ai espionné, j'ai surpris des lettres... Ce n'était pas difficile : vous vous êtes si peu défiés! Dis, te rappelles-tu,

de quel air d'étonnement vertueux tu me questionnais il y a deux mois?... Eh bien, tu sais maintenant!... Tu sais aussi bien que moi... Ah! ah! ah! c'est drôle, hein! Non, mais fais-moi donc encore de la morale!

THÉRÈSE.

Et que comptes-tu faire?

SUZANNE.

Partir, ce soir même. J'ai fait en secret, ces jours-ci, mes préparatifs de départ. Réjouissez-vous, vous aurez le champ libre dans une heure. C'est pour ça, comprends-tu, que je ne te mets pas à la porte... — Ah! les honnêtes gens, qui mêliez tant de mépris à la compassion que vous aviez pour moi! Vous allez bien quand vous vous y mettez, vous autres!... Moi, du moins, je ne m'étais pas fait une spécialité de la vertu, et ma faute ne se compliquait point de fourberie. Mais toi, non seulement tu as trompé ton mari, — comme moi, — mais tu m'as trahie, moi, de la façon la plus odieuse, et avec d'atroces raffinements dans le mensonge. Au moment même où, avec des airs de miséricorde, ta vertu s'inclinait sur mon indignité, tu faisais cent fois pire que moi! Tu ne m'as réconciliée avec mon mari que pour me le voler plus sûrement... Ah! oui, garde-le! ne te gêne pas... Après tout, je te dois de connaître un sentiment que, dans ma simplicité, je me croyais désormais interdit : le dégoût, si tu veux le savoir!

THÉRÈSE, doucement.

As-tu tout dit?

SUZANNE.

Je revenais si tremblante, — sotte que j'étais! — s repentante, si convaincue que j'étais une grande coupable!... Ce qui est plus infâme que tout, vois-tu, c'est d'avoir exploité mon repentir. Vous étiez si sûrs que je vous laisserais tranquilles!... Oh! tout voir, ou tout deviner, et n'avoir même pas le droit ne me plaindre

tout haut! J'ai eu cette audace une fois, une seule fois. Comme il m'a reçue, et comme il m'a rappelée à l'humilité d'attitude qui me convenait! Ah! je l'ai payé cher, mon péché!...

THÉRÈSE.

Suzanne!

SUZANNE.

Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi m'as-tu ramenée ici, si c'était pour me torturer? Ah! menteuse! menteuse et hypocrite!

THÉRÈSE.

Oh! non, pas hypocrite, je te le jure, tout ce que tu voudras, mais pas cela. Te dire comment c'est arrivé... est-ce que je sais? Chez lui, ç'a été désespoir, impossibilité de retrouver la paix... peut-être, au fond, je ne sais quelle vanité d'homme qui, trompé, a voulu tromper à son tour.

SUZANNE.

Je ne te parle pas de lui. Je ne veux pas l'accuser. Il m'a rendu ce que je lui avais fait. Je m'en vais, c'est bien... Mais toi!... S'il a été si méchant avec moi, c'est peut-être qu'il m'aimait encore... Pourquoi me l'as-tu pris?

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas pris; c'est moi qui me suis laissé prendre à cette douleur, à cet amour meurtri. Nous avons trop pleuré ensemble, trop parlé de toi. — oui, de toi! — trop parlé amour, passion, jalousie... Tout cela brûle... Nous avons vécu trop près l'un de l'autre. Notre intimité, peu à peu devenue trop tendre à notre insu, ne nous a laissé voir nos vrais sentiments qu'après nous avoir trop amollis, trop désarmés, pour que nous pussions combattre... Enfin... le mot est bête... mais il y a des fatalités, tu le sais bien.

SUZANNE.

Moi qui avais tant de confiance en toi! Tu étais pour moi plus qu'une amie, plus qu'une sœur... Quand j'ai été en détresse, je n'ai pas même réfléchi, c'est à toi tout de suite que j'ai eu recours, c'est dans toi que je me suis réfugiée... Et c'est toi!... Ah! Thérèse! Thérèse! que tu m'as fait de mal!

THÉRÈSE, s'agenouillant.

Tu as raison de m'accabler, Suzette... Va, tout ce que tu viens de me dire, je me le suis dit, et je suis prête à en entendre davantage encore, si cela peut te soulager... Et, tiens, de t'entendre et de te voir pleurer, cela me donne du courage contre moi-même. Profites-en! car peut-être que je redeviendrai faible demain, quand je ne t'aurai plus là, sous mes yeux... Que veux-tu que je fasse? Je t'obéirai... Je vais te dire où nous en sommes. Je l'aime encore, moi. (Mouvement de Suzanne.) Ah! ce n'est pas ma faute; tu l'as bien aimé, toi!... Mais, lui, il ne m'aime plus, et peut-être ne m'a-t-il jamais aimée... Tu dois me croire, car on ne fait pas volontiers ces aveux-là... Veux-tu voir sa dernière lettre? Je puis te la montrer : elle n'est pas tendre et ne le compromet guère. La voici. Il m'écrivait qu'il ne viendrait pas. Il m'écrivait ça pour la troisième fois. C'est pour cela que je suis venue ici; je voulais lui parler. Dieu! les tristes, les lamentables choses que nous nous sommes dites tout à l'heure!... Tu ne me crois pas? C'est vrai, pourtant. Tu en croiras mes actes. C'est moi qui vais partir... demain, ce soir, si je peux. J'inventerai une histoire... un voyage pour ma santé... n'importe quoi... Jacques est habitué à mes fantaisies et il fait ce que je veux, le brave garçon! Et, quand je serai partie, tu sauras bien, toi, reprendre ton mari.

SUZANNE.

Eh! qu'est-ce que cela fait que tu t'en ailles? Tu ne

peux pas me le rendre, mon mari, car tu l'as changé en un autre homme, et tu m'as ôté la foi que j'avais en lui. Il recommencera... et il me sera encore interdit de me plaindre. Ne lui ai-je pas donné droit à une série de trahisons et de représailles? Quelle serait notre vie maintenant? Non, je préfère m'en aller, et je m'en vais.

THÉRÈSE.

Soit. Un mot seulement. L'aimes-tu encore?

SUZANNE.

Qui?

THÉRÈSE.

Ton mari.

SUZANNE.

Je le hais.

THÉRÈSE.

L'aimes-tu? Réponds... S'il t'aimait encore, l'aimerais-tu?

SUZANNE.

Eh! il ne m'aime pas.

THÉRÈSE.

Tu as répondu... Nous saurons bientôt s'il ne t'aime pas. Va-t'en, tu as raison. S'il te laisse partir... ou s'il ne te rappelle pas... la question est tranchée. S'il te retient... Adieu, Suzanne; je suis bien sûre à présent que tu me pardonneras.

SCÈNE IV

SUZANNE, seule.

(Elle écrit.)

SCÈNE V

SUZANNE, GEORGES.

GEORGES.

A qui écris-tu?

SUZANNE, après un moment d'hésitation.

A toi. Tu peux lire.

GEORGES, après avoir lu.

Tu veux partir?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Tu es bien décidée?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Dis tes raisons.

SUZANNE.

A quoi bon? Qu'est-ce que cela changera aux choses?

GEORGES.

Dis toujours.

SUZANNE.

C'est bien simple. Je croyais en toi; je n'y crois plus. Tout me manque, et ma vie est finie. Je deviendrai ce que je pourrai: mais chaque heure passée avec toi ne me serait plus désormais qu'une torture.

GEORGES.

Oui... j'ai connu cela.

SUZANNE.

Je ne puis exprimer ce que tu étais pour moi... Quand je suis revenue, je débordais de reconnaissance

et d'amour... et j'espérais; je te croyais si bon, et si grand! J'ai remis entre tes mains mon cœur renouvelé. Tu ne l'as pris que pour le briser. Et je me suis vue dédaignée et méconnue au moment même où je valais peut-être le mieux.

GEORGES.

Oui... comme moi.

SUZANNE.

J'ai senti l'amertume d'être trahie par ce que j'aimais et estimais le plus au monde... Et c'était si imprévu, et cela m'a paru si abominable... Enfin, tu vois bien qu'il faut que je m'en aille.

GEORGES.

Non. Ce que tu viens de dire, je l'ai souffert. Et pourtant j'ai eu pitié; j'ai essayé du moins de n'être pas implacable. Ici même, il y a deux mois, — je te vois encore, — tu t'approchais de moi, tremblante et suppliante; tu me disais : « Laisse-moi vivre à tes côtés, ne me regarde pas, mais supporte-moi. » Et je ne t'ai pas repoussée, Suzanne...

SUZANNE.

Toi, tu pouvais... justement parce que tu m'étais supérieur. Je devais t'inspirer autant de compassion que de colère... Mais toi! me trahir, — et avec qui! — après m'avoir pardonnée, c'était me trahir deux fois. Vous avez été plus méchants que moi, de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que j'avais pour vous deux... Non, non, ce n'est pas la même chose... Je t'ai fait souffrir, mais toi, tu m'as broyée, et il me semble qu'il ne reste plus rien de moi après tout cela... J'ai la tête vide, et je ne sens plus mon cœur... Adieu, Georges.

GEORGES.

Non, tu resteras... Il faut que tu restes : je le veux... Quoi que tu dises, le pardon t'est moins difficile qu'il

n'a été pour moi. Car moi, — c'est absurde, mais les hommes sont ainsi, — j'avais à craindre d'être ridicule en te pardonnant. Et tu n'imagines pas ce que cette terreur peut sur un homme... Oui, tu me pardonneras, parce que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi... Tiens, en ce moment même, quelqu'un m'attend, — quelqu'un qu'il faut plaindre aussi et que ni moi, ni toi peut-être, n'avons le droit de mépriser... Eh bien, l'heure est passée... et, tu vois, je suis toujours à tes pieds. Crois-tu encore que tu aies le droit de m'abandonner?

SUZANNE.

Mais demain?

GEORGES.

Demain, nous recommencerons à être heureux.

SUZANNE.

Dès le lendemain de mon retour, tu t'es souvenu de ce que tu avais juré d'oublier, et tu m'as mise à la torture. Nous serons deux maintenant à nous souvenir et à épier la pensée de l'autre; et ainsi chacun de nous sera supplicié de deux façons à la fois. Est-ce cela que tu veux?

GEORGES.

Ah! Suzanne, pauvre chérie qui ne vois pas que c'est maintenant, au contraire, que l'oubli est devenu possible!... Ce n'est pas joli, va, le cœur d'un homme. Je ne crois pas, non, malgré tout, je ne crois pas être plus vil que beaucoup d'autres : mais, veux-tu savoir le fond des choses? Si j'ai saigné dans mon amour et dans ma chair, j'ai plus saigné encore dans ma vanité. Je le vois clairement aujourd'hui. Ce qui faisait que l'horrible image était toujours là présente, c'est qu'elle m'était un affront autant qu'une douleur. Mais c'est précisément pour cela que, après ma mauvaise action, toute ma colère contre toi est

tombée, comme après une vengeance accomplie... Oh! non, tout cela n'est pas beau!... Et puis, le mal est contagieux : celui que tu avais fait m'a comme fasciné et corrompu moi-même... Mais aussi, je n'ai plus le droit, à présent, d'être orgueilleux et dur avec toi. Nous sommes quittes : cela est triste et honteux à dire, surtout pour moi, et cependant je le dis avec une sorte de soulagement... C'est encore un lien, vois-tu, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur... Ou plutôt, tandis que j'en parle, il me semble que c'est déjà loin, très loin. Il ne nous en restera qu'un peu de mélancolie, avec une tendresse plus sérieuse et plus indulgente... Enfin, je t'aime, Suzette... Reconnais mes bras : ce sont ceux d'autrefois, d'avant ce mauvais rêve... Veux-tu que nous recommencions à vivre? Le veux-tu, ma chérie?

SUZANNE, lui jetant ses bras autour du cou.

Ah! Georges, que Dieu ait pitié de nous!

LA BONNE HÉLÈNE

COMÉDIE EN DEUX ACTES EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, le 31 janvier 1896,
au Théâtre du Vaudeville.

PERSONNAGES

PRIAM	MM.	NUMÈS.
PÂRIS		GAUTHIER.
HECTOR		CANDÉ.
CLÉOPHILE	Mlle	DRUNZER.
LE GRAND-PRÊTRE	M.	GALIPAUX.
ASTYANAX		
HÉLÈNE	Mmes	DARLAUD.
VÉNUS		RÉJANE.
LA NOURRICE D'ASTYANAX		LAMART.

LA BONNE HÉLÈNE

ACTE PREMIER

La terrasse du palais de Pâris.

A droite, la porte de la chambre d'Hélène : à gauche, la porte d'un escalier. La toile de fond représente la plaine de Troie.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, seule.

Voilà bientôt dix ans que, sous les murs de Troie,
Grecs et Troyens, guettés par les oiseaux de proie,
S'entr'égorgeant sans trêve ou se rompant les os,
Du pâle Simoïs ensanglantent les eaux.
Pourquoi ? Parce qu'un jour, dans ma bonté candide,
Désertant la maison de mon mari l'Atride,
Crédule, je suivis, pour qu'il ne souffrît pas,
Le Phrygien plaintif aux discours délicats.
Certes, je l'estimais, cet époux que j'attriste ;
Mais l'autre avait des mots à quoi rien ne résiste
Et nul ne sut parler d'amour si bien que lui.
C'est donc par moi pourrais-je y songer sans ennui ? -
Qu'à Sparte, en Argolide, aux îles d'Ionie,
Tant de femmes, pour qui toute joie est finie,
Pleurent des fiancés, des époux et des fils.

C'est moi l'universelle et fatale Érinnys.
Pourtant, je ne suis pas une méchante femme;
Et je pleure aussi, moi. L'amant cher à mon âme,
Évadé de mes bras, — car il est courageux, —
Affronte en ce moment les combats orageux,
Et j'attends sur la tour que mon ami revienne.
Puisse-t-il échapper à la lance argienne!

Entre Pâris.

Mais c'est lui... Sain et sauf!... Merci, Vénus!

SCÈNE II

HÉLÈNE, PÂRIS,

HÉLÈNE.

Qu'as-tu?
D'où vient ce regard sombre et ce front abattu,
Mon cher Pâris?... Tu ne veux pas que je t'embrasse?...
Tu devrais retirer ton casque et ta cuirasse :
Cette dure ferraille, où je me viens froisser,
Fut toujours grandement incommode au baiser.

PÂRIS.

Non, laisse-moi.

HÉLÈNE.

Par mon père le divin Cygne!
Qu'y a-t-il?

PÂRIS.

Il y a... que je ne suis plus digne
De vivre.

HÉLÈNE.

Mais pourquoi?

PÂRIS.

Tu tiens à le savoir?
Eh bien! donc, désireux de faire mon devoir,

Je marchais à côté d'Hector, l'âme affermie,
Quand tout à coup, des rangs de l'armée ennemie,
Un guerrier, lance au poing, fauve, avec un long cri,
Fondit sur moi. C'était...

HÉLÈNE.

Mais va donc!

PÀRIS.

Ton mari.

HÉLÈNE, portant la main à son cœur.

Ah!... Et comment va-t-il?

PÀRIS.

Mais... bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite.
Il n'est pas trop changé?

PÀRIS.

Je ne crois pas.

HÉLÈNE.

Ensuite?

PÀRIS.

Ensuite? Je ne sais si le soudain abord
D'un homme envers lequel, jadis, j'eus quelque tort...
La surprise... un secret remords que rien n'efface...
La honte et l'embarras de me trouver en face
D'un rival malheureux, mais par moi respecté...
Que te dirais-je? Enfin... je ne suis pas resté.

HÉLÈNE.

On ne fait pas toujours ce que l'on veut. Je t'aime,
Pàris, mon tendre ami, pour ta faiblesse même.
Il m'est doux, te sentant fragile ainsi que moi,
De ne jamais avoir à rougir devant toi,
Et de croire souvent, lorsque je te caresse,
Que de nous deux, c'est moi l'amant, toi la maîtresse.

Entre Hector.

PÂRIS.

Silence! C'est Hector.

HÉLÈNE.

Il n'a pas l'air content.

PÂRIS.

Je voudrais m'en aller.

SCÈNE III

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, à Pâris.

Tu sors?

PÂRIS.

Mais...

HECTOR.

Un instant,
S'il te plaît! Joli cœur! Sans cœur! Miroir à filles!
Chair d'amour! Il paraît qu'à la course tu brilles
Plus que dans le combat, mon cadet? C'est fort bien!
La belle fuite! Ah! ah! tout le camp argien
En poussa jusqu'au ciel un vaste éclat de rire.
Je te savais le cœur plus mou que de la cire :
Mais j'ignorais qu'après les avoir tant marris,
Tu portasses si loin le respect des maris!
Ah! tu fis sagement de ne le point attendre,
Celui-là! Car, sans faute, il t'aurait fait entendre,
Châtiant un peu tard un effronté délit,
De quel guerrier tu mis au pillage le lit!
A quoi t'eussent servi, descendant chez Hécate,
Ta douce voix, ton luth, ta beauté délicate,
Et tes cheveux bouclés, et les dons de Vénus?...
Les Phrygiens, vraiment, sont par trop ingénus

De n'avoir pas, vengeant les maux que tu leur causes,
Éteint déjà tes yeux sous tes paupières closes
Et d'un manteau de pierre habillé ton cher corps!

HÉLÈNE.

Pâris s'est mal conduit, j'en demeure d'accord;
Mais vous ne deviez pas, mon ami, moi présente,
Lui faire une harangue à ce point déplaisante.

PÂRIS.

Laisse, Hélène.

A Hector.

Ton cœur ignore la pitié,
Vaillant Hector, mon frère; et ta rude amitié
Au soin de mon honneur si fortement s'attache
Que tes discours sont tels que de grands coups de hache.
Ne me reproche point ma beauté ni ma voix,
Car aux présents des dieux nous n'avons pas le choix :
De les prendre ou de les laisser on n'est pas maître,
Pas plus que de mourir et pas plus que de naître...
Écoute : va trouver les Grecs; et, convoquant
Dans la plaine les chefs de l'un et l'autre camp,
Au signal du clairon, par-devant ces assises,
Tous les deux, Ménélas et moi, mets-nous aux prises.
Par la lance et le glaive et sous le bouclier
Nous nous mesurerons en combat singulier.
Le vainqueur en partage aura la belle Hélène;
Nous conclurons la paix avec le peuple hellène :
Et nous garderons Troie, et nos anciens rivaux
Regagneront Argos abondante en chevaux
Et les champs achéens féconds en belles femmes.

HECTOR.

Je t'approuve, cadet, et ce que tu réclames
Sera fait.

HÉLÈNE, à Pâris.

Quoi! tu veux...

PÂRIS.

Ma chère âme, il le faut.

HÉLÈNE.

Pars donc, et que Vénus te ramène bientôt!
Je suis sage, tu vois; j'ai passé mes années,
Ici, dans Sparte, à me soumettre aux destinées...
Mais ce duel d'un amant avec un mari... Bref,
J'eusse aimé mieux te voir combattre un autre chef.
C'est impossible?... Hélas, que je vais être en peine!

HECTOR.

Viens, mon frère. Pour la patrie!

PÂRIS.

Et pour Hélène!

SCENE IV

HÉLÈNE, seule.

Cœur percé d'un double stylet,
Et d'une double angoisse incertaine victime,
Appréhendant de perdre un mari que j'estime,
Mais voulant conserver un amant qui me plaît,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui la tue.
Quand tout allait pour le mieux, dieux jaloux,
O la peine cruelle!
En ce combat l'un est mon noble époux
Et l'autre, hélas! est mon amant fidèle.

Pour qui former ici des vœux?
Vaincu par mon mari, si mon amant succombe,
Il ne me restera qu'à le suivre en sa tombe,
Et par le même coup nous mourrons tous les deux.

Mais si par mon amant mon mari rendait l'âme,
J'encourrais plus d'un blâme...
Le souvenir m'en serait importun.
Quelle gêne est la nôtre!
Certes, je dois faire des vœux pour l'un :
Mais je ne puis en faire contre l'autre.

Amant, époux! amour, devoir!
Noble et rude contrainte! Aimable tyrannie!
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;
Et c'est le déshonneur ou c'est le désespoir...
Mais à ce mauvais pas, si je ne suis déçue,
Il est une autre issue...
O Zeus, prends-nous en pitié tous les trois!
O Zeus, sois magnanime!
Sauve un amant dont tu connais les droits,
Sans condamner un mari que j'estime!

SCÈNE V

HÉLÈNE, PRIAM.

HÉLÈNE, surprise.

Le roi Priam?

PRIAM.

Je viens, Hélène au front charmant,
Pour te réconforter en ce triste moment.

HÉLÈNE.

Hélas! père chéri, pourquoi suis-je pas morte,
Quand, du toit conjugal ayant franchi la porte,
Fugitive, je vins à Troie avec ton fils?
Mais je n'eus pas le cœur de mourir, et je vis
Pour pleurer, d'un regret éternel consumée...

PRIAM.

Apaise ton souci, ma fille bien-aimée.
Jamais je ne te fis de reproche. A mes yeux,
Hélène, tu n'es pas coupable, mais les dieux :
C'est eux qui sur ma ville ont déchaîné la guerre.
Je veux te dire un mot que j'entendis naguère.
Plusieurs vieillards, assis au soleil, le menton
Sur leurs mains, et les doigts croisés sur leur bâton,
Devisaient lentement au haut des portes Scées.
Leur prudence abondait en paroles sensées ;
Tu vins, à pas légers, te promener par là,
Chère fille ; et voici comment l'un deux parla :
« J'ai beau faire ; à la voir passer, surnaturelle
» Et douce, je ne puis m'indigner que, pour elle,
» Les Grecs et les Troyens, depuis bientôt dix ans,
» Meurtris, mais non lassés, souffrent des maux cuisants :
» Car elle est belle ainsi qu'une jeune déesse. »
Et je n'ai point trouvé ce propos sans sagesse.

HÉLÈNE.

Certe ils exagéraient. Je ne puis oublier
Que mes faibles appas n'ont rien de régulier.
Et cependant, partout où les dieux m'ont menée,
Avant et même après mon funeste hyménée,
Tous les yeux rencontrés me désiraient... Il faut
Que le Ciel, en ce corps qui n'est point sans défaut,
Ait mis je ne sais quoi par où je plais aux hommes...
Plus d'un, pour être aimé, m'offrit de fortes sommes.
On est très bon pour moi : mais nul ne m'est meilleur
Que vous, cher père.

PRIAM.

Au mois où les vignes en fleur
Parfument de leur miel les collines pierreuses,
L'âme antique du vin dans les amphores creuses
S'émeut et se souvient des chauds printemps enfuis :

Tel mon vieux sang, à l'heure où tu t'épanouis,
S'éveille, et se souvient d'avoir aimé.

HÉLÈNE, touchée.

Mon père!

PRIAM.

Dans ma maison, triste aujourd'hui, jadis prospère,
Vivent autour de moi mes quarante-neuf brus.
Elles sont belles; mais, du jour où tu parus,
Hélène, tu me fus plus chère qu'elles toutes.
Hélène, douce Hélène, il faut que tu m'écoutes.
Dans une chambre close, au fond de mon palais,
J'ai des coffres tout pleins d'anneaux, de bracelets,
De plaques, de colliers et de pendants d'oreilles,
Et de tissus plus fins que des ailes d'abeilles.
Viens me voir un matin : je te les montrerai
Pour que, dans ce trésor choisissant à ton gré,
Tu sois la mieux parée, étant la plus jolie.

HÉLÈNE.

Mais...

PRIAM.

Dis que tu viendras; dis-le, je t'en supplie.

HÉLÈNE.

Hélas! de vains joyaux mon cœur n'a plus désir.
Toutefois je viendrai pour vous faire plaisir.
Mais il ne faudra point qu'Hécube le soupçonne,
Car je n'ai jamais pu faire souffrir personne.

PRIAM.

Elle ne saura rien, n'en prends pas de souci.
Mais tu viendras? Bien sûr?

HÉLÈNE.

L'ai-je pas dit?

PRIAM.

Merci.

HÉLÈNE.

Je vous respecte trop pour ne pas vous complaire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Noble auteur de mes jours, Priam, prince exemplaire.
Envoyé par les chefs, je viens vous annoncer
Qu'on n'attend plus que vous, là-bas, pour commencer.

PRIAM.

J'y vais.

HECTOR.

Je vous rejoins au bas de la montée.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, HECTOR.

HECTOR.

Allons! ne soyons pas à ce point démontée!
Je voudrais, chère sœur, Hélène au front charmant,
Te consoler un peu dans ce triste moment.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! quels maux je prévois et redoute!
Mon cher Pâris... on va me le tuer sans doute...

HECTOR.

Eh! non! Je fus pour lui tout à l'heure un peu dur :
C'est que je le sais brave, au fond; et j'étais sûr
Qu'une parole austère et rudement amie
Réveillerait en lui sa vaillance endormie.
C'est donc te lamenter trop tôt... Si toutefois
Un malheur arrivait... Oh! certes, je conçois
Que mon gracieux frère ait allumé ta flamme :

Il est joli, joli... joli comme une femme.
Mais, dis-moi, chère enfant, cela t'ennuierait-il
D'être pressée un jour d'un bras moins puéril,
Et de connaître enfin la vigoureuse étreinte
D'un homme, d'un soldat sans reproche et sans crainte,
D'un mâle à la voix grave, au torse musculeux
Où ton corps aimerait s'enlacer, onduleux,
Ainsi qu'une guirlande au fort pilier d'un temple,
Et dont le cœur solide et dont la poitrine ample
Te serait un refuge où blottir tes effrois?

HÉLÈNE.

Hector, vaillant Hector, vous oubliez, je crois,
Que, si Pâris succombe, il faudra que je parte
Et suive Ménélas, mon noble époux, dans Sparte :
C'est juré.

HECTOR.

Bah! qui sait?... Moi, je n'ai rien juré :
Mais je jure à présent que je te garderai,
Quoi qu'il advienne : car le désir me dévore
De ton précieux corps fleuri, couleur d'aurore...
Ne va pas t'irriter, enfant, hors de saison :
Tu connais, n'est-ce pas? derrière la maison
De mon père, un jardin aux profondes ramures,
Ombreux, secret, et plein de chants et de murmures.
Si tu veux être bonne à qui te chérit tant,
Hélène, tu viendras (et je serai content)
M'y rejoindre ce soir près du bassin d'Hercule,
Afin que nous goûtions la paix du crépuscule.

HÉLÈNE.

Le puis-je, cher Hector?... Ma gloire, ma vertu...

HECTOR.

T'aurais-je mal jugée? Et quelle ingrate es-tu?
Pour qui donc, depuis tant de lunes écoulées,
Ai-je usé ma vigueur dans les âpres mêlées?

Pour qui, le corps roidi de gel et les doigts gourds,
Ai-je passé, l'hiver, tant de nuits sur les tours?
Et pour qui, réponds-moi, dans plus de cent batailles,
Tant de bosses à ma cuirasse et tant d'entailles
A ma peau? Pour toi seule, Hélène. Et quand je viens
Mendier un présent qui ne te coûte rien,
Et dont il t'est permis de te montrer peu chiche
Sans devenir après ou plus laide ou moins riche,
Tu refuses, méchante, impitoyablement?
Ah! que tu me fais mal! ah! combien mal!

HÉLÈNE, naïve.

Vraiment?
Faire souffrir, pourtant, n'est pas ma fantaisie.
Assez de malheureux, en Europe, en Asie,
Par moi, bien malgré moi, pleurent inconsolés.
Je viendrai, cher Hector, puisque vous le voulez.
Mais il ne faudra pas qu'Andromaque s'en doute :
Je ne veux pas non plus, sachant qu'elle vous goûte,
Lui faire de chagrin.

HECTOR.

N'en prends pas de souci.
Mais tu viendras? Bien sûr?

HÉLÈNE.

L'ai-je pas dit?

HECTOR.

Merci!

HÉLÈNE.

Je vous dois trop pour être avec vous incivile.

Entre Cléophile.

Voici venir à nous le prince Cléophile,
L'aîné de vos enfants.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLÉOPHILE.

CLÉOPHILE.

Père, au pied de la tour
Grand-père attend.

HÉLÈNE, à part.

Il est joli comme un amour.

HECTOR.

C'est bon, j'y vais. Ma chère Hélène, à tout à l'heure.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, CLÉOPHILE.

CLÉOPHILE.

Hélène, vous plaît-il qu'avec vous je demeure?

HÉLÈNE.

Certes; mais j'avais cru que tu préférerais
Suivre ton père et voir le combat de tout près :
De spectacles pareils l'enfance est curieuse.

CLÉOPHILE.

Que d'un autre intérêt j'ai l'âme soucieuse!
Et que j'aime bien mieux, Hélène au front charmant
Vous tenir compagnie en ce triste moment!

HÉLÈNE.

Voilà, cher petit prince, une bonne parole.

CLÉOPHILE.

Pour moi c'est une joie et si rare et si folle,
Hélène, de rester avec vous, près de vous,

Immobile, comme à présent, à vos genoux!
Et j'en trouve si peu l'occasion! Ma mère
Me rend sur un seul point l'obéissance amère :
Elle m'a défendu de vous voir. C'est bien dur.
Mais quelquefois, blotti dans un angle de mur,
Non loin d'ici, je guette; et quand sur la terrasse
Vous venez, un émoi si soudain me terrasse,
Défaillant et les yeux voilés d'une vapeur,
Et pris d'un tel frisson, — comme si j'avais peur, —
Pendant que mon baiser monte vers ton sourire...
Enfin, je suis heureux plus que je ne puis dire.

HÉLÈNE.

Mais tu ne sais donc pas, mon cher petit Cléo,
Qu'il ne faut pas m'aimer? que je suis le fléau
De ta ville, et l'horrible Erinnys de Pergame?

CLÉOPHILE.

Je pense là-dessus comme le roi, madame.
Je trouve naturel, logique et bienséant
Que cent mille guerriers se meurtrissent céans,
Et que roulent les chars, et sonnent les armures,
Et se fendent les fronts comme des figues mûres,
Et qu'au champ de carnage, où planent les corbeaux,
Les chevaux effarés rougissent leurs sabots,
Et qu'Arès furieux entrechoque deux mondes —
Pour une femme à l'œil tranquille, aux tresses blondes,
Et qu'enfin cette femme, Hélène, ce soit vous...
De mon frère et de tous les chefs je suis jaloux.
Chaque matin, au jeu de la lance et du glaive
Avec mon père Hector je m'exerce, et mon rêve,
C'est qu'un jour, dans la plaine ou du haut du rempart,
Je puisse vous défendre, Hélène, pour ma part...
Hélas! si vous vouliez m'aimer, ô ma déesse!

HÉLÈNE.

Mais d'une grande sœur j'ai pour toi la tendresse.

CLÉOPHILE.

Si vous vouliez m'aimer comme Pâris!

HÉLÈNE, le calmant.

Eh! là...

CLÉOPHILE.

Je souffre tant! tant! tant! Si vous saviez!...

HÉLÈNE.

Voilà
Qu'il pleure maintenant! Pauvre enfant! Quel dommage!...
C'est ainsi que Pâris devait être au même âge.
Allons, allons, ne pleure plus. Viens dans mes bras,
Cléo : je t'aimerai, là, comme tu voudras.

CLÉOPHILE.

Bien sûr?

HÉLÈNE.

Mais oui, mais oui. Je suis bonne personne,
Tu vois?

Sonnerie de trompettes

CLÉOPHILE, changeant subitement de ton.

Chut! Écoutez la trompette qui sonne.
C'est le signal.

Courant vers le bord de la terrasse.

D'ici nous verrons le combat :
Venez!

HÉLÈNE.

Je ne pourrai jamais, tant mon cœur bat.
Mais toi, regarde, et dis ce qui se passe.

CLÉOPHILE.

Oui, reine.
Voici. Les deux guerriers descendent dans l'arène.
En présence des chefs entourant le champ clos,
Et brandissent tous deux de pesants javelots.

HÉLÈNE.

Ah! que j'ai peur!

CLÉOPHILE.

Pâris, mon oncle, a fière mine.
Il lance le premier sa longue javeline.

HÉLÈNE.

Protège mon mari, Jupiter souverain!

CLÉOPHILE.

Mais la pointe n'a pu rompre l'orbe d'airain,
Carapace qu'un Dieu forgea. Le trait s'émousse
Au bouclier qu'ébranle à peine la secousse,
Et retombe, inutile, aux pieds de ton époux.

HÉLÈNE, vaguement désappointée.

Ah?

CLÉOPHILE.

Ménélas alors, l'œil flambant de courroux,
Lance l'épieu sifflant à la pointe acérée.

HÉLÈNE.

Protège mon amant, ô Vénus Cythérée!

CLÉOPHILE.

Quel coup, dieux immortels! quel coup! Le trait aigu,
De mon oncle Pâris a traversé l'écu,
Faussé l'airain de sa cuirasse et, sur sa hanche,
A fait un grand accroc à sa tunique blanche.

HÉLÈNE.

Je tremble.

CLÉOPHILE.

Mais Pâris, d'un souple mouvement,
Se détourne, évitant la mort.

HÉLÈNE.

Mon cher amant!

CLÉOPHILE.

Ménélas tout à coup prend à deux mains son glaive;
Puis, comme un bûcheron sa cognée, il l'élève

Au bout de ses deux bras et, d'un effort soudain,
En assène un grand coup sur le casque d'airain.

HÉLÈNE.

Je me meurs, je me meurs.

CLÉOPHILE.

Mais la lame rapide
Se rompt, vole en éclats.

HÉLÈNE.

Je respire.

CLÉOPHILE.

L'Atride
Se précipite alors; il saisit les cheveux
Du casque et, les roulant à son poignet nerveux,
Il traîne vers les Grecs, comme un loup fait sa proie,
Le casque et l'homme ensemble.

HÉLÈNE.

O terreur!

CLÉOPHILE.

La courroie
Par qui sous le menton le heaume est retenu,
Pénétrant dans la chair tendre de son cou nu,
Étrangle mon pauvre oncle...

HÉLÈNE.

O Vénus tutélaire,
M'as-tu donc oubliée?

CLÉOPHILE.

Attends! la jugulaire
Se brise, et ton époux ne tient plus à présent
Qu'un casque vide.

HÉLÈNE.

Ah! Ah! pour le coup, c'est plaisant!

CLÉOPHILE.

Mais le roi Ménélas, que le dépit dévore,
Reprend son javelot, se précipite...

HÉLÈNE.

Encore?

CLÉOPHILE.

Cependant que Pàris sous l'ample bouclier...
Mais que m'arrive-t-il? C'est vraiment singulier.

HÉLÈNE.

Quoi donc?

CLÉOPHILE.

Je ne vois plus rien du tout. Une nue
D'argent, d'or et de pourpre, on ne sait d'où venue.
Enveloppe mon oncle imperméablement.
C'est un miracle! Un vrai miracle! Évidemment!
Ma foi, tant pis, je vais voir de près ce prodige.

Il sort en courant.

SCÈNE X

HÉLÈNE, seule.

Indulgente déesse, ô bonne Callipyge,
Je ne t'aurai donc pas sollicitée en vain!
Sois bénie, ô Vénus! Car je suis lasse enfin
D'être comme une fleur vénéneuse, arrosée
De larmes et de sang en guise de rosée,
Et d'être malgré moi, par un tragique sort,
Une égale ouvrière et d'amour et de mort.

Entre Pâris, pâle, défait et sans casque.

SCÈNE XI

HÉLÈNE, PÂRIS.

HÉLÈNE.

Te voilà? Je suis bien contente. Ah! quelle alerte,
Mon cher amant!

PÂRIS.

J'avais bonne volonté, certe.
Pourtant, les chefs troyens semblent mal satisfaits.
Sans doute ils attendaient, d'un homme à qui tu fais
L'honneur de l'accueillir dans tes bras adorables,
Des exploits singuliers et des coups mémorables :
Ils pensent que je dois, sans trêve bataillant,
Aimé de la plus belle, être le plus vaillant...
Si je pouvais!... Mais quoi! je n'ai pas la stature
De ces brutes, ni leur vaste musculature,
Ni leurs énormes mains, ni leur poitrail velu...
Je ne puis que mourir : Vénus n'a pas voulu.

HÉLÈNE.

Et Vénus eut raison, ma chère protectrice...
Assurément Énée, et le roi de Larisse
Hippotoos, Chromis, Amphimaque, Anténor,
Le prince de Milet et le roi de Cytor,
Et le noir Asios qu'Arisba nous envoie,
D'autres encor, parmi les alliés de Troie,
Te passent en vaillance, en adresse, en vigueur.
Priam est un vieillard vertueux sans rigueur;
Il est si bon, si bon, que je ne puis m'en taire.
Ton frère Hector est un excellent militaire;
Le prince Cléophile est un enfant exquis...
Mais je t'aime, Pâris, plus qu'eux tous. Je naquis
Pour t'aimer seulement, non pour une autre tâche...
Il t'a fait bien du mal, n'est-ce pas? le grand lâche!
Montre... Oh! ce tendre cou si méchamment meurtri!...
Aphrodite pourtant semblait l'avoir pétri
Pour un collier moins rude et pour d'autres morsures...
Laisse que mes baisers en pansent les blessures.

Elle l'installe sur un lit de repos, au fond de la scène.

SCENE XII

LES MÊMES, PRIAM, HECTOR, CLÉOPHILE.

PRIAM, à Hélène.

Il va mieux?

HÉLÈNE.

Oui.

PRIAM.

J'apporte une nouvelle, amis.
Pâris s'est comporté comme il l'avait promis :
Je n'ai point, pour ma part, de reproche à lui faire
Et suis même content de le voir hors d'affaire.
Mais le peuple murmure, et non pas sans raison.
Ils disent que ce duel, d'une ou d'autre façon,
Aurait dû terminer ce siège interminable;
Qu'on leur vient de jouer un tour abominable,
Et que ça peut durer, à ce train désolant,
Tant que la belle Hélène ait enfin le poil blanc,
L'œil miteux, la dent noire et la peau plus ridée
Qu'une pomme flétrie ou qu'une outre vidée.
C'est pourquoi nous allons, par des présents nouveaux,
Supplier Zeus de mettre un terme à nos travaux;
Et, le dieu consulté, nous saurons par son prêtre
Quelles conditions nous impose le maître
De la foudre et le roi de l'Olympe azuré.

HÉLÈNE.

C'est pensé sagement, ô père vénéré.

Hector et Cléophile sont occupés autour de Pâris.

PRIAM, à mi-voix.

Ce que tu m'as promis, tu t'en souviens, j'espère?
Je t'attends au palais demain matin.

HÉLÈNE.

Oui, père.

PRIAM.

Ah! je t'aimerai tant!... Chère fille, au revoir.

Il sort.

HECTOR, redescendant et s'approchant d'Hélène.

Donc, au fond du jardin, je vous attends ce soir?

HÉLÈNE.

Mais oui.

HECTOR.

Que Zeus vous garde!

Il sort.

CLÉOPHILE, redescendant et envoyant un baiser à Hélène.

Hélène, je t'adore!

Il sort.

HÉLÈNE.

Pauvre petit!

Remontant vers Pâris.

Eh bien, as-tu la fièvre encore?...
Veux-tu rentrer tous deux dans notre chambre, dis?

Elle l'aide à se lever.

Appuyez-vous sur moi, mon doux seigneur... Je ris
D'être ici la plus forte... Ah! le meilleur dictame
Et le plus efficace onguent, va, c'est ta femme,
C'est mon bras à ton cou, c'est mon front près du tien.
Car je n'aime que toi! que toi!

PÂRIS.

Je le sais bien.

ACTE DEUXIÈME

La terrasse du palais de Pâris.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PRIAM, PÂRIS, HECTOR, CLÉOPHILE, LE GRAND-PRÊTRE, HÉLÈNE.

PRIAM.

Prêtre de Jupiter, pieux gardien des rites,
Vous avez consulté, dans les formes prescrites,
Zeus à qui toute gloire et tout encens est dû.
Redites-nous ici ce qu'il a répondu,

LE GRAND-PRÊTRE.

Que l'antique Ilion renaisse à l'espérance!
Les Phrygiens verront la fin de leur souffrance,
Pourvu qu'au puissant Zeus, père du genre humain,
Un agneau soit offert par la loyale main
D'un prince qui, fidèle à tes lois, Pudeur sainte,
De la divine Hélène ait ignoré l'étreinte.
Tel fut, nobles seigneurs, l'oracle mot pour mot.

PRIAM.

Que le ciel soit loué! Donc nous verrons bientôt,
Des nefs dont l'éperon mordit longtemps nos rives
Décroître dans l'azur les poupes fugitives.
Troie, ayant desserré ses ceintures de fer,

Libre, éclatera d'aise et de joie au grand air,
Parmi les chants, les jeux et les larges frairies.
Et nous retrouverons le chemin des prairies,
Et la charrue, et les sillons gras des guérets,
Et la saveur des fruits et des légumes frais,
Et le pampre au soleil gonflant ses grappes pleines.
Et les troupeaux, le soir, cheminant dans les plaines...
Car Jupiter nous aime, il n'en faut point douter.
Et la condition qu'il voulut nous dicter
Est légère et facile à remplir...

LE GRAND-PRÊTRE.

Oh! sans doute.

HECTOR.

Évidemment.

PÂRIS.

Évidemment.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'oracle ajoute
Qu'il faut des mains sans tache à sauver Ilion.
Celui donc qui, manquant à la condition
Dont Zeus vous instruisit, princes, par mon office.
Oserait néanmoins offrir le sacrifice,
Sera puni de Zeus à qui rien n'est celé.
Rongé d'un mal secret, de spectres harcelé,
Qu'il soit maudit, vivant, dans son corps, dans son âme,
Et, mort, que le tombeau rejette cet infâme!...
Ainsi parla le dieu qui lit au fond des cœurs.

PRIAM.

Adorables desseins!

HECTOR.

Légitimes rigueurs!

Silence embarrassé.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Priam.*

Eh bien?

PRIAM, à Hector.

Eh bien?

HECTOR.

Eh bien… mes pensers sont les vôtres…
Mais nous ne sommes pas en nombre : où sont les autres?
L'emploi dont il s'agit est flatteur, et devrait
Être brigué de tous les princes.

PRIAM.

Il paraît
Que non, mon cher enfant; et la chose m'étonne.
Aux autres.
Asios d'Arisba, Pyrechme d'Amydone,
Le prince de Milet et le roi de Cytor,
Et tous mes fils et tous mes gendres, sauf Hector,
M'ont tour à tour prié d'excuser leur absence.

HÉLÈNE.

Alors, cher père, il faut remettre la séance.

PRIAM.

Non; il faut terminer l'affaire dans l'instant,
Car le destin nous presse, et la patrie attend.
Pourquoi chercher si loin? Nous savons qui nous sommes.
Hector est là, le plus estimable des hommes,
Irréprochable époux d'Andromaque, cité
Pour sa réserve fière et sa pudicité.
Où trouver une main et plus pure et plus digne?
L'opinion, mon fils, par ma voix te désigne.

HECTOR.

L'opinion, mon père, a des arrêts hâtifs.
Juge mal informé, prodiguant sans motifs
Une injure ignorante ou d'aveugles hommages,
Elle se fait de nous de trompeuses images
Et nous prête au hasard, prompte aux malentendus,
Des vices trop souvent, — quelquefois des vertus.

PRIAM.

Mon fils, que veux-tu dire?

HECTOR.

Excusez-moi, mon père :
Mais je dois décliner l'honneur qu'on me veut faire.

PRIAM.

Quoi! La ville en détresse implore ton secours;
Chargé de maux, hélas! plus encor que de jours,
Ton vieux père te prie, Hector, et tu refuses?...
Entêtement cruel, et qui n'a point d'excuses!
Ah! crains d'irriter Zeus aux infaillibles traits.

HECTOR.

Eh! c'est en vous cédant que je l'irriterais.

PÂRIS.

Tu dis?

HECTOR.

Pardonne-moi, frère chéri des Grâces.
Je dis... que je crains Zeus et ses justes menaces.

PRIAM.

Qu'entends-je?

PÂRIS, à Hector.

Ah çà!...

HECTOR, le regardant d'un certain air.

Quoi?

PÂRIS.

Rien. Nous en reparlerons.

A Hélène.

Mais vous, avez-vous cru qu'insensible aux affronts...

HÉLÈNE.

Mon doux Pâris, par notre amour qu'ici j'invoque...
Va, je t'expliquerai... Ce n'est qu'une équivoque.

PÂRIS.

Non, non, madame, il faut...

PRIAM.

Mon fils, vous avez tort :
Et ce n'est point le temps, lorsque Troie et son sort
Vous devraient, comme nous, occuper sans partage,
De nous venir troubler de scènes de ménage.

PÂRIS.

Mais...

PRIAM.

Taisez-vous, mon fils. Reprenons. Et pourquoi
Ne choisirions-nous pas pour cet insigne emploi
Notre petit Cléo? Son doux visage atteste
L'innocence d'une âme ingénue et modeste.
Certes le cher enfant a le cœur pur.

CLÉOPHILE, piteux.

Je l'eus.

PRIAM.

Et maintenant?

PÂRIS, inquiet.

Allons, parle!

CLÉOPHILE.

Je ne l'ai plus,
Et je crains Jupiter formidable au parjure.

PÂRIS.

Ai-je bien entendu? M'as-tu fait cette injure?

HECTOR.

Quoi! Vous aussi, mon fils!

PÂRIS, menaçant.

Ah çà!...

CLÉOPHILE.

Grâce! A vos pieds
Je me traîne... O mon oncle, hélas! si vous saviez!...
Comme à Sparte jadis vous trahîtes votre hôte,
Je vous trahis : songez que ce n'est pas ma faute :

Notre cœur, malgré nous, brûla des mêmes feux,
Et la blonde Vénus nous a perdus tous deux...
Mais plutôt vengez-vous! A ma tante fidèle,
Je mourrai trop heureux, mourant à cause d'elle.
J'emporterai là-bas l'odeur de ses baisers,
Et peut-être les dieux, par ma mort apaisés,
Voudront se contenter de cette humble victime.
Voici mon sein, frappez! Je confesse mon crime
Et, doux, je bénirai la main par qui je meurs.

PÂRIS, le prenant par l'oreille.

Debout, clampin! Et va te faire prendre ailleurs!
A Hélène.
Mais vous, madame, vous! Quelle impudence extrême...

HÉLÈNE.

Hélas! c'est un enfant. Son innocence même,
Sans nul doute, ignorant l'amour et ses effets,
Prit des rêves confus pour de réels forfaits.

PÂRIS, furieux.

Et moi, je dis...

PRIAM, sévère.

Il est contre la bienséance,
Mon cher fils, de troubler si souvent la séance.
Hélène vous adore; elle quitta pour vous
Sa patrie et ses dieux, ses frères, son époux :
Que vous faut-il de plus?

PÂRIS.

Mais... je...

PRIAM.

Veuillez vous taire.

LE GRAND-PRÊTRE.

Bien dit. Mais écoutez un conseil salutaire.
L'illustre roi Priam a quelque nonante ans...

PRIAM.

Pas encor.

LE GRAND-PRÊTRE, continuant.

Certe, il a passé depuis longtemps
L'âge ardent des amours et des voluptés vaines,
Et son sang rafraîchi coule en paix dans ses veines.
Ce qui coûte aux mortels adultes tant de pleurs,
Les violents désirs, artisans de douleurs,
Par le bienfait des ans, lentement, sans secousse,
Chez lui se sont mués en paternité douce.
Nul ne soupçonnera ce vieillard vertueux
D'avoir osé lever un œil incestueux,
Ou peu s'en faut, sur la compagne et la maîtresse
D'un fils dont il n'a point détourné sa tendresse.

A Priam.

Roi sage, en qui l'esprit de Zeus est reflété,
Offrez le sacrifice et sauvez la cité.

PRIAM.

Vous venez de parler, grand-prêtre, à la légère.
Sur plus d'un front chenu la neige est mensongère.
Hélas! tant que la mort ne le vient pas transir,
L'homme ne peut se croire affranchi du désir :
Jusqu'en nos vieilles chairs nous sentons cette griffe.
Vous avez célébré ma sagesse, ô pontife.
J'observai dans mes mœurs la modération,
Je m'en flatte, et j'offris au peuple d'Ilion
L'exemple soutenu des vertus conjugales.
C'est pour cela qu'aux mois où chantent les cigales,
Ému comme jadis des odeurs du printemps,
Je renais et, par Zeus! j'ai quatre fois vingt ans!
Suis-je donc si cassé, si décrépit en somme,
Si défait, si croûlant... Vous vous trompez, jeune homme!...
Toutefois, j'en veux bien convenir, vos avis
Eussent été par moi fidèlement suivis,
Sans les réflexions qu'il vous a plu d'y coudre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur, au nom du dieu qui gouverne la foudre...

PRIAM.

Non : je refuse. Est-ce compris?

LE GRAND-PRÊTRE.

Seigneur...

PRIAM.

Non, non.

PÂRIS, inquiet.

Mais... qu'est-ce à dire?...

PRIAM.

Hein! Quoi? Vous perdez la raison,
Mon fils.

HÉLÈNE, à Pâris.

Mon doux ami, respectez votre père.

PÂRIS.

Est-ce au moins le dernier, madame? Je l'espère :
Car, en un jour, c'est trop de surprises vraiment!

HÉLÈNE.

Mais puisque je t'adore, ô mon méchant amant!
Je t'aime uniquement : même, je te pardonne
(Que ferais-je de plus?) le chagrin que me donne
Cette jalouse humeur qui n'épargne plus rien.

PRIAM.

Donc, reprenons. Pour moi, je ne songe qu'au bien
De la patrie, et tiens contraire à la justice
Que de nos différends un peuple entier pâtisse.
Mais tout peut s'arranger, et voici le dessein
Que les dieux bienveillants m'inspirent.

Au Grand-Prêtre.

Prêtre saint,
Votre place vous vaut des respects légitimes,
Et vos relations avec Zeus sont intimes.
Vous êtes, comme nous, de fort bonne maison ;
Vous êtes, plus que nous, au-dessus du soupçon :

Nul ne croira jamais qu'aux voluptés sensible,
Votre cœur ait brûlé d'un feu répréhensible.
Pontife, en qui l'esprit de Zeus est reflété,
Offrez le sacrifice et sauvez la cité.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qui? moi?

PRIAM.

Vous-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas!

Il se voile le visage d'un pan de son manteau.

PRIAM.

Éloquente réponse!

HÉLÈNE, à Pâris accablé.

Vous ne dites plus rien, mon ami?

PÂRIS.

J'y renonce
A la fin! Ils sont trop.

HÉLÈNE.

Et tu fais sagement.
Va, laisse ces gens-là tranquilles, cher amant.
Ah! leur manque d'usage est ici manifeste.
Ils se vantent, mon doux ami, je te l'atteste!
Moi te tromper? ah! dieux!... Mais quand cela serait,
Ils devaient galamment en garder le secret;
Et la correction la plus élémentaire,
En pareil cas, prescrit aux hommes de se taire.
Ils allégueront Zeus et ses menaces : soit!
Ces gens ignorent donc ce qu'aux femmes on doit?
L'équitable avenir dira qu'ils furent braves,
Généralement forts, généralement graves;
Qu'ils dévoraient des bœufs entiers dans leurs festins;
Qu'ils témoignaient aux dieux, encore que lointains,

Une dévotion scrupuleuse et profonde;

Avec mépris.

Mais qu'ils ne surent pas être des gens du monde!

PÂRIS, *sans comprendre.*

Bravo!

PRIAM, *de même.*

Mais qu'est-ce donc qu'elle nous chante?

HECTOR, *de même.*

Heu! heu!

PRIAM, *à Hector.*

Comprends-tu?

HECTOR.

Ma foi, non.

PRIAM.

Et vous, pontife?

LE GRAND-PRÊTRE.

Peu.

PRIAM.

Quoi qu'il en soit, il faut offrir le sacrifice.
Or, puisque nul de nous n'accepte cet office
Et que l'heure nous presse, il convient, à mon sens,
D'appeler sans retard tous les princes absents
Et de leur proposer...

HÉLÈNE, *simplement.*

Est-ce donc bien utile?

PÂRIS, *bondissant.*

Misérable!

PRIAM.

Allons! plus de querelle futile!

Priam, Hector, le Grand-Prêtre, Cléophile se rangent devant Hélène.

HECTOR, *à Pâris.*

Bas les mains!

CLÉOPHILE.

Après tout, tu n'es pas son mari!

SCENE II

LES MÊMES, VÉNUS.

VÉNUS, apparaissant.

Ils ont raison, Pâris, ô mon filleul chéri! .

TOUS.

Vénus!

VÉNUS.

Oui, c'est Vénus qui des voûtes célestes
Descend pour apaiser vos discordes funestes.
A Pâris.
Que veux-tu donc, ingrat? Faire pleurer ces yeux
Adorables? meurtrir ce corps délicieux?
Tacher de sang ces blondes tresses?
Ravager ta moisson, saccager ton jardin?
Fêler la coupe illustre où pétille le vin
De tes coutumières ivresses?

Naguère, le cou pris dans un fâcheux licol,
Quand le roi Ménélas te traînait sur le sol,
Moi j'eus pitié, tête charmante,
De ta grâce inhabile aux durs travaux d'Arès.
Dois-tu pas, en retour, accepter mes arrêts?
Épargne, enfant, ta douce amante.

Il te déplait qu'Hélène, aux gestes obligeants,
Ait été secourable et bonne à tant de gens
Dont l'amour l'assiégeait sans trêve :
Mais qu'en sais-tu d'abord? Le fait est-il prouvé?
Ce qu'ils désiraient tous, peut-être ils l'ont rêvé
Si fort... qu'ils crurent à leur rêve.

D'ailleurs, que reste-t-il d'un baiser ancien?
Rien qu'on puisse saisir, pas même un souffle, rien;
Rien n'en demeure aux lèvres veuves.

Va, n'approfondis pas : tu perdrais tous tes soins.
Mais Hélène t'adore, et de cela du moins
Tu peux avoir d'exactes preuves.

Lorsqu'elle est dans tes bras, au don qu'elle te fait
Pourrait-elle ajouter quelque chose en effet?
Peut-elle être à toi plus entière?
Les yeux qu'elle a charmés font-ils les siens moins beaux?
Non ; une seule torche allume cent flambeaux
Et garde intacte sa lumière.

Ah! des bienfaits des dieux pourquoi mésusez-vous?
Croyez-vous que la femme, ô déplorables fous,
Soit un présent de leur colère?...
Vous avez le printemps, la vigne, les moissons,
Et les chants et la lyre, et vers les horizons
Le souple essor de la galère :

Et vous avez aussi l'hiver, le froid, la faim,
Les pestes, les fléaux, la mort, — la mort enfin...
Vie et mort, plaisir et souffrance,
O des biens et des maux équilibre incertain!
Mais ajoutez la femme : il suffit, et soudain
Les biens emportent la balance.

Donc, à vous tourmenter ne soyez pas si prompts.
O mortels! Ce n'est pas pour attrister vos fronts
Qu'Hélène est belle et qu'elle est blonde.
Du vin de sa beauté saoulez-vous à loisir.
Il est dans son destin d'engendrer le désir,
Et le désir est roi du monde.

Si le désir d'Hélène, ô guerriers d'Ilion,
N'avait pas enfoncé son divin aiguillon
Dans vos âmes ensorcelées,
Eussiez-vous accompli les hauts faits qu'on a vus?
Vous eussiez ignoré vous-mêmes les vertus
Au fond de vos grands cœurs celées...

Ce qui vous fut donné dans un dessein clément,
N'allez pas, insensés, en faire un instrument
De sottes et vaines tortures.
Ne soyez pas jaloux : vous déplairiez au Ciel.
L'amour jaloux est l'attentat essentiel
Aux droits des autres créatures.

Souvent, on trouverait exaspérants à voir
Les couples enlacés qui s'égarent le soir
Dans les bois ou le long des fleuves,
Si l'on ne savait pas que, variant leurs nœuds,
Ils se plieront un jour, pour faire plus d'heureux,
A maintes combinaisons neuves...

Plusieurs ont rejeté ces bienfaisantes mœurs,
Je le sais. Leur amour, en ses noires humeurs,
Ressemble à la haine elle-même.
On veut être aimé seul; « on veut (que d'embarras!)
Faire tout le bonheur ou, si l'on ne peut pas,
Tout le malheur de ce qu'on aime[1] ».

On souffre, on fait souffrir : supplice sans rachat!
Tels, dans un sac cousus, la vipère et le chat.
Et l'Amour, de ses mains démentes,
Plonge au sein des amants les sinistres couteaux,
Et brise sur les rocs ou suspend aux linteaux
Les beaux corps des pâles amantes...

Ce n'est pas moi, mais c'est mon fils, le sombre Eros,
Qui, changeant les amants en mutuels bourreaux,
Leur souffle cette âcre folie.
Eros est grave et triste : il rêve on ne sait quoi
Par delà le réel... — Je suis très simple, moi,
Et n'ai pas de mélancolie.

Venus au monde avant l'âge des plumitifs,
Vous avez l'heur de vivre en des temps primitifs
De morale encore incertaine :

1. La Bruyère.

Profitez-en! Fuyez les soucis superflus;
Et quant à toi, belle Hélène, ne rougis plus
D'avoir été la bonne Hélène

HÉLÈNE, à Pâris.

Tu vois bien!

PÂRIS, maussade.

Oui.

HÉLÈNE.

Cela t'ennuie, ô mon amant?
Pourquoi?

PÂRIS.

Vénus en parle à son aise... Vraiment,
J'eus grand tort, autrefois, de lui donner la pomme.

PRIAM.

Mon fils, soumettez-vous aux dieux, n'étant qu'un homme.
Oui, les dieux, mieux que nous, ainsi qu'il est normal,
Distinguent la limite et du bien et du mal.
Leur regard embrassant les mondes et les âges,
Seuls les Olympiens sont clairvoyants et sages...
Mais qui de nous (ce point me revient à l'esprit),
Offrant le sacrifice à notre foi prescrit,
Sauvera la cité dont nous avons la garde?
Quelle main et quel cœurs assez purs...

VÉNUS.

Qui? Regarde.

SCÈNE III

LES MÊMES, ASTYANAX dans les bras de sa nourrice.

PRIAM.

Astyanax?

HECTOR.

Mon fils?

CLÉOPHILE.

Quoi! petit comme il est...

VÉNUS.

On guidera sa main, Jupiter le permet.

HÉLÈNE, montrant l'enfant à Pâris, railleuse.

A son âge, il n'est pas suspect, je le suppose.
S'approchant de l'enfant.
Cher petit! Les beaux yeux! Qu'il est blanc! qu'il est rose!
Oh! il me tend les bras!

PÂRIS, navré.

Déjà!

LE GRAND-PRÊTRE, badin.

Dépêchons-nous!

VÉNUS.

Au revoir donc. Vivez unis, et gardez-vous
D'aggraver désormais, à vous-mêmes contraires,
Vos réelles douleurs de maux imaginaires.
Zeus mon père vous aime, et tout est bien ainsi.

HÉLÈNE.

Merci, Vénus!

PRIAM.

Au nom de tous, Vénus, merci!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

1094-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 1-07.

Date Due

FORM 109			